LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. BS533
Shelf .M35
UNITED STATES OF AMERICA.

ADSPICE.
RESPICE.
C. P. PHILES & Cº
Books of all ages
& in all languages
51, NASSAU STREET, N.Y.
PROSPICE.

POUR ET CONTRE

LA BIBLE.

N. B. La Bible, ayant toujours été hors du rang des autres livres, n'a jamais été soumise à une critique impartiale. Prévenus pour ou contre, les lecteurs en ont presque toujours porté un jugement suspect. Les théologiens en ont pallié les défauts et exagéré les beautés : ceux qui ne sont pas théologiens ont pris trop souvent l'inverse. Il est temps de faire rentrer la Bible dans la classe des livres ordinaires ; et, abstraction faite de tout motif étranger, de lui faire subir l'examen de la raison.

Franchise et impartialité !.... Un pareil ouvrage manquait.

Ce *Traité pour et contre la Bible* est mis sous la sauvegarde de la liberté de penser. La liberté de penser et d'écrire ce qu'on pense, est chose sainte.

POUR ET CONTRE

LA BIBLE,

PAR SYLVAIN M*** Maréchal.

Le livre de l'Ecriture sainte doit être fermé au peuple....

Le vénérable BÈDE.

Library of Congress
1867
City of Washington

A JÉRUSALEM,

L'AN DE L'ÈRE CHRÉTIENNE,

M. DCCCI.

1801

BS533
.M35

ÉPITRE

AUX

MINISTRES DE TOUS LES CULTES.

Ce Traité *pour et contre la Bible* ne vous apprendra rien de nouveau; plus que personne, vous savez le fort et le faible de vos livres, et le défaut de la cuirasse de vos dieux : permettez à d'autres que vous de porter un œil impartial au fond du sanctuaire où, depuis assez long-temps, l'imposture jouit du droit d'asile. Souffrez donc....

Ou plutôt, rougissez enfin du rôle que vous vous transmettez de main en main depuis quatre mille ans. Sorti de sa première enfance, le genre humain est d'âge à passer du régime des nourrices à celui de la raison.

Ce serait vous outrager, sans doute, que de vous croire dupes, les premiers, des fables dont vous faites trafic. Non, certes! vous n'êtes point des dupes; cessez d'en faire. Osez aspirer à des idées libérales. Il est possible encore que vous repreniez votre rang parmi les êtres estimables. Nous consentirons volontiers à oublier ce que vous avez été, si vous nous promettez sincèrement de travailler à redevenir ce que vous n'auriez dû jamais cesser d'être. La tache

que vous avez contractée (nous aimons à le penser) n'est pas tout-à-fait indélébile.

Déjà, plusieurs d'entre vous ont mis bas le masque et l'habit de caractère; suivez cet exemple, ou soyez d'aussi bonne foi que plusieurs de vos devanciers au second siècle du christianisme. Les prêtres Montanistes suspendaient à la voûte de leur église un ballon rempli de vent, et dansaient dessous, en psalmodiant l'hymne du Saint-Esprit, dont ce ballon, plein de vent, était la parabole.

Au nom de la raison, à laquelle il n'est jamais trop tard de retourner; au nom de la morale, qui, depuis un si long-temps, souffre et gémit de son alliance avec le culte; au nom de la postérité impitoyable qui s'apprête à vous flétrir, si vous vous obstinez à traîner le peuple dans vos vieilles ornières, respectez-vous assez, respectez assez vos semblables, pour mettre un terme à la dégradation de l'espèce humaine. Ne devez-vous pas être satisfaits? Quatre milliers d'années de mensonges ne vous suffisent-ils pas? Déposez le sceptre de l'opinion, que vous avez laissé salir entre vos mains. Songez donc que dix-huit siècles datent déjà depuis la seconde époque, ou le renouvellement de vos solennités grossières, ridicules et coupables : faut-il encore que le XIXe siècle en soit infecté? Vous le voyez, presque toutes les sciences font, chaque jour, un pas vers la lumière; vous seuls serez-vous stationnaires dans les ténèbres?

Comment pourriez-vous échapper à la risée uni-

verselle, s'il prenait fantaisie à quelque malin chimiste, au milieu d'un cours, de mettre à l'alambic le sang de votre Dieu et son corps dans le creuset, et s'il en répétait l'analyse dans tous les carrefours?

Hâtez-vous donc d'abjurer une profession que vous ne pouvez plus exercer sans exciter le rire, et sans en rire vous-mêmes derrière vos autels. Saisissez le seul moyen qui vous reste de mériter votre pardon, en faisant justice de vos propres inventions. Qu'attendez-vous....? Un jour, le rôle que vous persistez à remplir deviendra un problême historique. Les Saumaise futurs auront de la peine, avec toute leur érudition, à rendre vraisemblable votre existence actuelle. On ne voudra pas les croire; on ne voudra pas croire qu'il fut un temps, un très-long temps, pendant lequel, sous les yeux de la philosophie, des hommes *sans vergogne*[1] offraient aux adorations de toute la terre *un Dieu fait pain*[2] entre leurs doigts bénits : du moins, redoutez l'avenir. Encore un peu de temps, et cette *plèbe*, qui s'agenouille à votre table pour y manger un Dieu de votre façon, voudra peut-être se dédommager avec violence, avec éclat, d'avoir été votre jouet

[1] Honorables lecteurs, grace pour l'expression; ce vieux mot pouvait seul rendre ici la pensée.

[2] C'est une grande question de savoir si Dieu est dans le pain ou autour du pain, sur ou sous le pain. Consultez l'Histoire des *Impanateurs*.

pendant longues années. Craignez le réveil de ceux que vous tenez, depuis tant de siècles, dans le plus stupide assoupissement. Pensez-donc que vous ne devez plus votre ascendant qu'à une vieille habitude. Il y a long-temps qu'il n'y aurait plus de religions, si les religions n'avaient point dégénéré en usages, en routines; mais tout s'use et s'efface. « Mais (di-« rez-vous) nous ne contraignons personne. Tout « le monde est libre de venir ou de ne pas venir, « tous les sept jours, se prosterner devant nos saints « tréteaux. La *plèbe*, apparemment, aime qu'on « la trompe [1]; et il est peut-être bon qu'elle soit « trompée..... Autant nous que d'autres charlatans « plus dangereux. Dans un état despotique, ce n'est « pas le despote qu'il faut gourmander, mais la « multitude qui le souffre. » Il est des choses auxquelles on ne doit pas répondre; elles révoltent, ou se réfutent elles-mêmes. Nous continuerons de vous dire :

Ministres de tous les cultes! songez donc qu'on ne vous aime pas, et qu'en effet vous n'êtes point aimables. Vos mythologies sont tristes, vos cérémonies [2] monotones et ridicules, vos harangues en-

---

[1] *Mundus vult decipi, ergò decipiatur.*

[2] De petits romans, joliment écrits, (*Atala*, par exemple, d'Auguste Chateaubriand) ne sauveront point du ridicule la *messe* et le *scapulaire*.... Il est déplorable de voir au XIXe siècle un homme, jeune encore, perdre

moyeuses, vos livres lourds et maussades. Ne résistez donc pas au torrent des âges, qui entraîne avec lui les empires et les religions. Faites mieux. Si le zèle de la maison du Seigneur vous dévore toujours, hé bien, abandonnez à leurs destinées les profanes et les impies; allez repeupler la terre sainte, ce premier théâtre de la Bible et de l'Evangile; reportez-y votre Dieu, vos trépieds et vos livres; nous n'en voulons plus. Vous êtes fiers des beautés poétiques de votre Bible [1], et de quelques grands traits parsemés dans vos Evangiles; mais le mérite littéraire de ces deux productions religieuses ne saurait les préserver du sort qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, met à sa place tout livre rempli de fables indécentes.

Ajoutons que les livres de tous les cultes se ressemblent. C'est pour cela que nous nous adressons aux ministres de tous les cultes. Si nous nous sommes arrêtés plus particulièrement à celui des catholiques, c'est parce que nous en avons le spectacle sous les yeux, et qu'il ne s'agit dans ce Traité que

---

son talent à rendre aimables la messe et le scapulaire, les prêtres et les jésuites.

[1] L'auteur d'*Atala* et celui du *Chevalier du Cygne blanc* promettent aux amateurs, l'une un *Dictionnaire poétique de la Bible, à l'usage des artistes*, 2 gros vol. in-8°; l'autre 3 gros vol. in-8° touchant la *Poétique du Christianisme*.

de la Bible et de l'Evangile ; car les religions ne diffèrent entre elles que par leurs décorations.

Prêtres chrétiens, vous insistez :

« Depuis quelque temps, il est reçu parmi plusieurs littérateurs connus d'exprimer leur admiration par ces paroles : *beau comme la Bible*. Du moins (ajoutez-vous) on ne peut nous refuser d'avoir sans cesse entre les mains le plus beau des livres qui existent. On n'a pas encore pu faire mieux : les Orientaux, les Egyptiens, la Grèce et Rome, n'ont rien produit qui ait éclipsé la Bible. Ce livre tient le premier rang en littérature comme en religion. »

Ministres du culte ! on dit aussi, avec tout autant de motifs : *beau comme Homère ;* on a même dit : *beau comme le Télémaque*.

Cela prouve, ce semble, qu'il y a dans la Bible, ainsi que dans Homère et dans le petit nombre de livres originaux, des beautés du premier ordre ; mais le génie d'Homère quelquefois s'assoupit : *Aliquando dormitat Homerus*. Les auteurs de l'ancien et du nouveau Testament non seulement sommeillent aussi bien que l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée, ils font quelque chose de pis ; ils scandalisent et révoltent leurs lecteurs par des peintures obscènes, des tableaux affreux, et le défaut d'ensemble.

D'où il résulte que la Bible, écrite de la main de Dieu, ou inspirée par son Esprit saint, est pleine de beautés, comme les autres livres composés par

des hommes de génie, mais n'est pas un livre plus parfait qu'eux ; et, pourtant, il devrait l'être, d'après les hautes prétentions de ses éternels prôneurs. Il y a plus ; c'est que la Bible est au-dessous de plusieurs ouvrages profanes.

Certes ! je rougirais d'avoir rédigé certains passages, assez nombreux, du vieil et du nouveau Testament. Jean Lafontaine désavoua ses contes. Je me croirais bien plus criminel, si j'étais l'auteur de la Bible et de l'Evangile. J'aurais fait preuve de génie en quelques endroits ; mais, en même temps, j'aurais donné une bien mauvaise opinion et de ma judiciaire et de mes mœurs.

En un mot, si l'on demandait à un homme éclairé et non prévenu, duquel de tous les livres fameux il aimerait mieux être l'auteur ; pour peu que cet homme se respectât, sans doute il se garderait bien de répondre : *de la Bible.*

Ministres de tous les cultes ! vous vous mettez à l'abri sous ce mot de Montesquieu, que plusieurs échos répètent aujourd'hui : « La religion est le « meilleur garant que l'on puisse avoir des hommes « et de la stabilité des états. » x. *Grand. et décad. de Rome.*

Prêtres ! vous n'avez su préserver le trône de vos rois très-chrétiens ; vos dieux et vos livres n'ont pu mettre le peuple et ses chefs à l'abri d'une révolution politique. Vos cultes et vos livres sont donc de mauvais garans.

En vain aussi vous vous targuez du long et fastueux éloge de Jésus par le plus éloquent, mais non pas le plus sage des écrivains du XVIIIe siècle : l'Apologie de l'Evangile par J. J. Rousseau, et le Commentaire de l'Apocalypse par Newton, prouvent seulement que les hommes de génie ont des faiblesses de jugement, ainsi que les autres hommes.

Poursuivons. On parle encore de vous ; on vous redoute même encore aujourd'hui. Vous faites toujours peur aux petits enfans et aux vieilles femmes. Il est même des hommes d'état qui opinent que vous êtes un mal nécessaire; qu'on doit se servir toujours de vous comme d'un épouvantail pour effrayer et contenir la canaille ; que la religion est un supplément à la police.[1] Beaucoup trop de publicistes persistent à dire que de vastes états, des cités populeuses, ne peuvent se passer de prêtres et de bourreaux. Ces considérations vous donnent de l'orgueil et de l'assurance ; mais vous resterait-il assez peu d'honneur pour vous vanter, pour vous prévaloir d'une telle existence ? Y a-t-il de quoi lever la tête ? N'oubliez donc pas que vous n'êtes redevables de votre crédit sur les esprits faibles qu'à une vieille erreur politique qui touche à sa fin.

---

[1] Certaines gens disent : « J'aimerais assez une police « sans espions, une religion sans prêtres. »

Ces bonnes gens demandent l'impossible. Un Dieu sans prêtres ne peut pas plus exister que des prêtres sans Dieu.

Encore un peu de temps, et l'on se dispensera de ces vains ménagemens avec vous. Encore un peu de temps, et le réparateur de chaussures se croira déshonoré en touchant la main d'un prêtre.

Ne soyez donc pas insensibles au mépris, au dégoût que vous inspirez nécessairement à tout homme honnête et raisonnable qui vous trouve sur son chemin. Adroits comme vous l'êtes, ne vous reposez pas imprudemment sur l'impunité dont vous jouissez dans vos fonctions corruptrices des bonnes mœurs. On vous laisse à-peu-près tout faire. Ne pensez pas en avoir acquis le droit de continuer vos scandales sacrés. L'adultère, déifié depuis dix-huit siècles dans vos temples, n'en est pas devenu pour cela une vertu. Il n'y a point de prescription en faveur du vice.

Nous voulons bien consentir à promener l'éponge sur le passé, mais sous la condition que vous respecterez le présent et l'avenir; que vous embrasserez une profession utile, honnête; que vous laisserez les fils de famille à leurs parens, les jeunes vierges à leurs mères; que vous n'exciterez plus l'artisan laborieux des deux sexes à venir perdre son temps et sa raison novice à vos fréquentes représentations.

Discontinuez de flétrir le plus bel âge de la vie, en obligeant les jeunes filles à graver dans leur tendre cerveau [1] les passages les plus ridiculement absurdes

[1] C'est un moindre mal sans doute de catéchiser les jeunes filles que de les égorger, comme on faisait chez

de vos livres saints. Assez tôt peut-être plusieurs d'entre elles n'imiteront que trop bien les scandales de la vierge Marie.

Si du moins les saintes lettres que vous professez pouvaient conduire à quelques grands résultats profitables ou curieux. Les hautes mathématiques, la géométrie transcendante, fort peu nécessaires par elles-mêmes, ont donné lieu aux découvertes les plus importantes dans les arts mécaniques. Quels fruits peut-on retirer de la Bible et de l'Evangile? et à quoi peuvent être bons ceux qui se consacrent uniquement à l'étude de ces deux volumes? Les pélerinages à la Mecque et au Calvaire ne mènent qu'à des tombeaux ou au néant.

Ministres! vos cultes sont dispendieux : il vous faut de riches ornemens, de brillans costumes, de la cire, de l'encens, des parfums, des coupes d'or, des tapis, de vastes et somptueux édifices.... Ce luxe, pour être sacré, n'est pas de bon exemple; et, dans ce siècle, où les chefs de maison doivent savoir compter, il y aurait une grande économie à supprimer et les cultes et le sacerdoce; d'autant mieux qu'un père de famille, sans frais, sans embarras, peut très-bien en remplir les fonctions au milieu de ses enfans : [1]

---

les Anciens. (Voyez les sacrifices de *Jephté*, d'*Iphigénie*.) Pourtant, l'un mène à l'autre.

[1] Voyez *Projet de décret portant réglement d'un culte sans prêtres*, in-8°, Paris, 1790.

Un intègre vieillard, instruit par les années,
De ses nombreux enfans guidant les destinées,
Ne peut-il, mieux qu'un prêtre, enseigner la vertu?
D'un caractère saint n'est-il pas revêtu?
S. M.

Vous nous direz : « Mais la sage et dévote Egypte « avait fait don à ses prêtres du tiers de ses biens-« fonds, tant elle se croyait redevable envers nous. »

C'est que l'Egypte était dévote, et n'était point sage.

Ministres de tous les cultes! la gloire elle-même ne nous donne plus aujourd'hui d'enthousiasme. Ne vous flattez donc pas d'allumer les brandons du fanatisme [1] religieux. Désormais nous n'aurons pas plus de croisades que de guerres civiles. Nous ne nous battrons pas plus pour des prêtres que pour des maîtres. Nous avons au moins gagné cela; et c'est quelque chose.

Ministres de tous les cultes! votre bon temps est passé; il ne faut point vous le dissimuler, et vous deviez vous y attendre : cela ne pouvait pas durer toujours. On faisait trop pour vous, et vous faisiez trop peu en échange; car enfin quels équivalens don-

[1] « La religion ne peut plus être fanatique, » (*Nouveau Mercure de France,* in-8°.) dit un journaliste qui n'aurait jamais dû écrire que des vers; mais il ne s'ensuit pas, comme le prétend ce bel-esprit, que la philosophie doive devenir religieuse.

niez-vous pour tous les biens, pour tous les honneurs qu'on vous prodiguait ? Depuis un temps immémorial, vous teniez le premier rang parmi les ordres de l'état. Le bon peuple d'Egypte vous exemptait de toute redevance. Vous aviez votre jurisdiction à part; vos personnes, vos biens, vos livres, étaient sacrés; on vous abandonnait même les amendes prélevées sur ceux qui osaient douter tout haut de la sainteté de votre caractère et de la pureté de vos mœurs. Vous étiez les censeurs [1] des rois. Longtemps vous fûtes les seuls magistrats, les seuls juges. Sur les bords du Nil et ailleurs, vous vous étiez emparés de l'éducation des enfans et de l'instruction du peuple. En Ethiopie, c'était bien autre chose; le monarque de ce pays était du choix des prêtres, et par conséquent toujours un prêtre. Les mages [2] (ainsi se nommaient modestement les prêtres de la Perse) étaient les instituteurs des rois, puis leurs conseillers; et les monarques faisaient graver sur leur tombe, comme aussi en France, qu'ils avaient eu l'honneur d'être prêtres avant que de mourir. Jules-César se glorifiait d'avoir exercé la grande prêtrise. Dans plusieurs contrées, vous portiez sur le

---

[1] Encore aujourd'hui, le roi de Portugal ne va point à la chasse sans la permission de son confesseur. V. *Voyage du D. Duchatelet en Portugal*, pag. 91, tom. 1, in-8°, an IX. (1801.)

[2] *Mages*, synonyme de *sages*.

front le diadême des souverains. Dans l'Albanie, en Orient, la première personne après le monarque était le pontife. Dans l'Inde, les brachmanes, qui se disaient des philosophes, et qui n'étaient que des prêtres, n'obéissaient pas même au roi, pas même à la loi. Les druides réunirent long-temps, dans leurs mains sacerdotales, la puissance temporelle et le pouvoir sacré; ils jugeaient les princes de la nation, et faisaient les rois. Chez le peuple germain, ils mettaient aux fers qui ils voulaient, sans en donner raison. En Grèce, le grand pontife déclara plusieurs fois aux premiers magistrats qu'il ne dépendait point d'eux, mais de son Dieu seul. Denis d'Halicarnasse nous apprend qu'à Rome les prêtres ne rendaient compte ni au peuple, ni au sénat. Les prêtres d'alors donnaient le signal des batailles et celui des retraites. De tout temps, dans tous les pays, on vous a bâti les plus beaux édifices. Les premières fleurs écloses, les prémices des plus beaux fruits, les chefs-d'œuvres de tous les arts, sont amoncelés sur vos autels. Les mères vous confient encore leurs filles, les maris même leurs épouses.

Ministres de tous les cultes! comment avez-vous répondu à tant de prévenances? En échange de tant de bienfaits, quels services avez-vous rendus au monde? Dans les petites persécutions que vous vous êtes attirées par votre conduite, vous avez inspiré le plus tendre intérêt à vos ouailles des deux sexes. Les femmes vous ont choyés : qu'ont-elles reçu de

vous en retour? Des prières, des sermons, des cérémonies, des terreurs paniques, des craintes serviles, des talismans, des rosaires; des livres remplis de maximes ou insolentes, ou immorales, ou perturbatrices.... etc. Nous sommes las de tant dépenser pour retirer si peu. Il n'y a point de compensation; tout l'avantage du marché est de votre côté. Des guerres saintes, des croisades, des inquisitions, des jeûnes, l'ennui de vos solennités et de vos discours, des fêtes si peu gaies, des hymnes glapissantes, des mystères absurdes et ridicules, de vieux usages qui n'ont plus de motif ni de but : prêtres! convenez que toutes ces menues pratiques vous acquittent mal envers les peuples; et les peuples commencent à s'appercevoir qu'en effet vous leur coûtez beaucoup trop cher.

Veuillez convenir de la justesse de l'observation suivante :

Si le culte, dont vous êtes les ministres, n'était pas encore fondé, dites! oseriez-vous bien aujourd'hui employer pour l'établir les mêmes moyens, les mêmes instrumens dont on se servit dans le temps? Ne hausseriez-vous pas vous-mêmes les épaules aux propositions qui vous en seraient faites? S'il n'y avait pas encore de religions, il ne serait pas facile d'en instituer une, à en juger d'après les peines que vous éprouvez pour maintenir celles qui vous font à peine vivre.

Il nous en coûte de vous rappeler et de publier

toutes ces dures vérités ; c'est vous-mêmes qui nous y contraignez. Une *réaction* [1] religieuse, bien marquée, caractérise cette premiere année du XIXe siècle. Habiles à saisir toutes les circonstances, vous en abusez avec une impudeur qui alarme les amis de la raison; mais qu'ils se rassurent! et soyez une fois bien avertis que la raison ne perdra jamais ses droits ; que son foyer, entretenu par un petit nombre de mains pures, ne s'éteindra pas ; que son flambeau souffre parfois des éclipses plus ou moins prolongées, sans jamais manquer d'alimens pour se rallumer avec plus d'éclat ; qu'elle a vu passer successivement toutes les religions ; qu'elle seule ne change point, et demeure dans tous les siècles des siècles. Sachez aussi que, malgré vos petits succès, vos triomphes éphémères, vos apologistes musqués des deux sexes, la plupart de ceux qui hantent vos clubs religieux, plient les épaules en sortant, et sont surpris qu'on vous laisse émettre dans vos divins offices tant de maximes anarchiques [2] et révolutionnaires. Sachez que vos autels ont reçu une secousse dont ils

[1] Ce mot est d'autant mieux à sa place ici, que les personnes des deux sexes qui affichent en ce moment le plus saint zèle pour la maison du Seigneur, naguère étaient notées par une conduite tout au moins profane.

[2] Dans l'ancien Testament, qui est (comme tout le monde sait) la figure du nouveau, l'histoire juive respire presqu'à chaque page le *sans-culottisme* le plus prononcé. Il en va de même de l'Evangile.

se ressentiront toujours, et que jamais ils ne recouvreront cette stabilité première dont vous étiez si vains. Sachez que, sans les femmes [1], vos tribunes seraient désertes. Sachez que les cultivateurs, sur qui vous comptiez le plus, sont enfin persuadés que ce n'est pas vous, ni vos lustrations, ni vos psalmodies, mais leurs bras et le soleil, qui fécondent la terre et remplissent leurs granges et leurs celliers. Le travail est leur seule divinité tutélaire ; ils se passent de votre *Dieu en trois*, et préfèrent de donner leurs aumônes à de véritables indigens plutôt qu'à vous, nourris d'un pain qui n'est point arrosé par les sueurs honorables d'un travail utile.

Abandonnez donc une mauvaise cause, délaissée par le sens commun. Vous n'avez plus rien à faire en ce monde, du moment qu'on sait qu'il faut aux hommes en société, non pas un culte, mais bien un code rédigé par la raison, d'après les conseils de l'expérience. En un mot, on n'a plus besoin de vous.

Citez-nous une seule phase de la vie de l'homme qui nécessite votre présence. En naissant, il a le sein de sa mère. Jeune, son père est là pour le former. Plus avant en âge, une autre femme vient mettre la dernière main à son éducation, et le fait

---

[1] Le christianisme a aussi ses *tricoteuses*. Ceux qui ont suivi la révolution française se rappelleront ce mot et sa signification.

homme. Epoux, sa compagne remplit tous ses vœux. Devenu père à son tour, les leçons qu'il a reçues du sien, il les passe à ses enfans. Citoyen, la patrie réclame sa part aux travaux communs de la ruche. Né sensible, un ami met le complément à son bonheur. Nous vous le demandons, est-il une seule circonstance dans la vie humaine, un seul instant où l'on ait affaire d'un prêtre? Y a-t-il de la place pour lui dans la maison paternelle ou maritale? On peut donc très-bien, sans vous, naître, vivre et mourir; on n'a nul besoin d'un prêtre pour aimer et pour s'acquitter de sa dette envers la nature. Un prêtre apprend-il au nouveau-né à trouver le sein de sa mère et le chemin de son cœur? Une jeune vierge a-t-elle besoin des leçons d'un prêtre pour plaire et se faire adorer? La jeune épouse a-t-elle besoin d'aller consulter un prêtre pour conserver l'estime de son mari, et faire régner l'ordre et l'agrément dans son ménage?

Ministres de tous les cultes! votre profession est donc absolument précaire. Votre ordre est une superfétation à charge et nuisible. Vous êtes le gui parasite des druides, qui végète sur le chêne, et à ses dépens.

« Et le salut des ames!... » direz-vous.

A-t-on besoin d'un prêtre pour prier Dieu? La bénédiction paternelle ne vaut-elle pas bien l'imposition des mains sacerdotales? Et puis, la grande affaire du salut ne peut-elle pas se traiter autrement que par procureur?

tous les pays est devenu nécessaire, indispensable même à la paix de tous les pays. La théologie [1], si stérile et si féconde, a envahi les deux tiers de nos bibliothèques; il semble qu'on n'y admette qu'à regret les bons livres, qui pourtant sont en assez petit nombre. La raison et la vérité ne tiennent pas beaucoup de place.

Si vous ne pouvez tout de suite vous résoudre au sacrifice de vos livres déjà imprimés, du moins ne les réimprimez pas, et sur-tout n'en publiez pas de nouveaux; nous en avons bien assez. Nous sommes repus de théologie jusqu'à la nausée. Rappelez-vous que Jésus n'était point un faiseur de livres : bien loin d'avoir cette manie comme vous, on prétend qu'il ne savait même pas lire. Il est encore des prêtres, chez certaines nations, qui l'imitent en cela; et ce ne sont pas les pires.

Mais il est une autre grande mesure, et bien plus générale, à laquelle nous vous exhortons à coopérer de bonne grace. Pour en finir sur ces disputes interminables de mots qui nous ont conduits à la confusion des choses et à la dégradation des hommes, ministres de tous les cultes! consentez avec nous à vous interdire, ainsi que nous, de parler jamais de

---

[1] On lit dans la vieille Encyclopédie française :

« Aucune science ne demande plus de subtilité dans « l'esprit que la théologie. » Article *Bible*.

Et voilà pourquoi elle enfante tant de volumes.

religion, soit en bien, soit en mal. Nous devrions être tous bien las de répéter toujours les mêmes propos, sans y avoir pu encore attacher un sens. Cette mesure toute simple, proposée jadis en Suisse, eut un plein succès tout le temps qu'on en surveilla l'exécution. A présent que nous nous sommes approchés de la vérité de quelques pas de plus, une telle résolution doit encore être bien moins impraticable. Prenez-donc tous le seul parti sage qui reste peut-être dans la situation actuelle des esprits. Brûlons, sans regrets, et sans en excepter un seul, les livres de toute langue qui traitent de choses saintes; la *Bible* et l'*Evangile*, le *Koran* et le *Zend-à-Vesta*, avant tous les autres. Arrachons même les pages qui en font mention dans les autres volumes. Promettons-nous bien, en même temps, de ne plus nous occuper de tout cela. Ne remuons plus ces matières dont le méphitisme a si souvent asphixié le cerveau des hommes; mais principalement gardons-nous de ces qualifications oiseuses de matérialistes, spiritualistes, catholiques, protestans, musulmans, juifs.... Faisons nous-mêmes main-basse sur ce qui pourrait entretenir ou rappeler ces vieilles idées, dont heureusement nous n'avons plus que faire. Retournons à cette grande et antique distinction des hommes, en bons et en méchans. Simplifions le plus possible, pour nous mieux entendre. Les mal-entendus, principalement en fait de religion, ont causé presque tous les malheurs du monde.

Ministres de tous les cultes! qu'il serait honorable pour vous non seulement d'adhérer de cœur et d'esprit à cette belle mesure pacifique, mais même de monter dans vos chaires apostoliques pour y prêcher de votre propre bouche ce sublime dévouement! Comme vous redeviendriez estimables si, à l'exemple du curé Meslier, et de quelques bons esprits avant et après cet homme de bien, on vous entendait prononcer naïvement l'Homélie suivante!

« Nous le confessons avec vérité et repentance, jusqu'à ce jour nous n'avons pas marché droit devant la raison. Hélas! nous avons indignement compromis la dignité de l'homme libre et pensant par nos institutions serviles et mensongères, absurdes et mal-faisantes. C'en est fait, un coup de lumière subit vient de frapper nos yeux : oui, nous consentons très-volontiers à ne plus prononcer même le nom de notre Dieu. Dieu n'a pas plus besoin de prêtres pour le servir que de cierges pour l'éclairer. Le culte des hommes ne saurait l'atteindre; il est trop élevé pour eux. Laissons-le donc jouir de lui-même, et tout à son aise, dans sa béatitude céleste et dans toute l'éternité, sans troubler ses augustes loisirs, et sans l'importuner par des vœux indiscrets, par des prières parfaitement inutiles. Dieu ne se nourrit pas de notre encens, pas plus que nous de sa chair sur nos tables saintes. Le moment est venu de faire amende honorable de ce que, pendant tant de siècles, nous avons avili Dieu et trompé les

hommes, en soutenant qu'à notre voix et à notre première réquisition la majesté divine quittait les cieux pour descendre précipitamment dans nos étroits calices, et pour se placer complaisamment sur nos lèvres. Nous en faisons l'aveu en toute humilité, et dans la confusion : c'était le comble du ridicule, de la sottise et de l'impertinence, qu'une telle religion. Jamais, il faut bien en convenir, jamais on n'avait porté l'empyrisme sacerdotal à un tel renversement de toutes les idées naturelles. [1] En un mot, ce culte rapetissait Dieu sans agrandir les hommes. Pour expier un scandale aussi monstrueux, nous consentons à rompre de nos propres mains ces liens factices, cette chaîne magique qui communiquait de la terre au ciel. Que chacun des êtres reste à sa place, Dieu dans l'empirée, les hommes sur la terre ! Désormais nous ne nous mêlerons pas plus de ses affaires qu'il ne s'immisce dans les nôtres. Nous n'avons rien à démêler avec lui, pas plus qu'avec les étoiles fixes. Les vertus appartiennent et suffisent à ceux qui les pratiquent. Ainsi donc, pour le repos du monde, qu'il ne soit plus question de Dieu ; n'en parlons plus. Les hommes d'état, de leur côté, commencent à s'appercevoir qu'il leur est tout-à-fait inutile de faire intervenir le Très-Haut dans les af-

[1] Le bouleversement des idées naturelles, produit par les religions, est pour le moins aussi considérable que le bouleversement de différentes parties de la terre, occasionné par les éruptions volcaniques.

faires d'ici-bas. Ce serait donc provoquer l'avilissement des premières magistratures d'un empire, que de leur soupçonner le besoin de prêtres pour administrer avec sagesse, et pour se mettre en garde contre les matérialistes et les mécréans. Cette pusillanimité tenait à une vieille politique, dont on sent aujourd'hui le vide et l'insuffisance. Un gouvernement assez fort pour être juste, semblable au suprême gubernateur des mondes, demeure impassible et indifférent à toutes les opinions religieuses : il ne connaît ni prêtres ni athées; il ne voit que des hommes nés libres et doués de raison.

« Nous autres donc, ministres de tous les cultes, qui avons propagé imprudemment tant d'erreurs fatales à la tranquillité publique et individuelle, nous sommes fermement résolus à réparer tout le mal que nous avons pu faire; nous renonçons à nos fonctions et à nos livres. Nous rentrons avec plaisir et docilité dans les rangs civils, pour y remplir de notre mieux des professions honnêtes et utiles.

« Nous promettons aussi, sur notre conscience, de ne plus prononcer à l'avenir aucun de ces mots sacramentels, base de toutes les sectes religieuses, sources inépuisables d'animosités et de crimes. Aimant à ne reconnaître que deux seules classes d'hommes, les bons et les méchans, nous mettrons désormais tout en œuvre pour mériter au plus tôt une place dans celle des bons. »

Le beau jour que celui consacré à cette déclaration

solennelle et simultanée des ministres de tous les cultes ! Ce serait vraiment la paix, la véritable paix, la paix universelle, durable ; la paix perpétuelle du bon abbé de Saint-Pierre, qui n'est pas seulement le rêve d'un homme de bien ; elle ne tient peut-être qu'à cette seule mesure.

« Mais (objecterez-vous sans doute) une mesure « aussi extrême n'est-elle pas, par cela même, un « peu intempestive ou précoce ? Attendons encore ; « ne précipitons rien. »

Ministres de tous les cultes ! on vous entend. La religion, entre vos mains, est une boîte de Pandore, au fond de laquelle vous voyez toujours l'espérance ; mais sachez que, tôt ou tard, il faut bien que cette salutaire révolution ait son plein et entier effet. Chaque jour l'amène. Sans regarder en arrière, hâtez-en l'accomplissement. Secondez les efforts du temps. Aidez-nous à faire table rase sur chacun des systêmes religieux. Au lieu de récrépir la vieille idole, qui a pu servir un instant de point de ralliement à nos premiers aïeux, laissez-la tomber d'elle-même et de son propre poids. Ne vous apercevez-vous pas qu'elle est vermoulue ? Ne voyez-vous point que ses bases sont d'argile et de sable ? Aidez-nous à dépouiller vos livres de ce caractère divin, vernis trompeur qui en a imposé aux gens simples. Ayez le mérite de concourir à ce grand œuvre. Vous n'êtes pas sans avoir observé, des premiers, combien les opinions religieuses ont dû perdre de leur

influence, en proportion des lumières; elles finiront dans peu par être tout-à-fait déconsidérées. Les devoirs de la raison l'emporteront nécessairement sur le service divin, puisqu'ils ont pour fondement et pour appui les droits éternels et les besoins journaliers de l'homme.

Sachez, en outre, que nous ne sommes plus d'humeur à laisser plus long-temps à votre disposition, entre vos mains, ce ressort idéal à qui vous avez donné les dénominations les plus pompeuses : ce ressort, d'ailleurs, se détend chaque jour.

Remportez vos échafauds; l'édifice est construit.

Vous avez bien senti que le culte divin n'est qu'un hors-d'œuvre : pour vous rendre nécessaires, vous affectez de prêcher une morale religieuse; mais sachez encore que :

La morale finit où commence le culte.
S.

Ne touchez point à la morale et à l'éducation, tant que vos saintes écritures vous serviront de livres élémentaires et classiques. Malheur à un peuple chez lequel l'instruction primaire est confiée aux prêtres! Malheur à une nation chez laquelle les prêtres s'emparent du devoir des pères de famille! Malheur aux pères de famille qui ont besoin du secours d'un prêtre pour inspirer de la vertu à leurs enfans! Malheur à une cité dont les prêtres seraient les législateurs!

Les hommes font les livres. La Bible a été rédigée

par des prêtres qui, certes, n'étaient pas des anges ; mais les livres, à leur tour, ne font-ils pas les hommes ? Cette question n'est pas difficile à résoudre, quand on a lu la Bible et l'Evangile, et quand on a observé la nation juive et les peuples chrétiens.

Ministres du culte ! on fréquente encore, il est vrai, vos solennités, mais sans y croire ; la religion n'est plus qu'une affaire de parti ; et l'on vous souffre, seulement pour vous opposer à d'autres que l'on craint plus que vous. Depuis plusieurs années, le peuple, qui assiste encore au service divin, dédaigne vos prédications ; les femmes seules et les vieillards y restent pour faire leur méridienne. Moins que jamais aussi il se présente des pécheurs mâles à vos tribunaux de pénitence et à vos tables saintes. La religion tombe en quenouille ; le sceptre vous échappe des mains, et les choses n'en vont pas plus mal.

Depuis que le gouvernement, gardant un silence absolu sur Dieu, ne donne l'exemple d'aucun culte, est-il moins obéi quand il commande au seul nom de la loi ? A-t-il besoin de vous, ministres de la religion, pour donner une sanction à ses actes publics ?

Depuis que, dans les armées françaises, on ne parle plus de Dieu ni en bien, ni en mal, le soldat français est-il devenu moins courageux, moins patient, moins ami de la discipline ? Ministres du culte ! a-t-il besoin que vous lui chantiez la messe avant une bataille, pour remporter la victoire ?

Cessez donc de vous regarder comme des citoyens

nécessaires et importans. C'est un grand pas de fait vers la perfectibilité humaine, que d'en être venu à penser qu'on peut se passer de prêtres, même de leur Dieu; que tout n'est pas dans la Bible, ni dans l'Evangile. Nos poètes ne valent pas les prophètes; mais nos livres de mathématiques et de physique ont fait bien du tort aux saintes lettres. Les merveilles de la nature nous tiennent lieu de miracles. Ministres de tous les cultes! les naturalistes vous tueront, ou du moins vous couperont les vivres. Au lieu de vous morfondre dans vos chaires, et de courir le risque de mourir de faim à la sainte table de votre Seigneur, croyez-nous; laissez là un métier qui ne peut plus nourrir son maître, ni l'honorer. Nous vous le disons encore une fois; reprenez l'amour du travail; embrassez une profession utile et honnête; cessez d'être prêtres; refaites-vous hommes, et nous ne verrons plus en vous que nos semblables et nos frères.

POST-SCRIPTUM.

Ministres de tous les cultes! à la lecture de cette *Epitre*, vous vous récrierez sans doute: « N'avons-nous pas, (direz-vous) n'avons-nous pas souffert assez dans nos biens, dans nos opinions, dans nos personnes? Faut-il nous voir encore tous les jours en butte aux reproches, aux récriminations, aux sarcasmes? Que peut-on craindre de nous à présent? Nous avons à peine un asile pour loger notre Dieu,

et placer nos autels. Comment peut-on avoir le courage d'attaquer des gens qu'il faudrait plutôt plaindre ? »

Ministres ! mentir chaque jour à sa conscience, tromper le peuple, ne vivre que de charlatanisme, est, sans contredit, une existence désagréable et pénible; mais qui vous y force? Qui vous oblige, qui vous condamne à la profession que vous exercez ? Pourquoi vouloir renouer des fils [1] tissus par l'imposture, mais usés par le temps ?... Qui vous a chargés, qui vous a enjoint de prêcher l'Evangile de préférence à la morale ? Montrez-nous les titres de votre mission ? Enfin, pourquoi restez-vous prêtres ? Et, puisque vous persistez dans cet emploi, permettez aux spectateurs de siffler, de blâmer, de mépriser, et même de flétrir des hommes qui se prostituent au service des tréteaux profanes ou sacrés. Vous n'avez pas le droit de vous plaindre du traitement qu'on vous fait subir; et, pour user d'un tour de phrase banal dans vos livres, ceux qui sèment le mensonge doivent récolter l'avilissement : c'est votre salaire, *cuique suum.*

Mais (direz-vous encore) ne faut-il pas que nous vivions ?

Où en est la nécessité ? pourrions-nous répondre, d'après un ancien homme d'état. (d'Argenson à l'abbé Desfontaines.) Nous nous contenterons de vous op-

[1] *Religio à religando.*

poser l'exemple de l'un des vôtres qui, dans Paris, de *porte-Dieu* s'est fait *porteur d'eau.*

APOSTILLE.

Nous lisons chez les antiquaires : « Il y avait quel-« ques villes grecques, comme Argos, où les femmes « exerçaient le sacerdoce avec autorité. » Au second siècle de l'église, on n'interdisait aux femmes ni la prêtrise, ni même l'épiscopat.

Ministres de tous les cultes! croyez-nous, remettez vos pouvoirs entre les mains des femmes; elles en savent assez pour les exercer aussi bien que vous: vaporeuses et dissimulées, crédules et ne doutant de rien, amies du merveilleux et des fêtes, leur vocation n'est point équivoque. Nous y gagnerons tous : d'ailleurs, si la religion était bannie de ce monde, elle se réfugierait dans la tête des femmes.[1] L'église a eu des diaconesses, des abbesses, des chanoinesses. Qu'il n'y ait plus que des prêtresses! Du moins, elles

---

[1] Les anciens mythologues donnaient l'éléphant pour symbole à la religion.

Les iconologistes modernes sont plus heureux dans leurs imaginations ; ils représentent la religion sous la parabole d'une femme voilée, ou les yeux couverts d'un bandeau, portant sous le bras gauche l'ancien et le nouveau Testament, et sur le doigt index de la main droite un beau pigeon blanc. Un encensoir fumant est à ses pieds. Elle est debout, sur une pierre angulaire ou d'achopement.

seront de meilleure foi que vous : plus indulgentes, elles feront aimer davantage la morale douce qu'elles nous prêcheront. Passez-leur l'encensoir ; il sied beaucoup mieux entre leurs mains que dans les vôtres : les convenances seront mieux observées. Vous gémissez de voir vos temples abandonnés et déserts : qu'on y fasse célébrer l'office divin par de jeunes vierges ! Pour la plus grande gloire du culte, sortez du sanctuaire, faites-vous-y remplacer par les femmes ; tous les hommes seront au pied des autels et des confessionnaux, quand il n'y aura plus que des confesseuses et des prêtresses.

La Nature est un livre au-dessus de la Bible.

S. M.

L'ANCIEN TESTAMENT.

I. GENÈSE.

PREMIER LIVRE DU PENTATEUQUE DE MOYSE.

Ce premier livre de la Bible en est aussi le plus beau. On y reconnaît les traces de la plus haute antiquité. Le sublime et la simplicité en sont les deux principaux caractères, trop souvent altérés par des détails petits et grossiers. Le *fiat lux*, [que la lumière soit faite!] si célèbre, donnerait en effet à la Bible la préséance sur tous les autres livres sacrés et profanes connus, si le *Shastah* de *Bramah* n'existait point. L'anglais Holwell nous en a rapporté des fragmens qui balancent la Genèse; le récit de la création y est aussi sublime et mieux motivé. Qu'on en

juge par ce seul passage : *Ces êtres* (les anges) *n'existaient point encore. L'éternel le voulut, et ils existèrent.* [1]

Le rapprochement de ces deux versets de la Genèse produit le plus bel effet : *Uterque nudus Adam et uxor ejus, et non erubescebant;* [Adam et sa femme étaient tous deux nus, et ils n'en rougissaient pas.] et dans le chapitre suivant : *Timui, eò quod nudus essem,* [J'ai eu peur, parce que j'étais nu.] dit Adam coupable. Au chapitre IV, ce que Dieu dit à Caïn est vraiment divin : *Vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terrâ.* [La voix du sang de votre frère crie de la terre jusqu'à moi.] L'histoire du déluge [2] n'a pas la même dignité.

La pudeur des deux fils de Noë à la vue

---

[1] Dieu prononça le mot KOUN, *soit fait!* et le genre humain fut créé.... Gel Aleddin.

Moyse raconte la création de la lumière bien moins, à ce qu'il semble, parce qu'il la concevait, que pour l'avoir apprise ou copiée d'après d'anciens ouvrages. *Esprit des Religions*, par N. B. in-8° pag. 42, 1ere partie.

[2] Problême à résoudre : pourquoi fallut-il à Dieu

de leur père nu, ivre et endormi, est d'une ingénuité précieuse; mais les détails sur Sodome, ainsi que ceux de la cohabitation de Lot et de ses filles, ne contrastent que trop bien avec les chapitres précédens. Le sacrifice d'Abraham est d'un grand beau. L'*ecce ignis et ligna, ubi est victima?* [Voilà, dit Isaac, le feu et le bois; où est la victime pour l'holocauste?] perce l'amedans la bouche du jeune Isaac.

Le mariage d'Isaac et de Rebecca est une idylle charmante. Je n'aime pas autant la supercherie de Jacob envers son père et son frère, quoiqu'il y règne une certaine bonhommie qui plaise. L'échelle de Jacob a quelque chose d'imposant. Ce patriarche luttant contre l'ange ne présente pas une image aussi heureuse. Les aventures de Joseph [1] sont parfaites, et trop justement célèbres pour en rappe-

---

quarante jours pour noyer le monde qu'il avait créé en six jours?

En 1643, un certain Hugues de Picou fit imprimer une tragédie sur le déluge, et la dédia au cardinal Mazarin.

[1] Le poème de Joseph, par Bitaubé, n'est qu'une am-

ler ici les beautés ; le chapitre XXXVIII, qui leur est étranger, les dépare.

La traduction latine *vulgatae editionis* n'est pas d'une prose très-élégante ; mais peut-être n'en est-elle que plus exacte, et fait-elle moins perdre de l'original.

La traduction française de Lemaistre de Saci, dont nous nous servirons, est fort estimable ; mais elle laisse beaucoup à desirer. C'est la copie terne d'un tableau vigoureux.

Le livre des Evangiles a fait tort à la Bible ; il est beaucoup plus lu. C'est bien mal-à-propos. Le Nouveau Testament, certes, ne vaut pas l'ancien à tous égards.

Qu'on nous permette encore une réflexion.

La Bible n'est pas le livre ou le code de tous les hommes ; le récit du paradis terrestre et des suites du péché originel n'est point l'histoire allégorique de tout

---

plification qu'on ne devrait point se permettre ; les anciens monumens littéraires sont sacrés, il ne faut point y toucher. J'en dis autant de la *Mort d'Abel*, par Gessner.

le genre humain; cela ne regarde qu'un petit coin de la terre. Moyse, chef d'une peuplade paresseuse, dans une contrée assez peu fertile d'elle-même pour inspirer le goût du travail à cette peuplade, et pour lui faire supporter patiemment la peine, crut devoir y condamner les Hébreux de la part de Dieu même. C'est pourquoi le créateur dit à Adam : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front;* et à Eve : *Tu enfanteras avec douleur.* Mais cette sentence, sortie d'une bouche divine, n'est point sans appel pour tous les hommes. Si les Hébreux en subissent l'exécution dans toute sa rigueur, dans toute son étendue, plusieurs autres nations n'y furent point condamnées : par exemple, les insulaires de la mer du Sud vivent sans acheter leur existence si cher. La nature ne leur a laissé presque rien autre chose à faire qu'à jouir; et j'aime à croire que tous les hommes n'auraient rien à leur envier, si nous nous entendions mieux.

II. EXODE.

Ce second livre de la Bible, moins intéressant que le premier, est plus curieux. Moyse paraît sur la scène; c'est le héros de l'Ancien Testament. Tout se fait, tout se dit par lui. Dédaignant de prendre un caractère, il donne celui qu'il veut à ceux qu'il fait agir sous lui. Les circonstances touchantes de sa naissance disposent déjà en sa faveur; et, dès le chapitre III, un esprit exercé prévoit tout ce qu'il est capable de faire par la suite; je veux parler du *buisson ardent*. [1] Un homme de génie seul pouvait, sinon imaginer, du moins décrire cette belle scène où Dieu apparaît et dit : [Je suis celui qui est. Voici ce que vous direz aux enfans d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous.] *Sum qui sum. Dices filiis Israël : Qui est misit me ad vos.*

[1] Ce *buisson ardent* n'était peut-être qu'une *aurore boréale*. Un homme tel que Moyse savait tirer parti de tout; et il avait beau jeu avec un peuple qui ne savait rien.

On remarquera cependant que le *sum qui sum* [1] n'est pas plus neuf que le *fiat lux*. Moyse puisa tout cela dans ses lectures.

Les plaies d'Egypte ne sont pas de la même sublimité, il s'en faut ; la nécessité et la prévoyance seules purent, sans doute, le déterminer à conseiller *Ægypti spoliationem* : du moins j'aime à le croire pour son honneur. Le cantique d'actions de graces, après le passage de la mer Rouge, est un superbe

---

[1] L'Isis des Egyptiens avait des temples sous cette inscription.

Platon appelle Dieu *ce qui est, ce qui existe*, faisant entendre que Dieu seul *existe* véritablement, et mérite le nom d'*être* par excellence. L'expression grecque τὸ ὄν, qui revient à celle de la Bible, *ego sum qui sum.*

On trouve dans l'Alcoran cette définition, qui vaut bien le *sum qui sum :* Dieu est Dieu.

Les Juifs désignaient *Dieu*, en disant : *Celui qui est.* Les Turcs s'expriment, en pareil cas, avec plus de sublimité encore ; un seul mot leur suffit pour définir *Dieu ;* ils disent : *Lui,* HOÜA, (*ille*).

L'auteur de l'*Esprit des Religions* a rempli par trois lignes de points le paragraphe 9 de la 1ère partie, intitulé *Dieu.*

Tous les écrivains n'ont pas fait preuve de ce bon esprit.

morceau lyrique. La particularité des mains levées au ciel, qui procurent la victoire aux Juifs sur les Amalécites, a quelque chose d'original et de grand.

Moyse, peut-être, n'a pas montré sa sagacité ordinaire, en faisant précéder immédiatement ses chapitres du mont Sinaï du chapitre XVIII, où il avoue avoir reçu un très-bon conseil de son beau-père Jethro, qui lui insinue d'établir un culte, etc. Moyse n'a-t-il pas laissé échapper une espèce de contradiction, en se faisant ordonner par Dieu ce que son beau-père lui avait déjà dit d'avance? Cette faute est sans doute de ceux qui ont rédigé son histoire. Parmi tous les menus détails dans lesquels Dieu a la bonté de descendre pour son peuple, il en est de bien utiles et de bien beaux; il en est aussi de bien mesquins et de bien sévères, pour ne pas dire plus. Le législateur est quelquefois sublime; quelquefois aussi il est obligé de se mettre à la portée d'un peuple *durae cervicis* [d'un peuple qui avait la tête dure.]

L'Evangile n'est pas le seul livre où l'on ait recommandé aux hommes de faire du bien, même à ses ennemis, et de prier pour eux. L'Exode en offre un bel exemple : [Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi, ou son âne, lorsqu'il est égaré, vous le lui ramènerez.] *Si occurretis bovi inimici tui, aut asino erranti, reduc ad eum*, etc. Plus haut, il y a encore de superbes passages, entre autres celui-ci : [Vous ne ferez aucun tort à la veuve et à l'orphelin. Si vous les offensez en quelque chose, ils crieront vers moi, et j'écouterai leurs cris; et ma fureur s'allumera contre vous, je vous ferai périr par l'épée, et vos femmes deviendront veuves, et vos enfans orphelins. 22, 23, 24. XXII.] *Viduae et pupillo non nocebitis; si laeseritis eos, ego audiam clamorem eorum, percutiam vos, et erunt uxores vestrae viduae, et filii vestri pupilli.* Quel beau livre que la Bible, si tout y était comme cela ! Moyse avait appris des Egyptiens ses maîtres à connaître le cœur humain :

il savait qu'il faut mélanger le bon pour le faire adopter au peuple ; qu'il faut parler d'abord à ses sens pour arriver ensuite jusqu'à son entendement ; en un mot, le tromper pour l'éclairer. N'existerait-il donc pas une politique où l'on pût dire tout bonnement la vérité, sans la faire passer par la bouche du mensonge? Jusques à quand faudra-t-il épouvanter le peuple par le tonnerre, l'éblouir par des colonnes de feu et de nuages, lui défendre sous peine de la vie l'approche d'une montagne, [1] afin qu'il reçoive avec plus de docilité le code qu'un homme de génie en rapportera, après y avoir médité pendant quarante jours ? Néanmoins le *Décalogue*, chapitre xx, qu'on a voulu

---

[1] Les hommes adressèrent leurs premiers sacrifices et leurs prières aux dieux, sur la cime des montagnes. Nos bons aïeux avaient la simplicité de croire qu'en se plaçant plus près du ciel, et en poussant de grands cris, ils s'approchaient davantage de Dieu, et qu'ils s'en faisaient mieux entendre. Ils jugeaient leurs divinités par eux-mêmes : ils n'avaient souvent que trop de raisons de soupçonner leurs dieux sourds. Epicure aima mieux les supposer insoucians.

faire passer pendant tant de siècles pour l'élixir de toute la morale, n'a point la sublimité qui devrait caractériser des commandemens sortis de la bouche et écrits du doigt de Dieu même. Toute imparfaite qu'était la *loi des douze Tables*, elle était bien supérieure au Décalogue, qui est loin d'embrasser les principaux devoirs de l'homme et de la société; il ne fait point du tout honneur au génie de Moyse, qui est resté ici bien au-dessous de son sujet. Le Décalogue n'a point gagné à être rimé aussi platement qu'il l'est dans le catéchisme des catholiques; et c'est là cependant les premiers élémens qu'on s'empresse de graver sur le cerveau tendre des enfans. Qu'on juge de leur éducation d'après ce qui en fait la base! Heureusement il n'y a plus que l'habitude et la prescription de temps qui donnent encore une sorte d'existence à ce monument barbare.

A propos des prétendues cornes lumineuses du législateur hébreu, XXXIV, 30, qu'on nous permette un rapprochement:

Comme Moyse, *Hoang-tan-chè*, très-ancien roi de la Chine, avait, dit une vieille chronique du pays, la tête fort grosse, et deux rayons de lumière qui la rendaient resplendissante..... Il était terrible quand on le provoquait, ajoute la même chronique. Voyez les *Mémoires chinois*, tome XIII, in-4°.

III. LE LÉVITIQUE.

Ce livre est une suite du précédent; mais son principal objet est le culte et la condition des prêtres ou lévites : le législateur y a apporté une attention particulière ; et c'est sur-tout ici qu'on apperçoit son plan. La religion paraît être le fondement unique sur lequel il élève son édifice politique. C'est toujours Dieu qui parle par la bouche de Moyse. [Le Seigneur appela Moyse, et lui dit : Vous parlerez aux enfans d'Israël, et vous leur direz. 1 et 2. 1.] *Locutus est Dominus ad Moysem, dicens : Loquere*

filiis Israël, etc. Cette phrase est devenue comme une formule [1] consacrée. Moyse a encore imaginé un refrain qui donne beaucoup de poids à ses lois : [Gardez mes jours de sabbat. Je suis le Seigneur. 30. XIX.] *Sabbata mea custodite. Ego Dominus.* Quelquefois il ajoute : *Deus vester, qui eduxi vos de terrâ Ægypti.* [Je suis le Seigneur votre Dieu, qui vous ai tirés de la terre d'Egypte.] Il y a beaucoup de sens à rappeler aux Juifs une circonstance pareille.

Le chapitre XIX est un des plus beaux, et Jésus-Christ le connaissait sans doute : [*Aime ton ami comme toi-même.*] *Dilige amicum tuum, sicut te ipsum.* Il n'a fait que donner plus d'extension à ce passage, en y changeant un mot, *proximum* [ton prochain]. Il paraît aussi que Moyse savait à qui il avait affaire ; et ce n'est pas sans dessein qu'il multiplie et recommande jusqu'à la satiété des pra-

[1] C'était aussi la formule des prêtresses de Delphes ; leurs oracles commençaient toujours par ces mots : *Voilà ce que dit Jupiter !*

tiques [1] minutieuses de religion, sans doute pour multiplier les liens du peuple qu'il dressait à la docilité de l'esclavage. Chapitre x, il laisse échapper un coup de force, qu'il a cru nécessaire pour contenir la multitude, et lui commander la vénération envers ses prêtres. Il y a aussi beaucoup de préceptes de salubrité et de propreté, qui ne donnent point une haute idée du peuple à qui on est obligé de recommander de pareilles choses. Le chapitre xviii contient d'autres détails, qui ne font pas davantage l'éloge des mœurs israélites. Quelle corruption !

Terminons ce paragraphe par un mot sur le *bouc émissaire*. xvi. Cette cérémonie, vue d'un certain côté, a quelque chose de sublime. Il nous semble entendre le législateur des Hébreux leur dire hiéroglyphiquement : « Mes amis ! vous avez « tous des torts les uns envers les autres;

[1] Les tableaux sont les livres des ignorans, a dit le pape Grégoire le Grand.

C'est pour cela, pourrait-on ajouter, que l'église romaine, aux yeux des fidèles, est toute en spectacle.

« déchargez-vous-en sur la tête de ce bouc,
« et perdez-en la mémoire : qu'il aille les
« ensevelir dans les sables du désert ! »

Cette fête du Pardon fait honneur à la nation hébreuse, et mériterait d'être nationalisée chez les autres peuples.

Les Juifs avaient beaucoup de fêtes, mais la plupart religieuses. Ils mettaient quelque appareil, lors de la tondaison de leurs troupeaux, ainsi qu'aux vendanges. Ils avaient la fête des Javelles.

Les Juifs n'avaient, à bien dire, qu'une seule et véritable fête, laquelle était bien plus politique encore que sacrée ; c'est l'époque ou la célébration de leur délivrance du joug égyptien. Chez aucune nation, quoi qu'on en dise, on n'a mis plus d'importance que chez les Juifs à la liberté publique.

IV. LES NOMBRES.

On s'apperçoit, dès ce livre, chap. xvi, qu'on n'est plus dans l'âge d'or de la Bible, aux siècles heureux des patriarches : voilà les meurtres, à propos de botte, et par ordre de Dieu.

Le livre des Nombres est un des moins intéressans du recueil. On y trouve force dénombremens, force réglemens concernant les prêtres. Il est vrai que tous ces détails entraient dans le plan de Moyse, qui voulait soumettre le peuple juif à une étroite *théocratie*.[1] Il crut, pour cet effet, ne pouvoir jamais trop multiplier ces liens sacrés, si nécessaires pour assujettir et pour façonner au joug une nation turbulente et indisciplinée. Cependant il

[1] Gouvernement dont Dieu est le chef, ou monarchie religieuse.

Avant les Athéniens, qui, pour ne plus avoir de roi, ne se choisirent d'autre monarque que Jupiter, les Juifs ne voulurent dépendre que de Dieu. Des ambitieux, hommes de génie, les trompèrent, comme par-tout ailleurs....

fallait qu'il connût bien le tempérament de ceux à qui il s'adressait, pour proposer la plupart de ses lois, et sur-tout celle appelée *lex zelotypiae*, chap. v ; mais le plus grand des miracles qui donnaient une sanction à ses ordonnances, c'est qu'Israël ait été assez crédule pour y obéir. Parfois on murmurait, quand la faim ou l'ennui pressait; mais un *tour de Comus* délivrait Moyse de tous ces contre-temps, chap. xii et xvii.

Le xviii ne dut pas être indifférent au clergé, gros décimateur; c'est là sans doute, et dans quantité d'autres passages sur la même matière, que les prêtres voient le doigt de Dieu et le droit divin.

Le petit reproche que se fait faire Moyse par Dieu, ch. xx, est bien adroit.

Pour le serpent d'airain du suivant, je n'en vois pas également toute la finesse.

Le conte de Balaam et de son âne est amusant : les peuples se sont caractérisés dans leur mythologie. [1] On retrouve un

[1] On a reproché aux Juifs leur idolâtrie pour la tête d'un âne. Si les singes se faisaient un Dieu, ce serait un singe.

des beaux momens de la Bible dans la prédiction de ce même Balaam ; quelques-unes de ses expressions ont de la hardiesse, et sentent l'inspiré : [Quand il se couche, il dort comme un lion et comme une lionne que personne n'oserait éveiller. 9. XXIV.] *Accubans, dormivit ut leo, et quasi leaena, quam suscitare nullus audebit.* Dans toute autre bouche que celle d'un Dieu, ces paroles du chapitre XXXI paraîtraient atroces et dignes d'un cannibale : *Cunctos interficite, quidquid est generis masculini etiam in parvulis; et mulieres quae noverunt viros in coïtu jugulate : puellas autem et omnes feminas virgines reservate vobis.* [Tuez donc tous les mâles d'entre les enfans même, et faites mourir les femmes dont les hommes se sont approchés ; mais réservez pour vous toutes les petites filles, et toutes les autres qui sont vierges.]

Il en est de même des expressions qui terminent le chapitre XXXIII : [Que si vous ne voulez pas tuer tous les habitans du pays..... je vous ferai à vous-

mêmes tout le mal que j'avais résolu de leur faire. *55.*]

Quel livre affreux que laBible !

L'intervention de la divinité a merveilleusement servi les tyrans. De bonnes ames tendent la gorge au glaive ou les mains aux chaînes, en disant : *Dieu le veut ainsi.* Elles ne voient dans la brutalité d'un despote que le châtiment d'un père envers ses enfans. Un tyran est respecté par ses victimes comme un instrument sacré dont DIEU [1] se sert. Cette pieuse résignation a été soigneusement entretenue par les prêtres, presque toujours fauteurs du despotisme quand ils n'en peuvent être les agens principaux. C'est pour cela que Moyse institua la théocratie et le sacerdoce.

---

[1] Le farouche Attila se faisait appeler *le fléau de Dieu, la verge, le marteau du Seigneur.*

V. LE DEUTÉRONOME.

DERNIER LIVRE DU PENTATEUQUE DE MOYSE, OU DE LA LOI.

Ce livre pourrait être appelé aussi le code des Juifs, ou le testament politique de Moyse. En effet, ce grand personnage y repasse en revue, aux yeux de son peuple, tout ce qu'il a fait pour lui. La fermeté et la noblesse caractérisent son style. Quelquefois cependant on y remarque de la dureté; mais, à travers ses menaces et ses ordres absolus, il lui échappe quelques traits de sentiment; par exemple, ce passage, chap. 1. 31 : *Et in solitudine (ipse vidisti) portavit te Dominus Deus tuus, ut solet homo gestare parvulum suum filium, in omni viâ per quam ambulasti.* [Et vous avez vu vous-mêmes, dans ce désert, que le Seigneur votre Dieu vous a portés dans tout le chemin par où vous avez passé, comme un homme a accoutumé de porter son petit enfant entre ses bras.] Moyse

n'oublie pas de rappeler aux Juifs leur captivité et leur sortie d'Egypte, le plus beau fleuron de sa couronne, ainsi que la terre promise où il ne doit pas entrer.

Il paraît aussi que son peuple était craintif, et qu'il fallait le mener par les menaces plus encore que par de belles promesses; car Moyse ne peint Dieu que sous des couleurs irascibles : [Parce que le Seigneur votre Dieu est un feu dévorant, et un Dieu jaloux. IV. 24.] *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator.* [Dieu fera retomber l'iniquité des pères sur la tête de leurs enfans, jusqu'à la troisième et la quatrième génération.] *Reddens iniquitatem patrum super filios in tertiam et quartam generationem.* Sans doute que les théologiens trouvent dans ce verset un argument irréfragable en faveur du péché originel, dont tous les enfans d'Adam sont responsables pour leur père.

Nihil addens amplius : [Sans y ajouter rien davantage. 22. v. Vous n'ajouterez ni n'ôterez rien aux paroles que

je vous dis. 2. 1 v.] cette itérative recommandation du Décalogue a quelque chose d'imposant, propre à gagner la confiance d'un peuple auprès duquel il fallait payer de hardiesse pour faire loi.

La fin du chapitre VI est d'un tour heureux : *Cumque interrogaverit te filius tuus cras dicens, etc.... Dices ei : Servi eramus....* Versets 20 et 21. [Lorsque vos enfans vous interrogeront à l'avenir, et vous diront : Que signifient ces commandemens?... Vous leur direz : Nous étions esclaves de Pharaon.]

Au milieu d'un tas de répétitions et de préceptes sur des cérémonies puériles en apparence, mais qui tendaient à ne faire qu'un tout des douze tribus rangées sous le même drapeau, on aime à rencontrer des lois telles que celles-ci : *Et vos amate peregrinos, quia et ipsi fuistis advenæ in terrâ Ægypti.* Cap. x. [Aimez donc aussi les étrangers, parce que vous l'avez été vous-mêmes dans l'Egypte. 19.[1]]

---

[1] Cette loi paraît dirigée contre les Egyptiens, nation

Moyse était jaloux de son ouvrage, et le croyait apparemment au plus haut point de perfection ; ou plutôt, en sage législateur, il prévoyait et voulait éviter toute innovation, en répétant souvent : [Faites seulement en l'honneur du Seigneur ce que je vous ordonne, sans y rien ajouter ni en rien ôter. 32.] *Quod præcipio tibi, hoc tantùm facito Domino ; nec addas quidquam, nec minuas.* XII.

Dans le chap. XIV suivant, n'a-t-on enfreint les lois de l'humanité et de la nature que pour cimenter la paix dans la société, en ordonnant d'immoler son frère ou sa femme, et de leur jeter la première pierre, s'ils proposaient une nouvelle religion ou des dieux étrangers ? Dans ce cas, le remède était pire que le mal.

Il y a beaucoup de raison, et moins de fanatisme, dans le chapitre XVII.

Le chapitre XX est remarquable par un mouvement de la plus belle éloquence : *Quis est homo*, etc... *vadat*... etc. 6 et 7.

---

inhospitalière par prudence, comme le sont les Chinois, de temps immémorial.

Il y a bien des petits détails dans les chapitres suivans, entre autres ceuxdu chapitre XXII : *De signis* [Des signes de la virginité] *virginitatis.* Ces prétendus défauts tenaient peut-être au temps, ou étaient nécessaires chez un peuple à qui il fallait mâcher les morceaux, (qu'on nous permette l'expression !) et lui tout dire, même le superflu, pour faire adopter l'essentiel.

Le chapitre XXIV est plus satisfaisant, et contient une morale plus épurée.

Le *maledictus* et l'*amen* du chap. XXVII me paraît d'une sublime simplicité.

Il y a aussi beaucoup d'énergie et de poésie dans les bénédictions et les malédictions du long chapitre qui suit.

Dans le XXIX, le cantique est bien beau et tout en images. Quoi de plus poétique et de plus hardi que cette expression, entre autres : *Inebriabo* [J'enivrerai de sang mes flèches, et mon glaive dévorera la chair. 42.] *sagittas meas sanguine, et gladius meus devorabit carnes!*

Chap. xxxii. Moyse ne pouvait terminer sa carrière plus glorieusement. Il est malheureux qu'il n'ait pas eu à dresser un peuple moins avili, et pour lequel il eût pu déployer toute l'étendue de son génie. Par ce qu'il a fait pour les Juifs, on sent ce qu'il était capable de faire pour une nation plus relevée. Sa morale et sa politique, son code et sa religion, n'auraient point été souillés par tant de préceptes ridicules ou atroces, tels qu'il le fallait peut-être pour les circonstances ; du moins est-il certain qu'un grand homme seul pouvait concevoir le plan qu'il a conçu et exécuté, et dont les traces subsistent encore aujourd'hui ; il ne fallait pas avoir un esprit ordinaire, pour se dire :

« Ma nation rampe et végète sous le « joug ; tirons-la de l'esclavage ; faisons-« en un peuple libre ; élevons-la à ses « propres yeux ; qu'elle se croie le peuple « choisi de Dieu, le fils aîné du ciel. En « suivant mes lois, qu'elle semble n'obéir « qu'à des lois tracées du doigt de Dieu

« même ; qu'elle se croie la seule privi-
« légiée sur la terre, la seule pour laquelle
« toutes les autres sont faites, et à laquelle
« elles doivent céder; c'est l'unique moyen
« de la sauver une seconde fois de la ser-
« vitude. Qu'elle n'ait d'autre souverain
« que Dieu lui-même ; c'est ainsi que je
« parviendrai à lui donner un grand ca-
« ractère, et une attitude qui la fera res-
« pecter de ses voisins ; et que mon ou-
« vrage, traversant sans mélange et sans
« dégradation une longue suite de siècles,
« atteste à la postérité la plus éloignée
« toutes les ressources de mon génie et
« toute la profondeur de mes vues. »

Ce projet était beau, il faut en convenir, et Moyse avait tout ce qu'il fallait pour son exécution ; mais Moyse avait mal choisi son monde. Ce n'est pas le législateur qui manqua à son peuple, c'était le peuple qui ne se trouvait pas capable de répondre à la voix créatrice de son législateur. On pourrait trouver quelque analogie entre le czar Pierre I et Moyse.

Quant au *veau d'or*, dont nous n'avons rien dit, voyez *Pensées libres sur les Prêtres*. A Rome, an VI, page 84.

« O Richardson ! (s'écrie Diderot à la « tête d'une édition de *Clarisse*) si la « nécessité m'y contraint, je vendrai mes « livres ; mais tu me resteras : tu me res- « teras avec Moyse et Homère, et je vous « lirai tour-à-tour. »

Hobbes et Spinosa dénient à Moyse la gloire d'avoir écrit le Pentateuque.

Le Deutéronome fut long-temps perdu. On le trouva en terre et presque effacé, dit saint Chrysostôme.

Origène parle du livre perdu de l'*Assomption de Moyse*.

Pour le *livre d'Hénoch*, il reste encore à découvrir ; et c'est dommage. Ce patriarche y traitait gravement de la cohabitation charnelle des anges du ciel avec les filles de la terre.

Quel dommage aussi que nous n'ayons pas l'*Apocalypse d'Adam !* mais, consolons-nous, il n'a peut-être jamais existé.

Il y a dans les livres du Pentateuque, ainsi que dans le reste de la Bible, des opinions très-fausses ; par exemple, la lune est un luminaire égal au soleil. Le soleil s'arrêta. Les cieux sont solides.... etc. Les théologiens nous font la grace d'en convenir ; mais, en même temps, ils ont leur réponse toute prête. Ils l'empruntent à saint Augustin : « L'esprit de Dieu, « qui parlait par les auteurs sacrés, n'a « pas voulu enseigner ces choses aux hom- « mes, parce qu'elles leur étaient inutiles » pour leur salut. » *Exp. de la Genèse*. l. II.

Si l'évêque d'Hippone eût été gascon, il n'aurait pas répondu autrement.

Le Pentateuque de Moyse est parsemé aussi de miracles avec assez de profusion, tels que le passage de la mer Rouge, la colonne de feu dans le désert..... etc. Nous invitons l'institut français au Caire de prendre la peine de les vérifier.

Une lutte entre les savans et les théologiens ne peut devenir que très-profitable, de quelque côté que reste la victoire.

VI. JOSUÉ,

OU

JÉSUS LE LIBÉRATEUR.

Josué succède à Moyse, c'est-à-dire le guerrier au législateur [1]; et, en effet, il se trouve le vainqueur de trente-un rois, et le possesseur de cette fameuse terre promise. On est fâché de voir que ce grand événement ait eu pour cause première une femme de mauvaise vie, qui trahit ses compatriotes en faveur des étrangers.

Le miracle du passage du Jourdain à pied sec ne frappe pas beaucoup non plus; ce n'est qu'une *seconde représentation* et un diminutif du célèbre passage de la mer Rouge.

Le miracle du soleil et de la lune ar-

[1] Les commencemens de Rome offrent le contraire. Le législateur suivit le guerrier. Numa vint après Romulus; et cela vaut mieux peut-être.

rêtés au milieu de leur course, et celui de la destruction des murs [1] de Jéricho, sont plus neufs, plus originaux, mais ne font pas honneur au général à qui il faut des miracles et des femmes publiques pour l'aider à vaincre.

Sa cruauté, et la démolition de fond en comble des villes, à mesure qu'il les prend, ne font pas non plus l'éloge de sa prudence et de son humanité.

Il termine aussi son rôle, moins noble que le précédent, par une espèce de testament, à l'imitation de Moyse; mais ce testament ne vaut pas celui de son devancier.

Ce livre est un des moins beaux de la Bible. Le style en est des plus ordinaires, et n'a rien de frappant. On s'apperçoit trop que le génie de Moyse ne tient plus les pinceaux.

---

[1] Ne serait-ce pas l'inverse du prodige des murailles de Thèbes élevées au son de la lyre de Cadmus? L'histoire des peuples n'offre que des variantes.

VII. LES JUGES.

Les annales du peuple juif, de la nation choisie et conduite par Dieu même, ressemblent assez aux fastes des autres peuples ; c'est un répertoire d'actions atroces. Ce livre en renferme de plus d'une espèce ; il suffira d'indiquer l'anecdote sacrée d'Aod. Ce n'est pas là comme en agissaient chez les Grecs, chez les Romains et chez les Suisses, les libérateurs de leur patrie. Le sang des oppresseurs y coula seul ; il n'en coûta presque pas aux citoyens. La liberté n'avait pas besoin d'un matelas de cadavres pour se reposer.

Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup de poésie dans le cantique de Débora et de Barac. [Les montagnes se fondirent à la vue du Seigneur.] *Montes fluxerunt in facie Domini* est très-beau. Les dernières strophes sont superbes pour les images qu'elles présentent. L'ironie cruelle qu'elles contiennent produit le plus grand effet ; ce qui nous porte à conjecturer

qu'il y a plus d'un plagiat dans les livres de la Bible. Les Juifs, qui n'étaient pas fort scrupuleux sur cet article comme dans tout le reste, firent de leur littérature un véritable brigandage, et gâtèrent tout ce qu'ils touchèrent : témoin leur sacrifice de Jepthé, qui n'est qu'une réminiscence d'Iphigénie. [1]

Il y a quelques grands traits dans leur Samson, autre copie d'Hercule ; mais l'auteur de ce livre, quel qu'il soit, n'a pas su tirer parti de la charmante allégorie du miel trouvé dans la gueule du lion. Le chapitre XIX offre des traits dégoûtans, mais avec lesquels la Bible ne familiarise que trop. Le chapitre XXI m'a rappelé l'enlèvement des Sabines.

N. B. En 1665, un sieur de Coras dédia à une reine de France un poème sacré

[1] Baer, aumônier, dédia en 1768 à Ulrique, reine des Goths et des Vandales, une dissertation savante tendante à démontrer qu'il n'est pas probable que Jephté ait immolé sa fille.

en cinq chants, intitulé *Samson*. Voici un échantillon du style :

> Dans la salle où mangeait l'assemblée idolâtre,
> On dresse pour Samson un infâme théâtre...
>
> CH. V.

En 1730, à Paris, les comédiens italiens jouèrent avec quelque succès, sur leur théâtre de l'hôtel de Bourgogne, un *Samson, mis en vers français* par Romagnesi, acteur de cette troupe. L'auteur n'a point donné de nom à cette pièce dramatique, parfaitement oubliée aujourd'hui, et digne de son sort. Il fallait être Racine, pour faire applaudir longtemps à des drames juifs.

Les arts ont été plus heureux à nous reproduire ce trait de la mythologie hébreuse.

Quant au chapitre XIX, J. J. Rousseau a tâché d'accommoder ce chapitre à nos mœurs. Un de nos poètes modernes n'a pas craint non plus de le faire monter sur la scène française. Mais *le Lévite d'E-*

phraïm, même sous la plume de la Nouvelle Héloïse et d'Emile, n'a pas eu un très-brillant succès, et moins encore sur le théâtre.

VIII. RUTH.

Que la Bible serait un monument précieux, si elle offrait toujours des tableaux semblables au livre de Booz et Ruth ! Mais il faut lire ce conte pastoral avec les yeux d'un berger. Il faut se dépouiller absolument de toutes nos petites idées modernes, et se transporter au temps heureux où de telles mœurs florissaient : sans cette précaution, on n'en sentirait pas tout le mérite, et on ne serait que trop tenté de faire quelques malignes allusions.

Est-il rien de plus touchant, de plus candide, que ce passage dans la bouche de Ruth : *Quocumque perrexeris, pergam ; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor ; populus tuus, populus*

meus ; et Deus tuus, Deus meus : quae te terra morientem susceperit, in eâ moriar, ibique locum accipiam sepulturae..... [En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous ; et par-tout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi : votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez. Chap. 1er, 16 et 17.]

Les convenances les plus délicates sont observées au milieu de la simplicité et de l'innocence, qui excusent et justifient tout. Théocrite et Gessner n'ont rien de plus doux, de plus aimable. Cette idylle pourrait servir de modèle au genre ; et le génie de Thompson, dans le chant de l'automne de son beau poème des *Saisons*, n'a pu la surpasser en l'imitant. Lavinie est moins intéressante que Ruth.

Favart et le chevalier de Florian en ont hasardé des paraphrases assez heureuses, l'un au théâtre, l'autre à l'académie ; mais ils l'ont plutôt francisée

que traduite : aux graces naïves de l'original, ils ont substitué dans leurs copies les éclairs de l'esprit. Il n'est qu'une seule manière de dire les choses simples et naturelles.

N. B. Booz pouvait avoir soixante-dix ans quand il épousa Ruth ; mais alors on vivait long-temps, et l'on était vieux plus tard qu'aujourd'hui.

LE Ier LIVRE DES RÈGNES, IX. OU LES ROIS.

LIVRE Ier DE SAMUEL.

Le cantique d'Anne, chapitre II, est beau, comme presque tous les cantiques de la Bible.

Le chapitre VIII est remarquable ; Samuel y prédit aux Juifs, qui lui demandaient un roi, les suites de leur demande indiscrète : « Vous voulez un roi, peuple

« aveugle ! Hé bien, connaissez ce que « c'est qu'un roi ! Il vous enlèvera vos « fils pour lui servir de bêtes de somme, « vos filles pour les destiner à ses plai- « sirs. Votre roi sera un tyran dont vous « ne serez que les esclaves, et les esclaves « même de ses eunuques. » Il faut avouer qu'on trouve de temps en temps dans la Bible quelque bonne vérité. Ce portrait d'un monarque ne dégoûte point les Juifs, et le règne de Saül commence à justifier Samuel. [1] Ce prince à vapeurs est réprouvé de Dieu pour avoir écouté un moment la clémence. Samuel répare sa faute, en coupant par morceaux le roi Agag.

---

[1] Un psalmiste moderne a renchéri sur Samuel; il osa dire, dès 1784 :

7. Apprends que les hommes pourraient se passer même de bons rois.

8. Et que les rois ne feront jamais assez de bien aux hommes leurs semblables pour leur faire oublier qu'ils étaient tous égaux.

9. Sache que la royauté est un mal que les hommes ont cru nécessaire. *Pseaume* IX, p. 4 du *Livre échappé au déluge.*

Les expressions de la Bible répondent à ce qui s'y passe ; et, si les Juifs agissent en cannibales, ils parlent en antropophages, chap. xv, liv. 1 : *Oblatus est ei Agag* PINGUISSIMUS *et tremens.* [On lui présenta Agag, qui était fort gras et tout tremblant. 32.]

Sans l'épisode de l'amitié de Jonathas, qui soulage un peu, ce livre ne serait qu'un tissu d'anecdotes féroces ou indécentes.

Si l'histoire de David avec Goliath amuse un peu, la petite intrigue du même David avec Abigail n'édifie point du tout.

Ce livre n'est curieux qu'en ce qu'il peint le costume des personnages et les mœurs du temps. Quelles mœurs ! Malheur à un peuple qui saurait la Bible par cœur ! Et voilà ce que S. Jérôme appelle *la Bibliothèque sainte.*

LE IIe LIVRE DES RÈGNES,

X. OU LES ROIS.

LIVRE II DE SAMUEL.

Au chapitre I, la douleur de David sur le trépas de Saül et de Jonathas est belle et bien exprimée.

A la fin du chapitre IV, on prend la peine de justifier David au sujet de la mort d'Abner. Aurait-il donné lieu à être soupçonné de ce meurtre?

Il en est à-peu-près de même touchant Isboseth, autre fils de Saül, chap. VI. La mort d'Oza, pour avoir retenu l'arche qui penchait, est un avis aux dévots. La fin de ce chapitre n'est pas moins étrange. On y voit la pauvre Michol stérile pour s'être moquée de son mari David, parce que : *Discooperiens se ante ancillas servorum suorum nudatus est, quasi unus de scurris.* [Que le roi d'Israël a eu de gloire aujourd'hui, en se découvrant devant les servantes de ses sujets, et paraissant nu comme ferait un bouf-

fon ! 20.] Il n'y a que dans la *Bible* et dans le *Portier des Chartreux* qu'on trouve de pareils détails.

Au chapitre suivant, Dieu fait à David des prédictions qui n'ont pas encore eu lieu. Il lui dit, en parlant du temple qu'il veut, on ne sait trop pourquoi, que Salomon lui bâtisse plutôt que David ; il lui dit : *Stabiliam* [J'affermirai ton trône pour toujours.] *tronum ejus usque in sempiternum.* L'état des Juifs, depuis tant de siècles, ne répond pas encore à ces belles promesses : cela viendra sans doute un jour. La longue prière de David, en forme de remercîment, n'est que verbeuse.

Dans le chapitre IX, où David fait le juste en protégeant le reste de la famille de Saül, un certain Mephiboseth, fils de Jonathas, répond à ces honnêtetés par des expressions qui peignent bien l'esprit de servitude inné chez les Orientaux : *Quis ego sum servus tuus, quoniam respexisti super canem mortuum similem mei?* Chap. XI. [Qui suis-je,

moi votre serviteur, pour avoir mérité que vous regardiez un chien mort tel que je suis ?]

Voilà la prédiction de Samuel qui continue à s'accomplir. Tandis que le brave Joab combat les ennemis au nom du prince, le prince se livre à des plaisirs criminels, et, couché avec Bethsabée, fait tuer son honnête mari, le fidèle Uri. Voilà les rois que le peuple demandait ! [1] Tous les détails de ce chapitre XI sont curieux pour l'histoire du temps, mais ils révoltent : David s'y montre tyran lâche et paillard.

C'est au chapitre XII qu'est le sublime apologue de Nathan [2] au pécheur David :

---

[1] Nous ne pouvons résister à la tentation de citer ce passage d'un livre trop peu connu :

« Qui fait le péché doit faire la pénitence : les princes « semblent n'être pas compris dans la règle ; ils font sou- « vent le péché, et le peuple la pénitence. » CCXXI. *Pensées diverses et Proverbes choisis.* Paris 1712, avec approb. et privil. du roi, in-12.

[2] Le drame allemand intitulé *Nathan le Sage* n'a de commun avec celui de la Bible que le nom et le caractère. La fable de la pièce est toute autre.

Duo viri erant..... [Il y avait deux hommes.... etc. 1.] C'est un des plus beaux endroits de la Bible.

Le chapitre XIII est rempli de particularités et de mœurs atroces, au milieu desquelles cependant on ne peut s'empêcher de sourire aux naïvetés qui échappent à la belle Thamar.

La parabole de Thecuita, au chap. XIV, paraît être une copie de celle de Nathan, et ne vaut pas l'original.

L'imprécation de Semeï contre David, au chapitre XV, est une fort bonne leçon pour les usurpateurs et pour les hommes de sang. Ce chapitre confirme les soupçons véhémens que le meurtre d'Abner, au chapitre IV, avait fait naître contre la légitimité des droits du berger David au trône de Saül. On pourrait appeler David le Louis XIV des Juifs, et Louis XIV le David des Français. Il y a entre eux plus d'un rapport. Tous deux aimaient le faste, les femmes et les conquêtes. Tous deux furent faibles et avilis sur la fin de leurs jours et de leur règne, etc.

Les sept personnes de la famille de Saül, que David se fait demander par les Gabaonites pour être crucifiées, et qu'il leur accorde au chapitre XXI, est un trait de politique un peu cruel, mais en cela très-digne de ce monarque. S'il épargne Niphiboseth, c'est qu'il était boiteux, et ne pouvait lui faire ombrage.

Le chapitre XXII est un superbe cantique, plein de beaux mouvemens et de la plus haute poésie.

On trouve dans l'Iliade des dénombremens et des portraits de héros à-peu-près semblables à ceux du chapitre XXIII; mais on n'y trouve pas d'épisodes plus intéressans que celui de David, qui se fait un crime de boire de l'eau que lui ont apportée trois guerriers au péril de leurs jours.

Dans le chapitre XXIV, le bon Dieu envoie le choix entre trois fléaux, à David, pour le punir de ce qu'en prince sage et vigilant il a voulu faire la revue de ses troupes; mais les prêtres ont réponse à tout cela.

XI. LES ROIS.

LIVRE III.

Au premier chapitre, la Bible semble faire un mérite à David, vieillard caduc et froid, d'avoir laissé intacte la jeune Sunamite Abisag, que les familiers complaisans du roi avaient mise dans sa couche, et auprès de laquelle il passait les nuits à dormir. Cependant Nathan le prophète, et Bethsabée, par de petites ruses de cour, insinuent à David de faire couronner son fils Salomon.

David meurt, au chapitre II, comme il a vécu. Il recommande à son fils, son successeur, d'être homme : *Vir esto ;* et, pour cela, il lui remet le soin de ses vengeances. Salomon ne s'en acquitte que trop bien. Sans forme de procès, il fait mourir d'abord son compétiteur, son frère, et refuse la première grace que sa mère, à qui il devait le trône, lui demande pour ce malheureux. Et voilà les modèles que la religion propose à la politique des

rois ! D'après ce beau début, le sage Salomon ne reste pas en chemin ; et, jusqu'à Semeï, à qui il avait accordé la vie sous une condition qu'il ne devait pas être censé avoir enfreinte, tout périra victime d'une vengeance lâche et illégale. Si cette conduite fait l'éloge de sa politique et de sa tête, elle ne fait pas celle de sa justice et de son cœur.

Le chapitre III est beau et édifiant ; c'est une parabole très-morale, et qui répare un peu les deux premiers chapitres.

Chapitre VI. Le sage Salomon bâtit le temple du Seigneur en sept années, comme jadis le créateur avait bâti le monde en sept jours.

Chapitre VII. Le sage Salomon met treïze ans à construire son palais. Il y a de l'onction dans la longue consécration du temple nouvellement bâti.

Au chapitre VIII, vraisemblablement le nouveau monarque voulait donner le change au peuple, et lui faire oublier le sang dont il venait de cimenter son trône,

en l'amusant par la pompe du nouveau temple. Mais son naturel prit bientôt le dessus ; et, fidèle à son origine, le sage Salomon meurt au milieu de soixante-dix épouses et de trois cents concubines, et laisse son empire divisé entre deux factions.

On devrait lire tous les matins, au lever des rois enclins à la tyrannie, le commencement du chapitre XII.

Au chapitre suivant, elle est belle l'apostrophe du prophète à l'autel de Jéroboam ; mais l'aventure des deux prophètes n'a point de moralité.

La fin du chapitre XVII est touchante, malgré toute son invraisemblance.

On ne peut mettre plus d'art et d'adresse dans un récit que dans le chapitre XVIII.

Il y a de grands traits dans celui qui suit. Il y a aussi des aveux qui ne sont point équivoques, placés dans la bouche du prophète Elie venant d'immoler huit cent cinquante prêtres, *zelo zelatus Domini*. Et la vocation d'Elisée pour suivre

Elie, n'est-elle pas l'original de la vocation de Matthieu pour Jésus-Christ?

Le chapitre XXI est justement célèbre; il contient l'aventure de Naboth. [1] Quel beau rôle que celui joué par les prophètes d'alors, allant au nom d'un Dieu reprocher aux têtes couronnées, jusque dans leur palais, leurs fautes et leurs crimes! que ce rôle était beau, quand ces hommes de Dieu n'en abusaient point! Les rois se sont bientôt lassés, sans doute, de ces admoniteurs importuns; et la censure fut obligée, dans la suite, de se revêtir des grelots de Momus, ou du masque de la Fable, pour se conserver ses *libertés* à la cour. Et c'est ainsi que les *foux* succédèrent aux prophètes, aux *voyans*, auprès du trône, et eurent même plus de succès qu'eux, parce qu'ils savaient temporiser avec l'amour-propre; mais cette mode d'avoir des foux à la cour passa comme les autres, et c'est alors que

[1] *La vigne de Naboth!* Que ce serait le sujet d'un beau drame au théâtre sous la plume de P. Corneille, de Diderot, ou de Shakespear!

la religion revendiqua ses anciens droits. Les prédicateurs de rois, qui ne sont que l'ombre des prophètes, devraient se rappeler davantage leurs patrons, et justifier leur état, en le faisant servir de passe-port à la raison et à la vertu ; mais bien peu, parmi ces orateurs sacrés, ressemblent à ce missionnaire (Bridoine) qui, prêchant impromptu devant e *grand monarque* (Louis XIV), débuta par ces paroles :

« Sire ! à l'exemple de ceux qui m'ont « précédé dans cette chaire, je ne vous « ferai point de complimens, parce que « je n'en ai point trouvé pour vous dans « l'Evangile. »

Le roi eut assez de présence d'esprit pour prendre en bonne part cette saillie ou cette naïveté sublime.

XII. LES ROIS.

LIVRE IV.

La peur du loup ou de l'ours, qu'on fait encore aujourd'hui aux petits enfans, ne viendrait-elle pas du second chapitre de ce livre, où le bon Elisée fait manger par deux ours, au nom du Seigneur, quarante-deux enfans qui l'avaient appelé *chauve* ? Que de puérilités dans la Bible !

J'ai souri à l'eau sans pluie du chap. III.

Le chapitre IV donne à soupçonner que les miracles d'Elisée pourraient bien être les originaux de ceux de Jésus. Le fils de la veuve de Naïm, la multiplication des pains, etc., tous ces prodiges du Nouveau Testament, pourquoi semblent-ils copiés de l'Ancien, que l'Evangile est venu infirmer ?

Mais tous les miracles précédens ne sont rien en comparaison de celui du chapitre V. Je ne parle pas de la guérison du lépreux Naaman ; je n'ai ici en vue

que le désintéressement d'Elisée, si noble et si rare dans un prophète.

Le petit prodige du fer d'une coignée qui surnage m'a beaucoup amusé, chapitre VI; mais le tableau de la famine, qui suit, fait horreur.

Le chapitre IX est curieux. Où en serions-nous, si un roi ne coûtait pas plus à faire que Jéhu?

Aussi se conduit-il en conséquence dans le chapitre suivant. On l'a fait roi sans examen, sans cérémonie; il fait justice sans forme de procès, et se livre à une vengeance aussi basse que dégoûtante; mais il n'y a pas mot à dire : c'est par le commandement exprès de Dieu et de son prophète Elie.

Le chapitre XI a fourni à Racine le sujet de la plus belle de ses tragédies (Athalie), du moins pour le style.

Chapitre XIII. Elisée expire; mais il joue son rôle jusqu'au bout. Bon Dieu! que tout cela est loin de nos mœurs!

Chapitre XVIII. Le discours de l'envoyé de Sennachérib au peuple d'Ezéchias est

plein des plus beaux mouvemens de l'éloquence. Ici le style de la Bible se relève un peu, sur-tout au chapitre XIX. Rien de plus énergique que la prière d'Ezéchias, et les nouvelles imprécations de Sennachérib, et les menaces du Seigneur.....

XIII. LES PARALIPOMÈNES.

LIVRE Ier DES CHRONIQUES.

Les neuf premiers chapitres ne renferment qu'une généalogie assez sèche depuis Adam. Il y aurait trop à dire et trop peu à croire s'il fallait vérifier cette nomenclature chronologique.

Les chapitres suivans, jusqu'au XVI, ne contiennent non plus que des variantes de ce qui a déjà été dit aux livres des Rois.

Le XVIe chapitre rapporte une espèce de cantique chanté devant l'arche, lequel se retrouve, à quelques leçons près,

dans les pseaumes de David : il est assez beau, quoique verbeux. Pourquoi de Saci, dans sa traduction française de la Bible, n'a-t-il pas rendu le *funiculum hereditatis vestræ, tibi dabo terram Canaam?* Il se contente de traduire : [Je vous donnerai la terre de Chanaan pour votre héritage. 18.] Dans cette hymne, David loue le Seigneur : *Quia* HORRIBILIS *super omnes deos.* Saci adoucit le mot : [Il est *sans comparaison* plus redoutable que tous les dieux. 25.]

Le chapitre XXII nous a conservé des détails intéressans, qui ne sont pas dans les livres des Rois ; entre autres, le discours qu'adresse David à Salomon.

Ce discours a quelque rapport avec celui que tint Louis XIV au lit de la mort à Louis XV, son successeur, encore enfant. On sait comme Salomon et Louis XV en ont profité.

Le chapitre XXIX et dernier offre aussi de belles paroles dans la bouche de David. On s'apperçoit, sur-tout ici, que les rédacteurs de la Bible sont des prêtres

qui voulaient se faire bâtir par leurs princes de riches et de superbes asiles. La vie de David, dans cette variante, est plus édifiante qu'aux livres des Rois.

XIV. LES PARALIPOMÈNES.

LIVRE II DES CHRONIQUES.

Ce n'est encore qu'une répétition du troisième livre des Rois. La belle prière de Salomon à Dieu, lors de la consécration du temple, chapitre VI, est la même, à quelques expressions près, que celle du chapitre VIII, au IIIe des Rois.

Tout au commencement de ce chapitre VI, il y a un passage qu'on pourrait prendre à la lettre comme au figuré. Salomon s'écrie : *Dominus pollicitus est ut habitaret in caligine.* Saci se contente de traduire : [Le Seigneur avait promis qu'il habiterait dans une nuée.] Cette promesse divine ne s'est que trop bien accomplie ; et, en effet, est-il

quelque chose de plus obscure que les dogmes de la religion et de l'église ? Il est vrai de dire aussi que Dieu et les prêtres y ont gagné, le peuple étant porté à croire et à craindre tout ce qu'il ne comprend pas et tout ce qu'il voit mal. On aime à relire, même chapitre VI, la réponse naïve du bon Dieu à l'invocation de Salomon ; il y a une sorte d'onction, une belle simplicité, une bonhommie précieuse.

Les chapitres suivans, jusqu'au XV, ne sont toujours que des variantes du livre des Rois déjà cité.

Au chapitre XV, Asa, roi selon le cœur de Dieu, ôte la souveraineté à sa mère, parce qu'elle sacrifiait aux idoles ; ce qu'avait défendu le prophète Azarias. Nos reines modernes ne craignent plus tant les prophètes.

Le chapitre XVII nous apprend que ce n'est pas d'aujourd'hui que des rois lâches passent des traités honteux, et punissent ceux qui ont le courage de les reprendre.

Je ne saurais trop admirer ces pro-

phètes, ou *voyans*, qui allaient dans les cours reprocher aux princes leurs fautes avec une liberté vraiment philosophique. Je ne saurais trop regretter que la mode de ces missionnaires politiques soit passée. Mais il faut dire en même temps que, pour un de véridique, il y avait des milliers de prophètes menteurs, comme on peut le voir, chapitre XVIII.

Josaphat se fait aimer, au chap. XIX, par le soin qu'il prend de donner des juges à ses peuples, et par les exhortations qu'il fait lui-même à ces juges, chapitre XX. Il y a une sorte de grandeur d'ame dans la confiance que Josaphat et son peuple ont en leur Dieu au moment du péril.

Chapitre XXIV. Le *videat Dominus, et requirat* de Zacharie, fils de Joiada, mis à mort par Joas, est beau ; de Saci l'a délayé dans deux ou trois lignes de mots français : « [Dieu voit le traitement que vous me faites, et il vengera ma mort. 22.] »

Chapitre XXV. La comparaison du char-

don et du cèdre est bien dans le style oriental.

Le XXVI est fameux. C'est à ce passage de la Bible que le clergé renvoie les rois qui veulent se mêler de ses affaires. Ce chapitre, dans les temps d'ignorance, servit de prétexte à quantité de priviléges que s'est fait donner l'église, et qu'elle n'obtiendrait pas de nos jours. Ozias, frappé de la lèpre pour avoir osé porter la main à l'encensoir, effraya jadis plus d'un souverain religieux. De notre temps, on a souri de pitié au cardinal Bathiani, primat de Hongrie, qui décela la faiblesse de sa cause en rappelant cet exemple à l'empereur Joseph II. Aujourd'hui l'église et l'état ne font plus deux corps distincts et rivaux. L'encensoir a été obligé de céder le pas au sceptre ou aux faisceaux ; et on les a vus même étonnés de se retrouver ensemble dans la même main, comme aux premiers temps. Hélas ! quand donc un bon code, où les droits et les devoirs de l'homme seraient dans un parfait équilibre, mettra-t-il fin à toutes ces

prétentions toujours ridicules, et trop souvent funestes? Quand donc la terre n'aura-t-elle pour dieux et pour maîtres que la *loi*, je veux dire la *raison écrite*? Mais la raison sera la dernière chose que l'homme s'avisera d'écrire. Que de lois on fera encore avant de songer à elle!

Cette Chronique, dite aussi *la Parole des Jours*, n'est pas d'accord avec les autres livres d'histoire de la nation juive. Les annales de ce peuple, pour être sacrées, n'en sont pas plus en ordre, ni mieux écrites.

XV. ESDRAS.

LIVRE Ier.

Ce livre contient le rétablissement du temple par Cyrus. C'est Esdras qui en raconte l'histoire en son nom, mais toujours en Juif. Malgré la haute idée qu'il s'efforce de donner et des prophètes et de Dieu, il lui échappe un aveu digne de

remarque, chap. VIII. *Praedicavi* (dit-il) *jejunium ut peteremus à Domino nostro viam rectam nobis..... Erubui enim petere à rege* (Cyrus) *auxilium.... quia dixeramus regi : Munus Dei nostri est super omnes qui quaerunt eum.* [Je publiai un jeûne pour demander au Seigneur notre Dieu qu'il nous conduisît heureusement dans notre chemin ; car j'eus honte de demander au roi une escorte de cavaliers..... parce que nous avions dit au roi : La main favorable de notre Dieu est sur tous ceux qui le cherchent. 21 et 22.]

La prière d'Esdras, chapitre IX, est assez noble. Le *et sedi mœrens..... et ego sedebam tristis....* etc. est beau, et d'une simplicité vraiment touchante. Il est étonnant que les Juifs n'aient jamais pu devenir un grand peuple, un peuple de conséquence. Il semble qu'on devait l'attendre d'une nation qui, se croyant les seuls enfans légitimes de Dieu, avait le courage de répudier les femmes prises chez l'étranger. Un peuple

aussi jaloux de la pureté de son sang, aurait dû faire de grandes choses.

Lycurgue ne fonda qu'une école militaire à Sparte;

Moyse, avant lui, fit de la Judée un couvent d'esclaves.

XVI. NÉHÉMIAS.

LIVRE II D'ESDRAS.

Dans les sept premiers chapitres, c'est Néhémias lui-même qui parle avec une simplicité pleine d'onction : il se loue avec beaucoup de noblesse, et avec une sorte de candeur. Il y a un beau passage, chapitre v : *Excussi sinum meum, et dixi : Sic excutiat Deus omnem virum qui non....* etc. *sic excutiatur et vacuus fiat....* etc. [Je secouai mes habits, et je dis : Que tout homme qui n'accomplira point ce que j'ai dit soit ainsi secoué et rejeté de Dieu, loin de sa maison!

qu'il soit ainsi secoué et rejeté, et réduit à l'indigence ! 13.]

La longue prière des lévites, chap. IX, est assez belle. De Saci, le traducteur de la Bible, n'a pas rendu le seul endroit un peu énergique : *Et projecerunt legem tuam post terga sua.* (Mot à mot : *Ils ont fait de ta loi un chiffon, un t.. c.*) [Ils ont rejeté votre loi avec mépris] est vague et sans poésie. C'est une chose digne de remarque que cette alliance ou contrat que les Juifs font avec Dieu entre les mains des prêtres, et qu'ils signent. Aucun autre peuple de la terre n'a connu un tel pacte, que je sache ; c'est un trait de génie de la part de Moyse, qui peut en être regardé comme le premier inventeur. Si un contrat de ce genre n'a rien produit de grand, il faut en inférer que tous ces moyens surnaturels [1], dont on a

[1] C'est tout aussi vainement que de modernes législateurs ont cru donner plus de poids à leurs constitutions, en plaçant à la tête cette formule : *Sous les auspices de l'Être suprême.* Voyez à ce sujet un très-bon ouvrage de Neigon, membre de l'institut de France.

cru pouvoir se servir avec avantage pour diriger le cœur de l'homme, sont insuffisans, et ne valent pas une bonne législation qui serait fondée sur un accord parfait entre nos devoirs et nos droits purement temporels.

Sans Esdras, il n'y aurait point eu de foi dans Israël; il n'y aurait point du tout de Bible. Ce souverain pontife, il est vrai, fut inspiré par l'esprit de Dieu; c'est du moins ce qu'il fallut dire pour appeler la confiance de ses compatriotes et de la postérité sur son *Canon.* On appelle ainsi le recueil des livres qu'on doit à ses soins, et qu'il transcrivit de mémoire; car les originaux étaient égarés ou perdus. Aussi l'appelle-t-on *scriba velox;* ce qu'on pourrait rendre par notre nouveau mot *tachigraphe;* d'autant mieux que vraisemblablement Esdras consulta les vieillards, et écrivit toutes les traditions qu'on lui racontait à mesure et aussi vîte qu'elles sortaient de la bouche des narrateurs.

On pourrait, on devrait intituler de

même *Esdras* tous les autres livres de l'Ancien Testament, puisqu'on en a l'obligation à ce *prêtre*. Cette dernière circonstance aplanit bien des difficultés. Certes! la Bible est l'œuvre d'un prêtre, ou de sa rédaction; on s'en apperçoit à presque toutes les pages.

XVII. TOBIE.

Ce livre ne paraît pas avoir été écrit avec la même plume que les précédens. Le style en est plus châtié. Il y a moins de rudesse et de dureté.

La prière de Sara, fille de Raguel, chapitre III, est remarquable par la décence qu'on met à parler de choses sur lesquelles la Bible, par-tout ailleurs, s'explique avec plus de licence.

Les conseils que Tobie donne à son fils, au chapitre suivant, sont admirables: que ces trois lignes ont de sens! . . . . . *Panem tuum et vinum tuum super se-*

pulturam justi constitue, et noli ex eo manducare et bibere cum peccatoribus. [18. Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs.] *Saci* n'a pas rendu le *constitue*, en le traduisant par *mettez*.

Le chapitre v est plein des plus touchans détails. On y retrouve toute la bonhommie des patriarches.

Le VIe chapitre est dans le genre du IIIe.

Chapitre VII. Malheur à qui ne sentirait pas tout le charme attaché à la naïveté du récit de ce chapitre !

De mauvais plaisans ne manqueront pas, sans doute, de sourire à ce passage du chapitre VIII : [L'ange Raphaël s'empara de la personne du démon, et, après lui avoir lié les membres, le relégua dans les déserts de l'Egypte supérieure (la Thébaïde.) 3.] *Raphaël angelus apprehendit daemonium, et religavit illud in deserto superioris AEgypti.* Ce verset leur paraîtra l'original du mot populaire français *nouer l'aiguillette ;* mauvais tour

que de vieilles égyptiennes étaient en droit de faire aux nouveaux mariés, et que font encore dans la campagne les bohémiennes. A la bonne heure ; mais, moi, je ne saurais trop me récrier sur la précieuse simplicité de mœurs qui respire dans le livre de Tobie. La précaution même du beau-père Raguel, qui fait creuser une fosse, m'a frappé, ainsi que toutes les autres petites circonstances de ce récit, qui paraissait si délicat à rédiger, et qui est écrit avec tant de vérité et de franchise.

Chapitre x. Peut-on mieux peindre, en quatre ou cinq lignes, l'inquiétude d'une mère sur le sort de son fils unique absent : 10. *Lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ?* [La lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse.] Cette dernière expression est devenue proverbe. Comme toutes les convenances sont observées, et comme sur-tout ce vœu de Raguel est touchant pour le lecteur prévenu : *Angelus sanctus sit in itinere vestro!* [Qu'un ange saint s'offre

à vous sur votre route !] Il faut avouer aussi que cette mythologie de l'*ange conducteur*, des *anges gardiens*, est bien consolante ; elle est née visiblement du *génie* ou *démon* des anciens, ou plutôt elle a été commune à tous les peuples, sous différens noms. Il est doux pour l'amour-propre de croire qu'un être invisible, mais bienfaisant, veille sans cesse à nos côtés. *Ne fortè offendas ad lapidem pedem tuum.* Il est doux pour l'homme isolé, à qui l'infortune a enlevé tous ses amis, de croire qu'il lui en reste encore un qui le garde de plus grands malheurs, et qui du moins prend soin de sa frêle existence, devenue indifférente à ses semblables. Si le sage se refuse à la fiction d'un ange gardien, il a sa conscience qui lui en tient lieu, et qui n'est point une chimère.

Tout va à l'ame dans le livre de Tobie. Les plus minces particularités ont leur effet. Le chien [1] précurseur de Tobie ;

[1] Le chien de Tobie, dans la Bible, rappelle celui d'Eumée dans l'Odyssée d'Homère.

le père qui, malgré son âge et sa cécité, court au-devant de son fils ; les actions de grace qu'il rend à Dieu de lui avoir fait recouvrer la vue : *Et ecce video Tobiam filium meum*, chap. XI. [17. Et je vois maintenant de mes yeux mon fils Tobie.]

Le chapitre XII est comme la moralité de tout ce récit, ou de ce roman, si l'on veut. Cette moralité est digne du reste. J'y ai remarqué un verset dans la bouche de l'ange, qui m'a paru singulier : *Etenim sacramentum regis abscondere bonum est ; opera autem Dei revelare et confiteri honorificum est.* [7. Car il est bon de tenir caché le secret du roi ; mais il y a de l'honneur à découvrir et à publier les œuvres de Dieu.] Si les rois et les magistrats se conduisaient toujours avec sagesse, ils n'auraient pas besoin de secret ni de confidens; ils devraient même gagner à se montrer au grand jour. L'évidence devrait être la base de leur législation ; il n'y a que le brigand des grandes routes qui se cache pour faire un mau-

vais coup. Un bon père de famille met ses enfans dans sa confidence, et ne se décide à rien sans les consulter. Malheur à un peuple chez lequel il y a des secrets de cabinet! Les secrets de cabinet amènent nécessairement *les coups d'état.*

Tobie le père, qui vécut cent deux ans, fut aveugle pendant quatre.

Il parut à Paris, en 1773, un livre intitulé : *Tobie, poème en quatre chants, dédié* à N. S. P. *le pape Clément XIV, par Le Clerc.*

Cette production littéraire, en prose, ne dispense pas de relire l'original, dont elle n'est qu'une faible copie.

Le sujet de ce livre de la Bible a fourni trois tragédies au vieux Théâtre Français. Il est tout aussi dramatique que l'*Œdipe à Colonne* des Grecs.

XVIII. JUDITH.

La pompe orientale et le despotisme asiatique sont bien peints dans les deux premiers chapitres : *Gloriabatur* (Arphaxad) *quasi potens in potentiâ exercitûs sui, et in gloriâ quadrigarum suarum.* [4. Il se glorifiait de sa puissance, comme étant invincible par la force de son armée et par la multitude de ses chariots. *Quadriges*, dit le texte.] Et ces ordres de Nabuchodonosor à Holopherne : *Egredere adversùs omne regnum Occidentis.... non parcet oculus tuus ulli regno, omnemque urbem munitam subjugabis mihi.* [Allez attaquer tous les royaumes d'Occident.... votre œil n'épargnera aucun royaume, et vous m'assujettirez toutes les villes fortes. II. 5 et 6.] Le général obéit ponctuellement : *Omnes resistentes sibi occidit in ore gladii..... et cecidit timor illius super omnes inhabitantes terram.* Quelle emphase! [II. 16 et 18. Il fit passer au fil

de l'épée tous ceux qui lui résistaient.... et la terreur de ses armes se répandit sur tous les habitans de la terre.] *In ore gladii* n'est pas rendu par *au fil de l'épée*. *Cecidit* dit plus que *se répandit;* c'est *tomba* qu'il fallait écrire. Saci avait plus de piété que de génie.

Le chapitre III n'est pas moins expressif, ni moins heureux, pour peindre l'avilissement des peuples lâches qui se donnent au dévastateur ..... *Melius est ut viventes serviamus quàm.... Nos et filii nostri servi tui sumus. Utere servitio nostro sicut placuerit tibi.* [Il vaut mieux que nous vivions en servant.... Nous serons vos esclaves, nous et nos enfans. Tirez de nous tous les services qu'il vous plaira. 2, 5, 6.] Mais le dernier coup de pinceau est de main de maître pour achever le tableau des mœurs asiatiques : *Praeceperat Nabuchodonosor ut omnes deos terrae exterminaret, videlicet ut ipse solus diceretur Deus....* [III. 13. Le roi avait commandé d'exterminer tous les dieux de la terre, afin qu'il fût seul appelé Dieu.]

L'histoire abrégée des Juifs, que fait Achiar à Holopherne, chap. v, est pleine d'adresse, et très-rapide.

Le sermon de Judith aux prêtres, chapitre VIII, est un peu long; mais le commencement en est beau et plein de mouvement. Cette femme s'annonce avec avantage, et prépare bien le grand événement qu'elle médite.

La prière de Judith, chapitre IX, est superbe et remplie d'énergie. Quelle heureuse expression pour peindre le déshonneur d'une fille! *Denudaverunt femur virginis in confusionem.* [2. Des étrangers, transportés d'une passion impure, avaient violé une vierge, et l'avaient couverte de confusion en lui faisant outrage.] Quelle traduction plate et lâche! Et cette autre expression en parlant d'Holopherne, qu'elle se propose de tromper: *Percuties eum in labiis charitatis meae.* [13. Frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche.] Quel misérable traducteur qu'Isaac de Saci!

Si tous les détails de cette aventure

sont racontés avec énergie, que penser du fond ? Une veuve qui enivre de vin et d'amour un général d'armée, et qui lui tranche la tête par trahison ! C'est pour le coup qu'il faut employer l'expression de l'écriture sainte : *Les voies de Dieu sont bien extraordinaires.* Il ne dédaigne pas la ruse la plus vile pour en venir à ses fins ; lui qui, dit-on, créa le monde d'un souffle, il a besoin, pour délivrer son peuple, du bras et de toute la coquetterie d'une veuve. Ce n'est pas donner une grande idée de sa toute-puissance et de sa majesté.... Le cantique est de toute beauté.

Cependant, abstraction faite de toute idée religieuse, on ne peut blâmer les Juifs du moyen qu'ils employèrent contre Holopherne. Toute ruse est permise contre un brigand plus fort que soi ; et c'est alors que la trahison devient magnanimité et justice.

Les théologiens protestans protestent contre la vérité historique de Judith ; ils ne veulent voir dans ce livre de la Bible

qu'un roman allégorique et national, une parabole; il pourraient ajouter, et une hyperbole.

Judith avait quarante-cinq ans quand elle enivra d'amour et de vin le général Holopherne : elle vécut cent cinq années.

Les auteurs dramatiques ne manquèrent pas de s'emparer de Judith; la fameuse actrice Chammeslé joua ce rôle dix-sept fois de suite. L'auteur de la pièce était Boyer, déjà père d'une *Jephté*.

Un autre poète, nommé Bouvot, publia, en 1649, une tragédie de Judith, sous ce titre : L'*Amour de la Patrie*.

Jérôme, le saint, insinue que Judith écrivit elle-même son histoire : pourquoi pas? Les deux sexes ont sans doute un droit égal à l'inspiration divine. Cependant nous aimerions mieux voir dans les mains d'une femme une aiguille ou un fuseau, qu'une plume et un coutelas.

XIX. ESTHER.

Le premier chapitre est fort extraordinaire, et contient un nouveau trait de despotisme oriental. Parce que la reine Vasthi n'a point voulu comparaître pardevant son époux ivre, et aux yeux de toute sa cour, ce tyran non seulement la répudie, mais encore ordonne à toutes les femmes de ses cent vingt-sept provinces d'être soumises, et d'obéir aveuglément à leurs maris. Une telle loi, en France, ferait cruellement chansonner le législateur impolitique qui s'en aviserait.

Le second chapitre n'est pas moins singulier; on y voit un oncle *produire* sa nièce à la cour, et se réserver l'emploi d'espion. Au reste, tout cela est bien dans les mœurs juives. Ce qui étonne, c'est de voir le délateur Mardochée faire le difficile, et refuser de saluer Aman; le prince avait ordonné de lui rendre des hommages. Mardochée aurait-il été un petit ambitieux qui prenait de l'ombrage

et de la mauvaise humeur de voir Aman à la place du favori du roi, place qui devait nécessairement, et en bonne conscience, être remplie par l'oncle de la favorite ? Cependant l'esprit d'un courtisan, enflé de sa faveur, est bien saisi dans le caractère d'Aman, qui compte pour rien sa haute fortune tant que le seul homme qui refuse de fléchir le genou devant lui existera à ses yeux.

Le chapitre VI est le chef-d'œuvre de ce roman politique, composé en l'honneur de la nation juive ; rien de plus adroit et de mieux amené que l'événement de ce chapitre. Le narrateur de cette petite historiette profite de tout avec art.

Aman supplie la reine, chapitre VII, de lui sauver la vie ; le roi rentre, et prend l'humble attitude du suppliant pour celle d'un effronté qui veut attenter à l'honneur de la princesse. Rien n'était moins vraisemblable ; ce n'était pas là pour Aman l'heure du berger. Ce passage a beaucoup ralenti ma foi pour le reste

de ce conte des mille et une nuits, d'ailleurs fort bien tissu.

Le chapitre IX est dégoûtant par les froids détails de cruauté qu'il contient. Les Juifs s'y montrent véritablement le peuple du *Dieu des vengeances ;* mais était-ce au peuple de Dieu à donner l'exemple d'un acharnement pareil ? Ils égorgent les dix malheureux enfans d'Aman ; ils font un carnage de soixante-quinze mille hommes, *rendant le mal pour le mal,* comme dit la Bible, qui paraît les approuver et leur en faire un sujet d'éloge. Le roi lui-même demande à la reine quand elle serait contente de tout le sang qu'elle fait verser. La douce, la pudique Esther poursuit jusqu'au bout, sans doute soufflée par son cher oncle, et ne fait grace à personne. L'auteur de ce chapitre (que ce soit Mardochée ou un autre) laisse même éclater un plaisir barbare, et répète deux fois les mêmes choses ; mais croit-il pallier cette conduite d'antropophage, en affectant de dire deux fois aussi que les Juifs ne touchèrent

point à la dépouille des innocens qu'ils immolèrent au ressentiment de Mardochée et à la mémoire d'Aman?

Quelle emphase dans le début du chapitre x! *Rex omnem terram et cunctas maris insulas fecit tributarias.* [Le roi rangea parmi les tributaires toute la terre et toutes les îles de la mer.] Sans doute pour insinuer que cette gloire était l'ouvrage de Mardochée, son premier ministre.

Le traducteur Saci a pallié ce passage du chapitre xii : *Datis ei* (Mardochée) *pro delatione muneribus.* [Mardochée reçut le prix de sa délation.] Il rend *delatione* par *avis.*

Au reste, tous ces derniers chapitres sont apocryphes. La lettre-patente d'Aman, de par Assuérus, supposée ou non, est curieuse : c'était dès-lors comme à présent.

La prière de Mardochée, au même chap. xiii, est assez belle et fort adroite. Comme il colore le refus de saluer son rival! La prière de la nièce est plus onc-

tueuse encore, excepté cet endroit de mauvais goût, quoique énergique : *Tu scis... quòd abominer signum superbiae et gloriae meae quod est super caput meum, et detester illud quasi pannum menstruatae.* [XIV. 16. Vous le savez, j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire que je porte sur ma tête (le bandeau royal), et que je la déteste comme un linge souillé....] Mais, dans les mœurs hébraïques, cette image devait avoir une grande force, vu le soin extrême que les femmes étaient obligées, par la loi, de prendre pour se purifier.

Le chapitre XV aurait manqué ; il nous instruit de toutes les petites minauderies qu'Esther mit en usage pour trouver grace devant son seigneur et maître. C'est un tableau digne de l'Albane.

La lettre du roi, chapitre XVI, qui infirme ses lettres-patentes, est belle. C'est un modèle de politique.

Quand Esther devint la maîtresse en titre du roi Assuérus, elle pouvait avoir vu vingt à vingt-cinq printemps.

On attribue la rédaction de ce livre à Esther elle-même, assistée de son oncle Mardochée. Ils furent à-la-fois acteurs et historiens de ce drame de cour.

On sait que Racine fit une tragédie sur ce sujet. *Shakespear* eût été moins élégant, mais plus fidèle. On a oublié que Desmarets composa sur le même sujet un poème en sept chants, terminé par ces trois vers :

Esther, dans les douceurs d'une sainte vengeance,
Bénissant le Seigneur, a le cœur satisfait,
Et sent de sa beauté le triomphe parfait.

N. B. Si l'on entreprenait le répertoire historique de toutes les femmes perdues qui jouent un rôle dans la Bible, on ferait un assez gros volume : Esther, Bethzabée, les filles de Lot..... Bilha, Dalila, Zilpa, Agar, Thamar, Putiphar.... etc. etc. etc. Abigail, Abisag, Aia, Bala; les trois femmes coupe-têtes, Hérodiade, Jahel et Judith; Nicaulis, reine de Saba; la pécheresse Magdeleine, Respha, les deux Salomé, la Samaritaine.

La Bible est véritablement un livre de mauvais lieu : le viol et le concubinage, l'adultère et l'inceste, souillent presque tous les chapitres des saintes écritures. *La majesté des livres divins* (pour me servir des expressions de saint Jérôme, épît. LVIII.) est bien souvent compromise par les turpitudes dont ils fourmillent.

XX. JOB.

Le chapitre 1er ouvre parfaitement bien ce livre, et rend déjà Job intéressant. Le refrain : *Et ego solus ut nuntiarem tibi....* [15, 16, 17, 19. Et je me suis sauvé seul pour vous en venir dire la nouvelle.] est du plus grand pathétique.

La mélancolie la plus vraie caractérise le chapitre III.

Les consolations qu'Eliphar adresse à Job, chapitres IV et V, ne sont pas moins énergiques.

Même énergie, même profondeur,

même philosophie, même poésie, dans les chapitres suivans, VI et VII, de réplique dans la bouche de Job.

Les chapitres XIII et XIV sur-tout sont remarquables, et pourraient fournir des argumens pour et contre au moraliste, ainsi qu'au théologien, touchant l'existence du mal physique et moral sous l'empire d'un Dieu bon et tout-puissant.

Le chapitre XV est plein de beaux mouvemens et d'une éloquence mâle. Au verset 35, dans le texte, *le ventre* signifie *le cœur*.

Les deux qui suivent, XVI et XVII, sont désespérans.

Les remontrances de Baldad sont philosophiques et plus consolantes, chapitre XVIII.

Chapitre XIX, Job continue toujours à se plaindre : il se répète; mais la douleur lui donne de l'imagination, et lui fait trouver de nouvelles images pour peindre toujours les mêmes choses. J'y ai remarqué, verset 26, le synonyme *voir Dieu*

de ma chair, pour *voir Dieu de mes yeux.*

Le portrait du méchant, que fait Sophar, chap. xx, est chargé. Le méchant ne s'y reconnaîtrait pas ; et il n'est peut-être point adroit à Sophar d'exposer cette peinture aux yeux d'un homme juste, affligé des maux qu'il dit être le partage du seul coupable.

Aussi Job le sent-il bien, chap. xxi, et oppose aux vaines consolations de ses amis un tableau malheureusement trop vrai du bonheur des méchans.

La réponse d'Eliphaz, chapitre xxii, est dure, mais belle, sur-tout la première partie du chapitre.

Le chapitre xxviii, sur la sagesse, est du plus beau style oriental.

Le suivant touche, émeut. Quelle abondance, quelle richesse d'images ! comme elles vont à l'ame ! *Oculus fui cæco, et pes claudo*..... etc. [J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux.]

Que le dernier chapitre (xxxi) de la justification de Job est beau ! Qui ne serait

pas enchanté de la délicatesse du tour du premier verset : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine?* [J'ai fait un accord avec mes yeux, pour ne penser pas seulement à une vierge.] Ce plaidoyer pour et contre le malheur est un monument précieux quant au style, mais d'après lequel le moraliste ne saurait rien conclure.

Du chapitre XXXII au XXXVIII, Elia dit de fort bonnes choses à travers le flux de paroles qu'il débite. Dans le verset 22 du XXXVIe, il s'écrie : *Qui est docteur tel que Dieu ?*

Les chapitres XXXVIII et XXXIX sont peut-être les deux plus sublimes de la Bible. On y fait parler Dieu en Dieu. Est-il rien dans Homère ou dans Ossian de comparable à la peinture du cheval : *Procul odoratur bellum?* [Il sent de loin l'approche des troupes. XXXIX. 25.] Et ce verset, entre autres, du chap. XXXVIII : *Numquid mittes fulgura, et ibunt? et revertentia, dicent tibi : Adsumus....* 35. etc. etc. [Commanderez-vous aux

tonnerres, et partiront-ils dans l'instant? et, en revenant ensuite, vous diront-ils : Nous voici?]

Ce sublime apologue a une belle moralité digne du reste. Il y a beaucoup de philosophie, et sur-tout de haute poésie, dans ce conte oriental, que des versificateurs français ont témérairement voulu traduire dans notre langue. Il nous semble voir des pygmées s'efforçant de soulever la massue noueuse d'Hercule.

On ne reconnaît plus Job, quand il a passé par la filière prosaïque de ce pauvre Isaac Saci; et encore moins quand il a subi la rime du bel esprit Isaac Benserade, de l'académie française. Est-ce pour faire contraste que ce mauvais poète dédia sa paraphrase sur Job au cardinal de Richelieu? Il y aurait plus d'analogie entre Job et Timon le misantrhope; mais que celui-ci est au-dessous de l'autre!

Un autre misérable versificateur, M. Rouget, écuyer, publia à Amsterdam, en 1759, un pitoyable travestissement sous le titre : *L'Esprit de Job*. En

voici les trois premières lignes rimées :

Maudite soit la masse obscure
D'où le maître de la nature
Détacha les heures du jour!....

L'auteur du livre de Job certainement était grand poète. C'est ce qui fait dire à saint Jérôme : « Dieu a dicté des vers « à Moyse, à David, aux prophètes, et « même à l'infortuné Job. »

XXI. LES PSEAUMES DE DAVID.

1. — Les cinq derniers versets sont rapides et pleins de poésie. Quelle hardiesse dans ce passage : *Et iter impiorum peribit.* [Et la voie des impies périra.]

2. — Que de mouvement et de chaleur dans celui-ci ! comme les images sont belles, quoique prodiguées ! Ce vers de Virgile :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

a beaucoup de rapport avec ce verset : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.* [10. Et vous maintenant, ô rois ! ouvrez votre cœur à l'intelligence ; recevez les instructions, vous qui jugez la terre.]

3. — Ce pseaume n'a de remarquable que cette expression singulière : *Dentes peccatorum contrivisti.* [8. Vous avez brisé les dents des pécheurs.]

4. — On n'y distingue que ces paroles pleines d'onction : *Sacrificate sacrificium justitiae.* [6. Offrez à Dieu un sacrifice de justice.]

5. — C'est peu de chose.

6. — Le sixième verset mérite qu'on s'y arrête un moment : *Quoniam in morte non est qui memor sit tuî....* [Car il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort, Seigneur.] David y paraît matérialiste, comme on le soupçonnait, ainsi que les autres principaux auteurs de la Bible. Il semble en effet, par ce passage, que ce roi prophète veuille insinuer qu'après la mort tout est dit, et

que Dieu même est néant dans la tombe. Les Juifs ne donnaient guère dans l'*idéologie*.

7. — Les 13, 14 et 15e versets sont beaux.

8. — Il y a de la grandeur, de la noblesse, et du matérialisme, n'en déplaise au traducteur Laharpe. (Les morts ne loueront pas Dieu.) David répète la même hérésie, pseaume 113.

9. — Verset 5, Saci a traduit : *Qui judicas justitiam*, par : *Vous qui jugez selon la justice*. Le sens qui s'offre d'abord paraît plus hardi et plus digne de Dieu : *Vous qui jugez la justice même*.

Le verset 2 du pseaume 10, selon l'hébreu, est d'une énergie bien affligeante, d'autant plus affligeante qu'elle n'est que trop vraie : *Dum superbit impius, incenditur pauper*. [Tandis que le méchant s'enfle d'orgueil, le pauvre est brûlé.] Et la justice divine permet, autorise ce scandale!.... Ce scandale fait bien des athées.

10. — Le commencement est parfaitement dans le style oriental : *Palpebrae ejus interrogant filios hominum* est d'une

belle hardiesse. [5. Ses paupières interrogent les enfans des hommes.]

11.—*Eloquia Domini, eloquia casta; argentum igne examinatum, probatum terrae, purgatum septuplum.* C'est beau encore. [7. Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes et pures; c'est un argent éprouvé au feu, purifié dans la terre, et raffiné jusqu'à sept fois.]

12. — C'est peu de chose.

13. — Tout le monde connaît la beauté du début de ce pseaume: *Dixit insipiens*[1] *in corde suo : Non est Deus.* [1. L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu.] Mais tout le monde n'a peut-être pas remarqué la beauté de cette répétition : *Non est qui faciat bonum; non est usque ad unum.* [1. Il n'y en a point qui fasse le bien; il n'y en a pas un seul. 3.] David aimait cette image : *Sepulcrum patens est guttur eorum;* [3. Leur gosier est un sépulcre ouvert.] car

---

[1] *Insensé* et *athée* sont synonymes dans la logique du roi David et du missionnaire Laharpe.

il l'avait déjà employée au pseaume 5. Qu'il y a de poésie dans ce passage : *Véloces pedes eorum ad effundendum sanguinem !* [3. Leurs pieds courent avec vîtesse pour répandre le sang.] et surtout dans cet autre : *Qui devorant carnem, sicut escam panis.* [4. Eux qui dévorent la chair de mon peuple, ainsi qu'un morceau de pain.]

14. — Que de douceur, quel calme, quelle onction dans ce pseaume, comparable au *justum et tenacem virum* d'Horace !

15. — C'est peu de chose.

16. — Cette prière de David est un peu orgueilleuse. Comment ce roi despote, cruel et adultère, a-t-il osé dire à son Dieu, avec une confiance aussi réfléchie : *Probasti cor meum, et visitasti nocte; igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas ?....* [3. Vous avez mis mon cœur à l'épreuve, et vous l'avez visité durant la nuit; vous m'avez éprouvé par le feu, et l'iniquité ne s'est point trouvée en moi.] Que ce roi chanteur

avait d'impudence ! Cet autre verset est bien expressif pour peindre le bonheur de ses ennemis : *Saturati sunt filiis, et dimiserunt reliquias suas parvulis suis.* [13. Ils sont rassasiés par la multitude de leurs enfans, et ils ont laissé ce qui leur restait de biens à leurs petits-enfans.]

17. — Le commencement est plein de poésie orientale et gigantesque. Mais comment expliquer ce passage : *Cum viro innocente, innocens eris.... et cum perverso perverteris ?* [Vous serez, Seigneur, innocent avec l'homme qui est innocent ; et, à l'égard de celui dont la conduite n'est pas droite, vous vous conduirez avec une espèce de dissimulation et de détour. 27.]

On voit que le bon Saci était ici à la torture ; mais le théologien Laharpe répond à tout. Voy. son *Pseautier français.*

David peignait son Dieu à son image. Rien de plus vindicatif que le caractère de ce tyran prophète. Ses pseaumes ne roulent que sur la vengeance qu'il médite contre ses ennemis, et dont il rend son

Dieu complice. Et il ose encore répéter dans ce pseaume : *Secundùm puritatem manuum mearum.... ero immaculatus.* [21 et 25. Le Seigneur me rendra selon ma justice et selon la pureté de mes mains.] David un homme pur !

18. — Les sept premiers versets sublimes. Le reste paraît n'y avoir aucun rapport ; ce ne sont que des lieux communs de mysticité.

19. — C'est une prière que David fit composer pour lui la veille d'une bataille. On y trouve ce bel endroit : *Hi in curribus, et hi in equis, nos autem in nomine Domini....* [8. Ceux-là se confient dans leurs chariots, et ceux-ci dans leurs chevaux ; mais, pour nous, nous aurons recours à l'invocation du nom du Seigneur.] C'est le dernier verset de ce pseaume qu'on a consacré en prière pour les rois de la chrétienté. On aurait pu mieux choisir ; ce verset est plat, et ne dit rien. Le *et nunc, reges, erudimini* du ps. 2 eût été plus convenable.

20. — Celui-ci est comme une suite du

précédent. On y rend grace à Dieu de la victoire qu'il a accordée à son *oint*, et de ce que, quant à ses ennemis : *Pones eos ut clibanum ignis, in tempore vultûs tui.* [10. Vous les embraserez comme un four ardent, au temps que vous montrerez votre visage] *enflammé*, ajoute Lemaistre de Saci.

21. — Recommandable par les détails remplis d'images poétiques.

22. — C'est peu de chose.

23. — Il faut lire celui-ci à la suite du 14me ; il est composé dans le même esprit. Le tour des derniers versets est heureux.

24. — Ici David est plus modeste, et se donne à Dieu pour ce qu'il est, pour un pécheur qui a besoin de toutes ses miséricordes.

25. — Dans celui-ci il reprend son caractère présomptueux, et oublie ce qu'il a été, sans doute pour se rappeler ce qu'il aurait dû être ; mais David seul pouvait avoir le front de dire et de répéter, après une vie passée dans toutes sortes de désordres et d'infamies : *Ego, in innocen-*

tiâ meâ ingressus sum... pes meus stetit in directo. [1. 11 et 12. Car, pour moi, j'ai marché dans mon innocence; mon pied est demeuré ferme dans la droiture de la justice.] Le tartuffe!

26. — C'est peu de chose.

27. — *Idem.* Des lieux communs. Il faut cependant en excepter cette heureuse expression : *Refloruit caro mea.* [7. Et ma chair a comme refleuri.]

28. — Plein d'images.

29. — Peu de chose.

30. — *Idem.* Des lieux communs.

31. — C'est peu de chose.

32. — Vaut mieux.

33. — Supérieur encore au précédent. J'aime beaucoup ce passage, qui respire le sentiment : *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus.* [9. Eprouvez et goûtez combien le Seigneur est doux. *Version* de J. F. Laharpe.]

34. — Cette tournure d'expression est hardie : *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* [Tous mes os vous rendront gloire, en disant : Seigneur,

qui vous est semblable? 10.] J'aime encore mieux celle-ci : *Et oratio mea in sinu meo convertetur*, que Saci a rendue assez bien : [Et je répandais ma prière dans le secret de mon sein. 13.]

35. — J'aime assez ce verset : *Iniquitatem meditatus est (injustus) in cubili suo;* [5. Il a médité l'iniquité dans le secret de son lit.] et encore davantage cet autre : *Inebriabantur ab ubertate domûs tuæ; et torrente voluptatis tuæ potabis eos, quoniam apud te est fons vitæ.* Tout cela est beau. [9 et 10. Ils seront enivrés de l'abondance qui est dans votre maison ; et vous les ferez boire dans le torrent de vos délices, parce que la source de la vie est dans vous.] Et encore cet endroit : *Non veniat mihi pes superbiæ!* [12. Que le pied du superbe ne vienne pas jusqu'à moi!]

36. — L'un des plus beaux, et celui qui a le plus de moralité. Tout le monde sait le *vidi impium....* [J'ai vu l'impie.....] et la belle traduction de Racine ; mais tout le monde n'a peut-être pas autant

remarqué cet autre verset si consolant, si onctueux : *Junior fui, etenim senui; et non vidi justum derelictum, nec semen ejus quaerens panem.* [25. J'ai été jeune, et je suis vieux *maintenant;* mais je n'ai point encore vu que le juste ait été abandonné, ni que sa race ait cherché du pain.] Ce scandale n'est pourtant pas rare dans la société civile organisée comme elle l'est.

37. — Il a d'autres beautés, celui-ci. David confesse ses iniquités avec une énergie peu commune : *Non est pax ossibus meis, à facie peccatorum meorum*, etc. etc. [4. A la vue de mes péchés, il n'y a plus aucune paix dans mes os.]

38. — Dans le même genre que le précédent.

39. — L'auteur se répète et ressasse les mêmes idées, qui quelquefois en deviennent plus faibles, quelquefois aussi prouvent la fécondité de son imagination.

40. — C'est peu de chose.

41. — La première moitié de ce pséaume est remplie de beautés de détail. (*Mon*

ame a soif du Dieu vivant) est bien oriental.

42. — Ce n'est presque rien.

43. — Ce morceau est plein de mouvement et d'énergie. Pourquoi Saci n'a-t-il pas daigné rendre cette expression si forte, cette image si pittoresque : *Inimicos nostros ventilabimus cornu* ? Quelle belle apostrophe que l'*exurge, quare obdormis, Domine ? Exurge !* [Levez-vous, Seigneur; pourquoi paraissez-vous *comme* endormi ? Levez-vous ! 23.]

44. — Ce cantique, qui contient un portrait charmant de Salomon, doit être étonné de se trouver parmi les pseaumes, et d'en faire nombre. Ce morceau est rempli de graces; il figurerait mieux à côté du Cantique des Cantiques.

45. — Répétition des mêmes images, prodiguées avec tant de profusion dans les 149 pseaumes.

46. — Ce ne sont que des mots pour être mis en chant.

47. — Il y a un peu plus d'idées dans ce cantique-ci : *Justitiâ plena est dex-*

tera tua est beau. [Votre droite est pleine de justice.]

48. — Le début en est imposant ; mais il ne se soutient pas.

49. — Le discours que le roi prophète met dans la bouche de Dieu est éloquent et élevé.

50. — Ce pseaume est fameux ; et plusieurs grands traits qu'il contient le rendent en effet digne de sa célébrité. Quoi de plus poétique que *exultabunt ossa humiliata!* [10. Mes os, qui sont brisés et humiliés *de douleur*, tressailliront d'allégresse.]

51. — Peu de chose.

52. — Répétition du 13e pseaume.

53. — Peu de chose.

54. — Il n'y a de beau que le verset 7 : *Quis dabit mihi pennas sicut columba ?* [Qui me donnera des ailes comme à la colombe ?....]

55. — Des répétitions, des lieux communs.

56. — *Idem.*

57. — Le caractère féroce de David

perce par-tout. Il était loin de connaître le pardon des injures, celui qui dit : *Lætabitur justus, cum viderit vindictam ; manus suas lavabit in sanguine peccatoris.* [Le juste se réjouira [1] en voyant la vengeance *que Dieu prendra des impies*, et il lavera ses mains dans le sang du pécheur.] Si la religion enseigne au juste à tremper ses mains dans le sang des coupables ; la raison et la philosophie lui prêchent qu'il est plus beau de fermer les plaies de ses ennemis, et d'étancher leur sang.

58. — Toujours David se reposant sur son innocence, et jouissant de la vue de ses ennemis foulés à ses pieds.

59. — Il y a beaucoup de mouvement et de rapidité dans ce petit pseaume : *Potasti nos vino compunctionis* [Vous nous avez fait boire d'un vin de componction. 5.] est bien oriental, ainsi que : *Fugiant à facie arcûs !* [Qu'ils fuient de

---

[1] Jean-François Laharpe trouve ce couplet non seulement très-légitime, mais très-louable.

devant l'arc !] Comme ce pauvre Isaac de Saci tue la poésie des Hébreux !

61. — 62. — 63. — C'est peu de chose.

64. — La fin de cette espèce d'hymne est très-poétique. Cette expression du verset 14 l'est beaucoup : *Les campagnes sont vêtues de troupeaux....*

65. — Le commencement de celui-ci a quelque chose de solennel et de religieux.

66. — Peu de chose.

67. — Ce cantique a de la pompe et de la majesté. On s'apperçoit aisément qu'il a été composé pour le peuple hébreu : *Intingatur pes tuus in sanguine (inimicorum) ; lingua canum tuorum ex inimicis.* [24. Votre pied sera teint dans le sang de vos ennemis ; la langue de vos chiens en sera abreuvée.]

Pour justifier ces détails atroces et dégoûtans, voici la réflexion de Jean-François Laharpe : *Ces images de carnage n'ont jamais déparé la poésie.*

Nous répondrons au moderne traducteur français des pseaumes : Périsse la

poésie, s'il lui faut des boucheries d'hommes pour s'exercer avec avantage! Qu'il soit flétri et livré aux flammes le livre offrant au peuple à chanter, chaque semaine, de telles atrocités! Si les tigres avaient une religion, ce serait celle de David et de ses imitateurs.

68. — On a abusé souvent d'un passage de ce pseaume : *Zelus* [Seigneur, le zèle de la gloire de votre maison me dévore.] *domûs tuæ comedit me*. L'église n'a que trop hérité de l'irascibilité de son roi prophète. Et comment les prêtres ne seraient-ils point irascibles? on leur a imposé, pour la tâche de chaque semaine, la lecture des 150 pseaumes de David, qui ne roulent que sur le plaisir de se venger de ses ennemis, de marcher dans le sang.... etc.

69. — Ne contient que des répétitions.

70. — *Idem*. Il y a un passage singulier : *Quoniam non cognovi litteraturam*. [15. Parce que je ne connais point la science humaine.]

71. — C'est un des beaux. On pourrait

l'appeler le pseaume des rois, et le chanter tous les jours dans leurs chapelles.

72. — Celui-ci est encore très-beau et très-moral. David n'a pas cru peut-être énoncer quelque chose d'aussi philosophique, quand il a dit : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum.* [7. Leur iniquité est comme née de leur graisse.] Le *propter dolos, posuisti eis* [18. Cette prospérité leur est devenue un piége.] est remarquable : la prospérité que Dieu, dit-on, accorde aux pécheurs, qui leur devient un piége, est une de ces inconséquences trop fréquentes et trop nécessaires dans le système absurde des religions.

73. — Contient de superbes choses, entre autres : *Tuus est dies, et tua est nox.* [16. Le jour vous appartient, et la nuit est aussi à vous.] Saci ne me paraît pas avoir rendu le sens du verset 20.

74. — Cette idée est heureuse : *Calix in manu Domini plenus misto ; et inclinavit ex hoc in hoc, verumtamen fax ejus non est exinanita. Bibent omnes*

peccatores terræ. [9. Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume ; et, quoiqu'il en verse tantôt à l'un, tantôt à l'autre, la lie n'en est pas pourtant encore épuisée. Tous les pécheurs de la terre en boiront.]

75. — Plein de chaleur et de mouvement.

76. — Quelques grandes images, mais qui se retrouvent déjà ailleurs.

77. — Ce long pseaume, de 72 versets, a des inégalités ; mais, en général, il est beau. J'aime cette périphrase sur la manne : *Panem angelorum manducavit homo.* [L'homme a mangé le pain des anges.] Tous les pères (dit Jean-François Laharpe) ont reconnu l'eucharistie dans ces mots.

A la bonne heure ; mais c'est la faire venir de loin.

Dans le tableau énergique des malheurs du peuple juif infidèle à son Dieu, il y a des traits qui décèlent le grand peintre : *Juvenes eorum comedit ignis, et virgines eorum non sunt lamentatae. Sacerdotes*

eorum in gladio ceciderunt, et viduae eorum non plorabantur. [63. Le feu dévora leurs jeunes hommes, et leurs filles ne furent point pleurées. 64. Leurs prêtres furent mis à mort par l'épée, et nul ne versait des larmes sur leurs veuves.] A côté de ces beautés sont quelques images de mauvais goût; par exemple : 65. *Et excitatus est tanquam dormiens Dominus, tanquam potens crapulatus à vino.* Un livre moderne, où l'on comparerait Dieu à un ivrogne ou à un père lâche qui frappe par derrière ses enfans ingrats, ne passerait point à la censure de certains puristes. A la fin, on admirera la modestie de David, qui dit : *Elegit David*[1] *servum suum, et pavit (David) eos (Judeos) in innocentiâ cordis sui.* [Le Seigneur a choisi David son serviteur, et David a nourri Jacob et Israël dans l'innocence de son cœur. 70, 72.]

---

[1] Il parut à Londres, en 1761, un petit volume in-8° anglais, intitulé *The History*, l'*Histoire de l'Homme selon le cœur de Dieu ;* c'est *David* qu'on présente comme le digne modèle des *Tibère* et des *Néron.*

78. — Tableau énergique des malheurs de Jérusalem, dans le genre des lamentations de Jérémie.

79. — C'est comme la suite du précédent. La comparaison suivie du peuple de Dieu à une vigne est touchante et poétique.

80. — Le commencement de ce pseaume a un air de fête, et respire bien une pompe religieuse.

81. — Ce court pseaume a quelque chose de sublime.

82. — Sur la fin quelques images, peut-être un peu gigantesques.

83. — Il y a de l'onction dans celui-ci, et des images douces, qui reposent un peu l'esprit fatigué des sentimens de haine et de vengeance auxquels le psalmiste n'est que trop fidèle dans tout le cours de ses prières à son Dieu.

84. — La fin est consolante : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi : justitia et pax osculatae sunt.* [11. La miséricorde et la vérité se sont rencontrées : la justice et la paix se sont donné le baiser.]

Ces images ont un double mérite quand on les rencontre dans un ouvrage tel que ce recueil.

85. — Prière de David commune, et qui ne dit pas beaucoup.

86. — Cet éloge de la ville de Jérusalem ne paraît qu'ébauché.

87. — Ce sont les jérémiades accoutumées du roi le chanteur.

88. — Des lieux communs. Un éloge suspect de David.

89. — Il y a quelques versets philosophiques et bien dits.

90. — De temps en temps on rencontre des images douces, des traits de sentiment qui charment; par exemple, versets 11 et 12 : *Quoniam angelis suis mandavit de te.... in manibus portabunt te, ne fortè offendas ad....* etc. [Il a commandé à ses anges de vous garder; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre.] Si la mythologie juive et chrétienne était toute dans ce genre, elle ferait illusion, même au sage.

91. — Je n'ai fait attention qu'à ce passage : *Justus ut palma florebit.* [13. Le juste fleurira comme le palmier.]

92. — Des répétitions.

93. — Il y a un bien beau mouvement d'éloquence : *Viduam et advenam interfecerunt; et pupillos occiderunt et dixerunt : Non videbit Dominus..... Qui plantavit aurem, non audiet? aut qui finxit oculum, non considerat?....* etc. [6. Ils ont mis à mort la veuve et l'étranger ; ils ont tué les orphelins. 7. Et ils ont dit : Le Seigneur ne le verra point. 9. Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point? ou celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point?

94. — 95. — 96. — Des redites, à la vérité fort belles.

97. — *Idem.* L'ivresse d'un cantique peut seule excuser cette métaphore outrée : *Flumina plaudent manu....* [Les fleuves applaudissent, battent des mains.]

98. — Tous ces cantiques ne sont que des mots, des paroles propres à mettre en chant.

99. — *Idem.* La simplicité de ce verset a quelque chose de grand et de sublime : *Scitote quoniam Dominus ipse est Deus : ipse fecit nos, et non ipsi nos.* [3. Sachez que le Seigneur est *le vrai Dieu ;* c'est lui qui nous a faits. Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes.]

100. — A l'exception du dernier couplet, qui est dur, ce pseaume est d'une belle moralité. David s'y peint, non sans doute comme il a été en effet, mais comme il aurait dû être.

101. — Le tableau d'un homme malheureux y est tracé avec des couleurs vraies, et qui arrachent des larmes ; aussi ce pseaume porte-t-il pour titre, dans l'hébreu : *La Prière du Pauvre.* Le sage malheureux (s'il perdait son temps en vaines paroles) ne parlerait peut-être pas avec autant d'éloquence ; mais il saurait trouver dans la nature des choses, des consolations que la religion ne donne pas toujours.

102. — Il règne beaucoup de douceur et d'onction dans cette espèce de can-

tique. Il a été retraduit avec succès par Jean-François Laharpe.

103. — Description pompeuse de la création et de la conservation du monde. Détails nobles, grands, sublimes.

104. — Cet autre cantique devait avoir pour les Hébreux, auxquels il rappelait leur histoire merveilleuse, un degré d'intérêt, qui est nul pour tout autre peuple. Néanmoins ce récit rapide se fait lire avec quelque plaisir, quoiqu'on y apprenne que Dieu lui-même tourne quelquefois le cœur des hommes à la haine; ce qui n'est pas très-beau de la part d'un être *très-bon*.

105. — A-peu-près dans le même genre, mais moins beau.

106. — *Idem*. Quelques grands traits par-ci par-là. Dieu s'y repent du mal qu'il a fait : cette proposition, émise de nos jours pour la première fois, ne manquerait pas d'être traitée de *mal-sonnante*.

107. — C'est peu de chose.

108. — Encore des jérémiades, et, au lieu du pardon des injures, des imprécations.

109. — Ce pseaume, qu'on dit figuratif, a obtenu de l'église une prédilection qui me semble bien gratuite. C'est peut-être le plus faible de tous.

110. — *Idem.*

111. — Il y a dans celui-ci deux ou trois versets qui disent quelque chose.

112. — Charmant. C'est un très-joli cantique. L'église n'en a pas beaucoup dans ce genre; mais est-il bien décent d'entendre une religieuse de dix-huit ans chanter tous les jours, à vêpres, le 8e et dernier verset de ce pseaume : *Habitare facit sterilem in domo matrem filiorum laetantem.* [Il fait que celle qui était stérile dans la maison a la joie de se voir mère de plusieurs enfans.]

113. — L'*in exitu* a des beautés. Le saint roi David ne semble pas y croire à une autre vie : *(Les morts ne te loueront pas, Seigneur.)*

114. — Lieux communs tristes.

115. — 116. — 117. — Peu de chose.

118. — Ce long, long pseaume n'a que des mots.

119. — *Verba et voces....* C'est là où l'on trouve ces paroles que Jean-François Laharpe ne peut se lasser d'admirer : *(Seigneur, n'ai-je pas haï tous ceux qui vous haïssent? Oui, je les hais d'une haine parfaite.)* Que cela est charitable! que cela est humain! que cela est tolérant!....

120. — Le roi prophète était mauvais physicien, d'après ce verset : *Per diem sol non uret te, neque lumen per noctem.* [6. Le soleil ne vous brûlera point durant le jour, ni la lune pendant la nuit.] Mais un pseautier n'est pas un traité du feu et de la lumière.

121. — *Sunt verba et voces præterea-que nihil.*

122. — *Idem.*

123. — 124. — C'est bien peu de chose.

125. — Les trois derniers couplets, surtout le cinquième, sont remarquables et dignes d'éloges : *Qui seminant in lacrymis in exultatione metent,* [Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie.] serait un proverbe consolateur.

126. — Le tour en est heureux.

127. — Le verset 3 présente l'image la plus gracieuse, et bien propre à faire aimer la religion, si ce bienfait était son ouvrage : *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domûs tuae ;* [Votre femme sera dans le secret de votre maison comme une vigne qui porte beaucoup de fruit.] *filii tui sicut novellae olivarum in circuitu mensae tuae.* [Vos enfans seront autour de votre table comme de jeunes oliviers.]

128. — Des lieux communs. Le verset 6 a de l'énergie.

129. — C'est le fameux *de profundis* que l'église récite pour les morts ; elle aurait pu mieux choisir. Ce pseaume ne dit mot, et est assez plat.

130. — Ce n'est presque rien.

131. — Peu de chose.

132. — *Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum*, [1. Ah! que c'est une chose bonne et agréable que les frères soient unis ensemble !] est un axiome qu'on ne saurait

trop répéter, et auquel il était bon de donner une sanction religieuse. Ce qui suit est outré et de mauvais goût.

133. — Ce n'est rien.

134. — Ce ne sont que des redites.

135. — *Idem*. Cependant le refrain qui termine chaque couplet pouvait produire de l'effet dans la bouche de tout un peuple. *Louez le dieu des dieux*, verset 2, n'est-il pas un peu profane? Les poètes grecs appellent aussi *Jupiter, le père, le dieu des dieux*. L'Esprit saint et Apollon ne devraient point parler, ce semble, la même langue.

136. — Celui-ci a de la réputation, et le mérite. Le *super flumina Babylonis* est plein de sentiment. La douleur y est caractérisée en traits profonds. Rien de plus touchant. David (s'il est vrai qu'il soit auteur de tous les pseaumes qui portent son nom) n'en a pas fait beaucoup comme celui-ci. Il est déparé par le dernier couplet, qui offre une image affreuse: (Heureux celui qui saisira tes enfans, et les brisera contre la pierre!) Et l'on

chante, et l'on répète cela chaque semaine!

137. — Commun.

138. — Les versets 7 à 13 sont d'un beau mouvement.

139. — 140. — 141. — 142. — Ne sont presque rien.

143. — Il y a quelque chose dans celui-ci. Les dernières strophes sont heureuses pour le tour.

144. — Peu de chose, quoiqu'assez long.

145. — Les versets 7, 8, 9, sont bien beaux.

146. — C'est une répétition moins belle du précédent.

147. — *Idem.*

148. — Toujours des redites. Ici elles ont de la pompe.

149. — Des mots, des paroles pour mettre en chant.

150 et dernier. — *Idem.* [*Louez le Seigneur avec le tambour; louez Dieu assis.....*] L'église, qui n'est pas obligée d'avoir du goût, a trouvé fidelle cette insipide traduction d'Isaac de Saci.

N. B. Jean-François Laharpe avoue qu'il n'a aucune connaissance de l'hébreu; et pourtant il vient de grossir la liste des traducteurs de David. Il faut que Jean-François Laharpe ait reçu le don des langues, comme il possède celui des injures, qu'il distribue pieusement à tous ceux qui ne pensent pas de la même façon que lui. Voyez le discours préliminaire de son *Pseautier*.

Quant à ses notes, l'académicien du Louvre est devenu un missionnaire de village. O fragilité de la raison humaine! S'il est de bonne foi, cela fait pitié; s'il ne l'est pas, cela fait mépris.

Long-temps avant Jean-François Laharpe, une société de capucins publia à Paris, en 1762, une *nouvelle version des pseaumes sur le texte hébreu*.

En 1677, un maire d'Etampes, le sieur Bredet, travestit *les sept pseaumes pénitentiaux de David en vers saphiques français*. Voici l'une des meilleures strophes :

N'entre point en compte, ô Seigneur! avec moi;
De tous les mortels le plus saint devant toi,
Soit jeune, soit vieux, même l'homme vaillant,
N'est point innocent.

On connaît les pseaumes de David par Clément Marot et Théodore de Bèze.

On connaît beaucoup moins la traduction de Michel Marillac, frère du décapité.

Racan et Philippe Desportes ont traduit aussi *tous* les pseaumes de David. Plus sage que ses prédécesseurs, J. B. Rousseau a fait son choix. On lit encore ses belles *odes*, qui ne dispensent cependant pas de relire les originaux. Il y a quelques strophes de supportables dans les *Poésies sacrées* de Lefranc.

On a les sept pseaumes d'Antoine, roi de Portugal, qui ne sont que de faibles copies de ceux-ci. Ils furent traduits et dédiés à Louis XIV, en 1701; c'est un in-12 de 150 pages. Ces sept pseaumes, et le cantique, sont loin de ceux du roi David. Il y a quelque onction; mais voilà tout. Point de mouvement, point d'élan, point de noblesse! Le seul verset suppor-

table est peut-être celui-ci : *Les maux causés par le plaisir ne se guérissent que par la peine.* Le reste est de la plus sotte platitude, digne toutefois du génie de l'auteur, et de la vieillesse du monarque qui en agréa la dédicace.

Il parut en 1784, à Paris, avec approbation, un petit ouvrage portant pour titre : *Livre échappé au déluge*, ou *Pseaumes nouvellement découverts*, etc. Il ne nous appartient pas d'en porter un jugement. Ce livret mérita à son auteur, trop candide, la persécution des prêtres.

Voltaire place sur la même ligne le roi David et le roi Frédéric le Grand. Frédéric n'a point fait de pseaumes ; mais les mœurs publiques et privées de David n'étaient pas moins scélérates que celles de Frédéric. Moyse, David et Frédéric étaient trois hommes d'état, poètes et conquérans, qui regardaient le reste des hommes comme de la canaille faite pour leurs menus plaisirs. Un autre trait de ressemblance entre les deux derniers, c'est que Frédéric ne faisait pas plus de

cas des philosophes que David des prophètes, quoiqu'ils les eussent tous les jours à leur table.

Toutes les semaines on récite le pseautier de David tout entier. L'église n'aurait-elle pas dû plutôt lui préférer les Proverbes, l'Ecclésiaste, etc. où il y a plus de morale : mais il y a plus de menaces dans les pseaumes ; et l'on voulait faire peur aux grands enfans.

XXII. LES PROVERBES, OU LA SAGESSE DE SALOMON.

Le début en est beau, quoiqu'un peu verbeux. Les trois premiers chapitres sont remplis de redites ; mais ces redites sont toutes en images. Le troisième chapitre sur-tout respire la poésie : *Dominus sapientiâ fundavit terram ; stabilivit cœlos prudentiâ.* [10. Le Seigneur a fondé la terre par la sagesse ; il a établi

les cieux par la prudence.] Le verset 9, HONOREZ *le Seigneur de vos biens*, a motivé les *honoraires* des prêtres et quantité de legs pieux. On trouve dans la Bible tout ce dont on a besoin ; c'est la véritable Encyclopédie pour les prêtres.

Il y a un mouvement plein d'intérêt dans le quatrième chapitre : *Nam et ego filius fui patris mei, tenellus et unigenitus coràm matre meâ, et docebat me et dicebat.....* etc. [3. Car étant moi-même fils d'un père qui m'a élevé et d'une mère qui m'a aimé tendrement, comme si j'eusse été son fils unique. 4. Il m'instruisait et me disait.....] Le reste n'offre que des répétitions, qui perdent de leur force par cela même.

Le chapitre v est tout en tableaux. Le portrait de la femme de mauvaise vie est achevé, et d'une heureuse opposition à celui d'une honnête femme. J'aime beaucoup ce verset : *Ne des alienis honorem tuum et annos tuos crudeli.* [9. Ne prostituez point votre honneur à des étrangers, ni vos années à un cruel.]

J'aime aussi cet autre passage : *Derivenˉ tur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide.* [16. Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors, et distribuez vos eaux dans les rues.] Mais je n'aime point que l'auteur des Proverbes ajoute immédiatement après : *Habete eas solus, nec sint alieni participes tuî*, [17. Possédez-les seul, et que les étrangers n'y aient point de part.] à moins qu'il n'entende par *étranger* le *méchant.* Il y a un grand sens dans cet autre verset qui précède : *Bibe aquam de cisternâ tuâ et fluenta putei tui.* [15. Buvez de l'eau de votre citerne, et des ruisseaux de votre fontaine.] Le dévot Saci a-t-il craint de souiller sa traduction par le tableau qu'offre ici Salomon d'un bon ménage ? pourquoi a-t-il rendu le *ubera sua inebrient te in omni tempore*, par *que sa douceur vous enivre en tout temps* ? J'aime encore beaucoup ce mouvement : *Quare, seduceris, fili mi, ab alienâ, et foveris in sinu alterius ?* [20. Mon fils, pourquoi vous laisserez-vous

séduire à une étrangère, et pourquoi vous reposerez-vous dans le sein d'une autre ?]

Le chapitre VI est admirable, d'un bout à l'autre, pour l'expression. C'est dommage que les idées n'en soient pas liées. On y rencontre une singulière expression : [3o. Le larron dérobe pour remplir son *ame*.] *Ame* est ici pour *ventre*. La Bible fourmille de pareils synonymes. Dans la langue hébraïque, *ame* et *corps mort*, c'est tout un. *Chair* signifie *homme*.... etc. *Le sang* aussi veut dire l'*ame* : c'était la même chose pour les Juifs ; ils étaient tous matérialistes. Ils disaient encore *les reins*, pour exprimer la pensée.... etc.

Le suivant ne le lui cède point. Que j'aime ce tour de phrase : *Dic sapientiæ : Soror mea es ; et prudentiam voca amicam tuam.* [VII. 4. Dites à la sagesse : Vous êtes ma sœur ; et appelez la prudence votre amie.] Quel peintre pourrait jamais faire le tableau d'une prostituée, avec des couleurs aussi vraies que celles employées dans le reste de ce chapitre ? Il paraît, d'après cette peinture, que les mœurs

des grandes villes ont été les mêmes partout et en tout temps ; et Paris peut nous attester la ressemblance du portrait de Jérusalem : mais cette dernière cité est bien plus répréhensible, en ce que sa population était infiniment moindre.

L'éloquence la plus sublime caractérise le chapitre VIII : *Nondùm erant abyssi, et ego jam concepta eram....* etc. etc. [24. Les abymes n'étaient point encore, lorsque j'étais déjà conçue....]

En 1595, les Proverbes de Salomon ont été mis en rime française par Paul Perrot, sieur de la Sale. Voici un échantillon du talent de ce vieux poète :

En une femme sotte une beauté exquise,
C'est ainsi qu'une bague au museau d'un pourceau.
Chap. II, 152e *quatrain.*

XXIII. LES PARABOLES DE SALOMON.

Les neuf chapitres de l'article (XXII) précédent devraient plutôt porter le titre de *Paraboles ;* et appeler *Proverbes* ce chapitre x, qui n'est pas du même style. Il est composé de stances ; chacune desquelles contient un court parallèle du sage avec l'insensé. Il y a des couplets pleins d'énergie : *Qui nititur mendaciis, hic pascit ventos.* [4. Celui qui s'appuie sur des mensonges se repaît de vents.] *Nomen impiorum putrescet.* [7. Le nom des méchans pourrira *comme eux.*]

Le onzième chapitre continue sur le même ton. Entre autres sentences remarquables, j'ai noté celle-ci : *Manus in manu non erit innocens, malus.* [21. Le méchant ne sera point innocent, lors même qu'il aura les mains l'une dans l'autre.] Saci a peut-être fait un contresens en traduisant ainsi ce passage : *Cir-*

culus aureus in naribus suis, mulier pulchra et fatua. [22. La femme belle et insensée est comme un anneau d'or au museau d'une truie.] Je crois que le véritable sens était : *Une femme belle et mal-honnête est pour l'insensé ce qu'est un anneau passé dans les narines d'un chameau.* Les Orientaux, en guise de frein, passent un anneau dans les narines de cette bête de somme pour la mener par-tout où ils veulent. On dit encore d'une femme qui est la maîtresse dans sa maison : *Elle mène son mari par le bout du nez.* J'ai encore remarqué cette autre expression : *Qui conturbat domum suam possidebit ventos.* [29. Celui qui met le trouble dans sa maison ne possédera que du vent.]

Chapitre XII. Quoi de plus aimable que cette figure : *Mulier diligens corona est viro suo ?* [4. La femme vigilante est la couronne de son mari.] Quoi de plus rapide que celle-ci : *Verte impios, et non erunt?* [7. Au moindre changement, les méchans tombent et ne sont plus.]

Le commencement du chapitre XIII est heureux : *Filius sapiens, doctrina patris.* [1. Le fils qui est sage est *attentif* à la doctrine de son père.] Il semble que le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es,* soit le même, mais ennobli, dans ce verset : *Qui cum sapientibus graditur sapiens erit.* [Celui qui marche avec les sages deviendra sage.] Je n'aime point cette sentence de la fin : *Qui parcit virgae, odit filium suum.* [24. Celui qui épargne la verge hait son fils.] Je la rétorquerais volontiers avec ce mot banal : *On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.*

Toujours des antithèses morales plus ou moins énergiques, plus ou moins neuves, chapitre XIV. La prédiction du verset 19 ne s'est pas encore vérifiée : *Jacebunt mali ante bonos, et impii ante portas justorum.* [Les méchans seront couchés par terre devant les bons, et les impies devant la porte des justes.] Que de bons esprits attendent ce miracle pour croire !.... Le verset suivant est malheu-

reusement plus vrai : *Amici vero divitum multi.* [20. Les riches ont beaucoup d'amis.] Voici une belle maxime politique : *In multitudine populi, dignitas regis.* [28. La multitude du peuple est l'honneur du roi.] Toutefois quand cette multitude a ses franchises et des mœurs; car une grande population, abâtardie et corrompue, n'est pas quelque chose de si précieux. C'est sur-tout en fait d'hommes que la qualité vaut mieux que la quantité. Cet autre apophtegme a un grand sens et une grande énergie : 30. *Vita carnium sanitas cordis; putredo ossium invidia.* [La santé du cœur est la vie de la chair; l'envie est la pourriture des os.]

Le chapitre xv est pareillement rempli des préceptes de la plus saine morale : *Responsio mollis frangit iram.* [1. La parole douce rompt la colère.] Quel laconisme et quel beau choix d'expressions! [7. Les lèvres des sages répandront la science comme une semence. 15. L'ame tranquille est comme un festin continuel.

17. Il vaut mieux être invité, avec affection, à manger des herbes, qu'à manger le veau gras quand on est haï. 25. Le Seigneur détruira la maison des superbes, et affermira l'héritage de la veuve.] *Labia sapientium disseminabunt scientiam.... Secura mens quasi juge convivium.... Meliùs est vocari ad olera cum charitate, quàm ad vitulum saginatum cum odio.... Domum superborum demolietur Dominus, et firmos faciet terminos viduæ.* . . . Et sur-tout ce passage : *Fama bona impinguat ossa.* [3o. La bonne réputation engraisse les os.]

Le chapitre XVI ne contient que des choses communes ou des redites. Le suivant à-peu-près de même, à l'exception de quelques versets, comme celui-ci : *Quid prodest stulto habere divitias cum sapientiam emere non possit?* [16. XVII. Que sert à l'insensé d'avoir de grands biens, puisqu'il ne peut en acheter la sagesse?]

Voici un tour assez heureux dans le chapitre XVIII : *Qui mollis et dissolutus*

est in opere suo, frater est sua opera dissipantis. [Celui qui est mou et lâche dans son ouvrage est frère de celui qui détruit ce qu'il fait.] Et cet autre : *Mors et vita in manu linguae.* [La mort et la vie sont au pouvoir de la langue. 21.]

Il n'y a de remarquable dans le XIX que cette vérité, qui tient à la connaissance du cœur humain, et qu'on a rajeunie de nos jours : *Homo indigens misericors est.* [Les malheureux sont toujours sensibles.]

Dans le chapitre XX, il y a en effet plusieurs sentences qui mériteraient d'être retenues et de passer en *proverbes : Propter frigus piger arare noluit ; mendicabit ergo æstate.* [4. Le paresseux n'a pas voulu labourer, à cause du froid ; il mendiera donc pendant l'été.]

Suavis est homini panis mendacii ; et posteà implebitur os ejus calculo. [Un pain de mensonge est doux à l'homme ; mais sa bouche ensuite sera pleine de gravier.]

Qui maledicit patri suo et matri,

extinguitur lucerna ejus in mediis tenebris. [20. Quiconque maudira son père et sa mère, sa lampe s'éteindra au milieu des ténèbres.]

Les chapitres XXI et XXII ont peu de choses neuves. Dans ce dernier, on trouve un proverbe qui est bien dans le genre : *Qui seminat iniquitatem* [Celui qui sème l'iniquité moissonnera le malheur.] *metet mala.* L'avant-dernier verset du même chapitre n'est pas juste dans tous les sens : *Ne transgrediaris terminos antiquos quos posuerunt patres tui.* [28. Ne passez point les anciennes bornes qui ont été posées par vos pères.]

Le XXIII est peu de chose. Les trois derniers versets du XXIV sont dignes de remarque : *Per agrum hominis pigri transivi....* etc. [J'ai passé par le champ du paresseux.... etc.]

Le chapitre XXV est encore plus rempli d'images et de similitudes que les précédens. On sent, dans la traduction, qu'on ne peut que perdre beaucoup de la finesse des allusions, et de la justesse des com-

paraisons, qui doivent se trouver dans l'original : [La gloire de Dieu est de cacher sa parole.] *Gloria Dei est celare verbum*, est plus philosophique qu'on ne pense, au premier abord. Il y a de la profondeur dans ce passage. La religion ressemble en cela à l'amour; elle a besoin de l'ombre et du mystère. Le fanatisme de l'esprit et des sens s'allume au sein des ténèbres; et ce n'est pas sans raison que le clergé catholique ne dit son office qu'en latin. Le peuple ne peut suivre qu'à tâtons.

Je ne suis pas de l'avis de Salomon dans le verset du chapitre XXVI : 3. *Flagellum equo, camus asino, et virga in dorso imprudentium.* [Le fouet est pour le cheval, le mords pour l'âne, et la verge pour le dos de l'insensé.] Ce n'est point avec des verges qu'on redressera un être raisonnable qui s'égare. L'instruction à la place du châtiment, la douceur à la place de l'intolérance, auraient plus gagné d'ames à l'église romaine et à toutes les autres sectes exclusives et fanatiques.

Le chap. XXVII est un des plus beaux ; il est plein de vérités bien rendues. Quoi de plus aimable que cet adage : *Ferrum ferro exacuitur, et homo exacuit faciem amici sui ?* [17. Le fer aiguise le fer, et la vue de l'ami excite l'ami.] Le dernier verset conseille le régime pythagorique ; peut-être sera-t-on obligé d'y revenir, si l'on veut rappeler la santé et les mœurs. [1]

Les XXVIII et XXIX sont plus faibles. Il y a de beaux mouvemens et beaucoup d'imagination dans le XXX. Le 4e verset de ce chapitre a quelque chose de sublime. Le 9 est très-philosophique ; rien de plus énergique que ce portrait de la femme adultère : *Quae comedit et tergens os suum, dicit : Non sum operata malum.* [20. Qui après avoir mangé s'essuie la bouche, et dit : Je n'ai point fait de mal.] Le dernier verset a beaucoup de sens.

---

[1] Consultez à ce sujet un traité excellent d'Ant. Cocchi, *du Régime de vivre pythagoricien*. Ce médecin d'Italie, et athée, était plein de mérite. Son ouvrage a eu deux fois les honneurs de la traduction française.

Le xxxie et dernier chapitre des Proverbes est le plus beau de tous, et celui aussi où il y a le plus de suite. J'ai remarqué cette phrase : *Noli regibus, o Samuel ! noli regibus dare vinum...* etc. [4. Ne donnez point, ô Samuel ! ne donnez point de vin [1] aux rois.] Le suivant est d'une morale douce et à la portée de l'homme faible..... Le portrait de la femme forte est peint avec des couleurs aimables et choisies ; mais, hélas ! *quis inveniet ?....* [10. Qui la trouvera ?...]

Abraham Roger, ministre du S. Evangile à la côte de Coromandel, a donné dans son livre intitulé : *La Porte ouverte*, une traduction des *Proverbes* de *Barthrouwherri*, bramine, qui sont absolument dans le genre de ceux de Salomon... Par exemple : quand une jeune femme voit un vieil homme, elle s'enfuit comme d'un puits où il y a des ossemens. VIII. 5. Un homme d'esprit peut tirer de l'huile

[1] Que de maux causèrent à la France toutes ces lois faites au vin de Champagne sous le règne de la Convention !

du sable. I. 5. Celui qui est sage, et qui peut faire des livres, ne craint ni la vieillesse ni la mort. II. 10.

On en trouvera encore du même style dans *le Gulistan* : la littérature orientale, plus connue, offrirait plus d'un rival aux auteurs de la Bible. Peut-être ont-ils tous puisé à la même source, c'est-à-dire chez ce peuple primitif indiqué par Platon, et presque trouvé par l'infortuné et savant Bailly.

On regrette la perte de plus de trois mille paraboles et cinq mille cantiques, composés tous par Salomon.

L'abbé Timoléon de Choisy, comtesse des Barres, rédigea la vie de David et de Salomon : l'historien était digne de ses deux héros.

Les dictionnaires historiques sont à refaire : on en élaguera sans doute tous les noms qui portent scandale, tels que ceux-ci.

XXIV. L'ECCLÉSIASTE,

OU

LE PRÉDICATEUR.

La plus haute philosophie s'annonce dès le premier chapitre.

L'insouciant épicuréisme caractérise le second. Il paraît que l'auteur (quel qu'il soit) comptait peu sur l'autre vie : *Si unus et stulti et meus occasus erit, quid prodest mihi?*... etc. *Nonne melius est comedere et bibere?*.... [15. Si je dois mourir aussi bien que l'insensé, que me servira de m'être plus appliqué à la sagesse?... 24. Ne vaut-il pas mieux manger et boire?] J'ai beaucoup aimé ce tour oriental du commencement : *Et gaudio dixi : Quid deciperis?*.... [J'ai dit à la joie : Pourquoi vous trompez-vous si vainement?]

Le chapitre III est plus précis encore que le second sur l'anéantissement de l'homme après sa mort, et sur la néces-

sité de jouir de la vie, après laquelle il n'est plus rien. Le censeur de police le moins rigide ne laisserait point passer aujourd'hui dans Rome, et mettrait à l'*index* une page semblable dans une brochure moderne. Anacréon, Horace, Chaulieu, n'ont jamais été si loin.

Le chapitre IV est encore plus beau et plus moral. Le commencement respire la plus profonde sensibilité, et la tristesse la plus auguste : *Vidi* [J'ai vu couler les larmes de l'innocence sans être essuyées par personne, et j'ai dit qu'il vaut mieux être mort que de vivre. Malheur à celui qui est seul!...] *lacrymas innocentium et neminem consolatorem, et laudavi magis mortuos quam viventes..... Vae soli!...* etc.

Dans le Ve chapitre, l'Ecclésiaste touche, en passant, la grande objection contre la providence, tirée de l'oppression [1] du juste et de la prospérité du méchant;

[1] La vertu malheureuse atteste contre un Dieu, a dit un poète moral, dans ses *Fragmens sur Dieu.*

il y répond en disant : *Non mireris super hoc negotio, quia excelso excelsior est alius.* [Que cela ne vous étonne pas; car celui qui est élevé en a un autre au-dessus de lui.] A la bonne heure; mais c'est précisément parce qu'on dit qu'il y a un Dieu tout-puissant et tout bon, qu'il ne devrait point y avoir de peines physiques et morales.

. . . . . .

Pourquoi permettre un crime? est-ce pour le punir?
Un Dieu se plairait-il à compter des victimes?
Il eût été plus grand de prévenir les crimes.

Fragmens d'un poème moral sur Dieu,
ou *le Lucrèce français.*

Le VIe chapitre est fort bon aussi, et rempli de la même morale c'est-à-dire, de cette indifférence sage qui, peut-être, serait pour l'homme le bonheur.

Le chapitre VII est un peu chagrin, et très-peu galant : [3. Le jour de la mort est meilleur que celui de la naissance. 4. La colère vaut mieux que le ris. 5. Le cœur des sages est où se trouve la tristesse.] *Melior est dies mortis die nati-*

vitatis ; melior est ira risu ; cor sapientum ubi tristitia est.... Inveni amariorem morte mulierem, etc. [J'ai trouvé les caresses des femmes plus amères que le calice de la mort. 27.]

C'est par trop aussi que le sage, chapitre VIII, après avoir dit : [14. Il y a des justes à qui les malheurs arrivent.] *Sunt justi quibus mala proveniant...* etc. conclut ainsi : [C'est ce qui m'a porté à louer la joie. J'ai cru que le bien que l'on pouvait avoir sous le soleil était de manger, de boire et de se réjouir.] *Laudavi igitur lætitiam. Quod non esset homini bonum sub sole, nisi quod comederet et biberet atque laudaret.* 15.

Toujours le même système dans le chapitre IX. L'Ecclésiaste s'y montre même encore plus matérialiste que dans les précédens : *Mortui nihil noverunt ; nec habent ultra mercedem.* [5. Les morts ne connaissent plus rien ; il ne leur reste plus de récompense.] Il venait de dire plus haut : *Universa aequè eveniunt justo et impio....* etc. [Tout arrive également

au juste et à l'injuste, au bon et au méchant.....] et il conclut selon son usage : *Vade ergo et comede in lætitiâ panem tuum, et bibe cum gaudio vinum tuum ; perfruere vitâ cum uxore, quam diligis, cunctis diebus...* [7. Allez donc, et mangez votre pain avec joie ; buvez votre vin avec alégresse. 7. Jouissez de la vie avec la femme que vous aimez.] Lamétrie, de nos jours, a réchauffé cette morale commode dans son *Art de jouir*.

Le chapitre x est tout décousu ; ce sont des pensées sans suite, sans liaison, sans être amenées. Il y en a quelques-unes de saines.

Le xie chapitre est mieux digéré. Il y a quelque galimatias dans la première moitié du xiie et dernier chapitre. Le reste est peu de chose.

Voltaire, dans sa paraphrase de l'Ecclésiaste en vers élégans, est resté bien au-dessous de son modèle.

Bien avant ce poète brillant, Paul Perrot de la Sale a mis en sonnets l'Ec-

clésiaste, l'an 1595. Voici de la poésie de ce temps :

De naistre il y a temps, comme temps de mourir.
Temps d'occir et blesser, temps aussi de guérir....
Temps que l'on dit bon soir, temps que l'on dit bon jour.
Toute chose a son temps, sa saison et son tour.

VIIIe *sonnet.*

De vieux érudits, que l'église traite de schismatiques, attribuent le livre de l'Ecclésiaste à quelque philosophe matérialiste ; et il y a quelque chose de vrai dans cette opinion.

XXV. LE CANTIQUE DES CANTIQUES,

OU

LE CANTIQUE PAR EXCELLENCE DE SALOMON.

S'il faut lire en grec les odes d'Anacréon pour en sentir tout le charme, tous les agrémens, tous ces jolis *riens* qui tiennent au génie d'une langue, on

doit perdre bien davantage encore, en ne lisant point le Cantique des Cantiques dans son original. Aussi faut-il bien se garder de le juger d'après la traduction. On y entrevoit seulement tout le désordre de l'amour, de l'amour oriental. Les Orientaux ne faisaient point l'amour avec des madrigaux ou des épigrammes : ils voyaient l'objet aimé dans tous les objets; ils ne s'exprimaient que par comparaisons plus ou moins justes, qu'en accumulant épithètes sur épithètes, qu'en prodiguant les diminutifs les plus mignards, et tous ces petits noms que la passion seule peut justifier et ennoblir.

Voltaire a *francisé* en vers le Cantique des Cantiques, et par conséquent lui a donné une autre couleur. Un évêque, Godeau, avait pris cette peine avant l'auteur de la Pucelle. Une imitation, en prose, de la plume qui nous a donné la *Nouvelle Héloïse* et la scène lyrique de *Pygmalion*, nous aurait consolés peut-être de ne savoir point l'hébreu.

Le Cantique des Cantiques est une es-

pèce de pastorale en cinq scènes, qui toutefois ne vaut pas le Devin du Village, ni Anettte et Lubin. Du moins, les mères de famille peuvent mener leurs enfans au spectacle de ces deux pièces; elles ne pourraient, sans quelques risques, permettre à leurs filles la lecture du Cantique de Salomon. Les anabaptistes le regardent comme une production libidineuse faite pour un sérail. Les Juifs, plus scrupuleux que leurs successeurs les chrétiens, en interdisaient la lecture avant la trentième année.

Une circonstance digne de remarque, c'est la place que tient le Cantique des Cantiques parmi les livres saints. On l'a inséré dans la Bible précisément après l'Ecclésiaste, et avant le livre de la Sagesse.

De mauvais plaisans ont affecté de prendre à la lettre le 4e verset du chap. v, que nous ne traduirons pas : *Dilectus meus misit manum suam per foramen, et venter meus intremuit ad tactum ejus.* Le Saint-Esprit, qui dicta, comme on

sait, tous les livres de la Bible, semble n'avoir pas soigné la rédaction de celui-ci et de plusieurs autres. Il est échappé à l'inspiration divine quantité de sales équivoques, dont on a tiré parti. Dieu, écrivant pour les hommes, aurait dû, ce semble, se mettre plus en garde contre leur malignité.

Mardochée Venture publia à Nice, en 1774, une traduction nouvelle du Cantique des Cantiques, avec la paraphrase chaldaïque.

Voici le jugement que l'auteur de l'*Age d'Or*, ou *Recueil de Contes pastoraux*, portait de ce poème, il y a quelques années :

« Considéré simplement comme ouvrage de littérature, ce Cantique est un des monumens les plus précieux de la vénérable antiquité. Les muses grecques et romaines n'ont rien produit de plus fleuri, de plus frais, de plus tendre, de plus délicat. Tout porte à croire que c'est un épithalame composé par Salomon lui-

même à l'occasion d'un mariage. Le genre dans lequel il est écrit n'est pas équivoque ; c'est une pastorale. Nous n'en avons pas encore une traduction faite dans le véritable esprit de l'original. Les auteurs ascétiques, ayant regardé cette églogue comme une pieuse allégorie, n'en ont pas rendu le sens dans son intégrité : outre cela, dans une peinture si éloignée de nos mœurs, il doit se trouver des détails un peu étranges pour nous. Avec quelques légers changemens, le Cantique des Cantiques pourrait être offert à tous les yeux, et satisfaire la curiosité de ceux qui desireraient savoir comment on parlait d'amour il y a trois mille ans. » S. M.

Saint Jérôme, prescrivant à Læta la manière dont elle devait élever sa fille, lui dit :

« Il faut qu'elle réserve pour le dernier « à apprendre le Cantique des Cantiques, « afin de le faire sans péril ; de crainte « que, si dans les commencemens elle « lisait ce saint livre, la pureté de son « ame ne souffrît quelque atteinte.... »

XXVI. LA SAGESSE.

Le chapitre I est d'un style plus tranquille, plus rassis que celui des Proverbes; les images y sont moins prodiguées, et les tours moins forcés.

Le discours qu'on met dans la bouche des impies, chapitre II, est très-bien fait. Il paraît que la façon de penser de l'auteur du livre de la Sagesse n'est pas la même que celle de l'auteur de l'Ecclésiaste. Il s'en faut aussi que la peinture du bonheur du juste, chapitre III, soit d'un pinceau aussi brillant. Le IVe est la suite du précédent; il est d'un style ascétique.

Le Ve chapitre est des plus poétiques. Il y a une multitude de métaphores et de comparaisons à la manière d'Homère. Plusieurs traits respirent l'antique, et entre autres celui-ci : *Spes impii, tanquam memoria sospitis unius diei praetereuntis.* [15. L'espérance de l'impie est

comme le souvenir d'un hôte qui passe et ne reste qu'un jour.]

On a beau dire, comme le sage, ch. VI : *Potentes potenter tormenta patiantur.* [9. Les plus grands sont menacés des plus grands supplices.] Il n'y a que le peuple qui ajoute encore foi aux peines de l'enfer décernées contre les gens en place : les gens en place laissent croire, et ne croient rien. Il serait temps d'imaginer un frein plus fort pour museler les puissans de la terre. Un compte rendu de leur conduite serait plus effrayant pour eux que le jugement dernier.

Il y a une belle expression à la fin de ce chapitre VI : *Multitudo sapientum sanitas est orbis terrarum.* [La multitude des sages est le salut du monde.] Il ne faudrait peut-être qu'un seul homme véritablement sage pour redresser toute une nation. Un véritable grand homme suffirait, à lui seul, pour opérer une heureuse révolution dans les mœurs, qui en ont tant besoin. *Quis inveniet?*....

Le chapitre VIII est tout-à-fait ascétique.

Il y a quelques beaux détails dans le portrait de la sagesse, que contient le VIIIe chapitre.

On aime à entendre sortir de la bouche d'un roi la prière du chapitre IX.

Le Xe est d'une heureuse invention. L'histoire des justes n'est que l'histoire de la sagesse. Chapitre XI, continuation du même sujet.

Les chapitres XI et XII contiennent de belles choses, mêlées de quelques répétitions et de rédondances.

Dans le chapitre XIII, il est une fort bonne ironie contre l'idolâtrie et la superstition. Que de gens psalmodient tous les jours, sans s'en douter, des vérités qui les accusent et qui portent leur condamnation !

C'est sur-tout d'après le chapitre XIV qu'on pourrait conjecturer que le livre de la Sagesse n'est pas d'une date aussi reculée que les autres livres de la Bible. Dans ce chapitre, on disserte aussi sur l'origine des idoles. On leur donne un motif bien respectable, et qui touche le

cœur ; mais le sage de la Bible va peut-être trop loin, en affirmant que le père fit adorer comme un Dieu le fils chéri dont il voulut conserver la mémoire au sein de sa famille. L'inverse de cette conjecture serait plus vraisemblable.

Le chapitre XV est une répétition des mêmes idées qu'on a déjà vues dans le chapitre XIII. Le sage avait sujet de verser le ridicule sur le tronc informe ou la figure de boue divinisés par les hommes ; mais, étant en si belle route, il pouvait pousser son raisonnement plus loin, généraliser davantage sa pensée, et affirmer que, si l'homme s'en fût tenu à ses besoins et à la morale qui en est la mesure, il n'aurait point donné son consentement à tant d'absurdités.

Le chapitre XVI principalement prouverait que ce livre est l'ouvrage de quelques rabbins, ou de quelques cénobites des premiers temps de l'église. Les chapitres XVII, XVIII, XIX, sont du même genre. « Seigneur (dit-il à la fin), vous avez relevé votre peuple. » Il n'y paraît plus.

On attribue ce traité de la Sagesse, appelé aussi *le Livre de toute vertu*, au juif Philon. Les enfans de Mahomet le revendiquent, pour en faire honneur au plus sage de leurs poètes, le célèbre Locman. Le concile de Trente, mieux avisé, et pour trancher tous les doutes, le reconnaît pour un livre canonique. Dès-lors, les hommes n'y ont plus de part ; c'est l'ouvrage du Saint-Esprit. Il ne s'agit plus que de savoir le nom du copiste ; ce qui n'est pas de la dernière importance.

Pourtant, il est assez étrange de voir le Saint-Esprit, déjà si riche de son propre fonds, emprunter à la mythologie payenne les expressions d'*ambroisie*, *royaume de Pluton*.... etc.

XXVII. L'ECCLÉSIASTIQUE DE JÉSUS, FILS DE SIRACH.

Le *prologue* n'est qu'une préface fort ordinaire, et qui n'a rien du génie oriental.

Le commencement du premier chapitre a de la noblesse et de la grandeur.

Le chapitre II prend le ton ascétique.

La partie du chapitre III, où l'on recommande la piété filiale, est touchante. Il y a aussi d'excellens préceptes au chapitre suivant, mais noyés dans un flux de paroles mystiques qui leur font tort.

Le chapitre V n'a rien de saillant.

Le VIe chapitre est verbeux beaucoup; mais il y a de l'onction, et on le lit avec intérêt.

Le VIIe est un des meilleurs. Il est plein de sensibilité : *Gemitus matris tuae non obliviscaris.... Cum lugentibus ambula.* [29. N'oubliez point les douleurs de votre mère. 38. Promenez-vous avec ceux qui pleurent.]

Le VIIIe est dans le même genre : *Noli de mortuo inimico tuo gaudere.* [8. Ne vous réjouissez point de la mort de votre ennemi.] Il paraît que c'est un vieillard qui est l'auteur de l'Ecclésiastique ; on s'en apperçoit sur-tout à ce chapitre. C'est peut-être aussi pour cette raison qu'il est si peu galant envers les femmes, dans le chapitre suivant.

On y trouve cet axiome : *Vinum novum amicus novus.* [15. Le nouvel ami est un vin nouveau.]

Parmi quantité d'endroits faibles, sans couleurs, et de répétitions oiseuses, on rencontre, de temps en temps, des expressions qui ont de l'énergie. Celle-ci, par exemple, du chapitre X : *Radices gentium superbarum arefecit Deus et plantavit humiles ex ipsis gentibus.* [18. Dieu a fait sécher les racines des nations superbes....]

Le chapitre XI est plein de sagesse : *In die bonorum ne immemor sis malorum, et in die malorum ne immemor sis bonorum.* [27. Ne perdez pas le souvenir

du mal au jour heureux, ni le souvenir du bien au jour malheureux.] Voici une autre maxime parfaitement semblable à l'adage de Solon : *Ante mortem ne laudes hominem quemquam.* [3o. Ne louez aucun homme avant sa mort.] Mais l'auteur de l'Ecclésiastique y ajoute une idée de plus : *Quoniam in filiis suis agnoscitur vir.* [3o. Car on connaît un homme par les enfans qu'il laisse après lui.]

Le chap. XII est dicté par la prudence. J'aurais desiré cependant que le sage n'appuyât pas tant sur la récompense à laquelle doit s'attendre celui qui fait le bien. Celui qui fait le bien doit le faire par amour du bien et de l'ordre, et non en vue du salaire : l'homme vertueux n'est point un homme à gages.

Le chapitre XIII est admirable. On n'a jamais mieux peint les grands de la terre; et jamais contraste n'a été mieux saisi que celui qu'on établit ici entre le pauvre et le riche. Tout est d'une vérité et d'une énergie peu communes.

Les derniers versets du chapitre XIV

sont remplis d'imagination. Le suivant est dans le même genre : à la fin, on voudrait insinuer le libre arbitre : *Apposuit (Deus) tibi aquam et ignem, ad quod volueris porrige manum tuam. Ante hominem vita et mors, bonum et malum; quod placuerit et dabitur illi.* [17. Dieu a mis devant vous l'eau et le feu, afin que vous portiez la main du côté que vous voudrez. 18. La vie et la mort, le bien et le mal, sont devant l'homme; ce qu'il aura choisi lui sera donné.] Mais, hélas! l'homme est le jouet des circonstances; il est tout ce que le forcent d'être les élémens qui le composent. Le *fatum* des anciens est la grande loi de tous les êtres. Dieu, la nature et le fatum, ne sont peut-être que trois synonymes.

Le ch. XVI est tout mystique.

La première partie du XVIIe est d'une noble simplicité. Rien de plus majestueux et de plus imposant que le commencement du ch. XVIII. Le XIXe est plus faible. Chaque verset du XXe fait preuve d'un grand sens.

Le XXIe, tout ascétique, renferme cependant quelques images assez justes : *Narratio fatui quasi sarcina in viâ* [19. L'entretien de l'insensé est comme un fardeau qui pèse dans le chemin.]

Le chapitre XXII est plein d'images vives et touchantes, et offre plus de tours poétiques que les autres. Le suivant se soutient bien, et fourmille de mouvemens heureux.

Le chapitre XXIV est un superbe morceau, plein de sublimité et d'imagination. C'est déjà un trait de génie d'avoir mis dans la bouche même de la Sagesse son plus pompeux éloge : *Sapientia laudabit animam suam.* [La Sagesse se louera elle-même.] Y a-t-il rien de plus grand que ce début : *Ego ex ore altissimi prodivi, primogenita ante omnem creaturam ?* [5. Je suis sortie [1] de la bouche du Très-Haut ; je suis née avant toute créature.] Et ensuite, comme l'auteur

[1] La mythologie profane se rencontre avec celle de la sainte Bible : Minerve, déesse de la Sagesse, sortit du cerveau de Jupiter.

sait changer de ton et parler au cœur, quand il a frappé l'esprit ! *Ego mater pulchrae dilectionis....* etc. [24. Je suis la mère du pur amour....]

Le xxve chapitre est d'un autre genre; il n'y a rien de plus sensé que le commencement. C'est sans doute dans ce chapitre que le Christ a puisé ses huit béatitudes ; mais l'original est resté supérieur à la copie. Il paraît que l'auteur de ce livre connaissait le cœur humain ; on s'en apperçoit au portrait peu flatté qu'il trace des femmes. Que ne peut-il donc leur persuader que la méchanceté et les mauvaises mœurs leur changent la figure! *Nequitia mulieris immutat faciem ejus.* 24. Ce serait les prendre par leur faible, que de leur défendre d'être acariâtres, sous peine d'enlaidir. Rien de mieux fait que le contraste de la bonne et de la méchante femme.

L'église aurait pu extraire du chapitre xxvi plusieurs passages énergiques pour la bénédiction des mariés.

Mulieris bonae beatus vir ; nume-

rus enim annorum illius duplex. [1. Le mari d'une femme qui est bonne est heureux ; car le nombre de ses années se multipliera au double.]

Les chapitres XXVII et suivant sont un peu plus faibles; ils renferment néanmoins des détails toujours beaux, des sentences toujours en images.

Le XXIXe chapitre offre des vérités morales bonnes à connaître, et sur-tout à pratiquer dans la vie privée.

Le chapitre XXX est remarquable : le sage, qui au commencement se montrait si sévère dans l'éducation des enfans, se relâche dans la suite, et finit par recommander la gaieté à l'homme. Rien de plus attendrissant que l'éloge qu'il fait d'un père de famille : *Mortuus est pater, et quasi non est mortuus, similem enim reliquit sibi post se.* [4. Le père est mort ; et il ne semble pas mort, parce qu'il a laissé après lui un autre lui-même.]

Le XXXIe chapitre contient des préceptes fort sains, mais trop répétés, sur la sobriété et la frugalité.

Un chef de maison ne lira pas sans fruit le xxxiiie chapitre.

Le xxxiiie ne donne que des redites.

Le suivant a plus de choses neuves ; il respire l'humanité : *Qui offert sacrificium ex substantiâ pauperum quasi qui victimat filium in conspectu patris sui.* [24. Celui qui offre un sacrifice de la substance des pauvres est comme celui qui égorge le fils aux yeux du père.] Cela est beau.

On a tenu compte à Homère, comme d'un trait de génie, d'avoir personnifié les prières ; que dira-t-on de ce passage du chapitre xxxv de l'Ecclésiastique : *Nonne lacrymae viduae ad maxillam descendunt?.... A maxillâ ascendunt usque ad cœlum.* [18. Les larmes de la veuve n'arrosent-elles pas son visage ? 19. Du visage de la veuve elles montent jusqu'au ciel.] Même chapitre : *Oblatio justi impinguat altare.* [8. L'oblation du juste engraisse l'autel.]

Au chapitre xxxvi est une prière parfaitement dans le génie hébreu : *Afflige*

inimicum.... contere caput principum inimicorum. [12. Brisez la tête des chefs des ennemis.] La dernière partie de ce chapitre est toute autre chose ; c'est la peinture d'un bon ménage. Cet endroit disparate nous prouve que ce livre (ainsi que quelques-uns de la Bible) n'est qu'un ramas de passages tronqués, et sans aucune liaison. C'est pour cela qu'il y a tant de doubles emplois, et que l'Ecclésiastique (comme les autres livres sententiaux) n'a pas de plan fixe, et ne forme point un tout suivi et digéré.

On a plus d'une fois occasion, dans le commerce de la vie, d'user des conseils prudens que nous donne le chap. XXXVII contre les faux amis et les donneurs d'avis.

Le chapitre XXXVIII est bien plus extraordinaire; il contient un éloge complet et bizarre de la médecine et du médecin[1] : *Honora medicum, propter necessitatem.*

[1] Sans doute l'auteur de l'Ecclésiastique était médecin. Ce livre a été attribué, par S. Cyprien et S. Ambroise, à Salomon lui-même, ce roi botaniste qui se vantait de savoir tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope.

[Honorez le médecin, à cause de la nécessité.] Et tout de suite, comme par analogie, l'auteur traite de la mort et des funérailles. Saint Jérôme est un interprète complaisant. *Honora medicum*, dit-il, ne signifie pas une estime stérile, d'inutiles et vains *honneurs*, mais bien des assistances effectives, des *honoraires*, du numéraire enfin. *Comm.* liv. II. Hippocrate le payen est plus détaché de la matière que le père de l'église. *In medico sit argenti contemptus.*

Il y a beaucoup de mysticité dans le XXXIXe chapitre; mais, sur la fin, l'auteur prend le ton inspiré, et devient plus poétique, plus chaud, et par conséquent plus agréable à lire.

Le XLe chapitre est l'un des plus aimables de la Bible, et des plus philosophiques en même temps.

Le XLIe ne le vaut pas. Quel sens donner à ce passage du XLIIe : *Melior est iniquitas viri quam mulier benefaciens?* [14. Un homme qui vous fait du mal vaut mieux qu'une femme qui vous fait du bien.]

Le XLIIIe serait assez beau, s'il n'était pas composé seulement de redites.

Le chapitre XLIV et les suivans devaient avoir pour les Juifs un degré d'intérêt qu'ils ont perdu pour nous, trop éloignés et trop étrangers aux personnages dont on chante ici la mémoire. L'auteur, tout en louant les vertus des héros de sa nation, ne tait point leurs vices.

Au chapitre XLVII il apostrophe le sage Salomon, et ose lui reprocher : *Et inclinasti femora tua mulieribus.* [21. Vous vous êtes prostitué aux femmes.] Du reste, il y a une sorte de pompe qui en impose.

La prière à Dieu, du LI et dernier chapitre, a des beautés et de l'onction....

Il paraît que l'auteur du livre de l'Ecclésiastique a eu intention de faire une espèce de compendium de morale et un abrégé de l'histoire juive, propre à être mis entre les mains des jeunes gens pour finir leur éducation. Cet ouvrage, estimable à beaucoup d'égards, le serait

davantage s'il y régnait plus de méthode.

Claude Gauchet, grand archidiacre et aumônier ordinaire du roi, mit à Bayeux, en 1596, le livre de l'Ecclésiastique par stances françaises. Voici comme Claude Gauchet tourne un vers :

O que l'homme est heureux de qui la femme est bonne!
Chap. XXVI. 1.

La femme vertueuse est un bel héritage.
2.

La beauté de la femme égaye le visage
Du fidèle mari qui la répute sage.
XXXVI. 13.

LES GRANDS PROPHÈTES.

XXVIII. ISAÏE.

Quelle éloquence! ou, plutôt, quelle poésie! *Audite, cœli; auribus percipe, terra; Dominus locutus est: Filios enutrivi; cognovit bos possessorem suum; populus meus me non cognovit.* [2. Cieux, écoutez; terre, prêtez l'oreille : le Sei-

gneur a parlé. 3. Le bœuf connaît celui à qui il est ; mon peuple ne m'a point connu.] Quel heureux alliage de sublime et de sentiment ! que de mouvemens, et que de rapidité et de chaleur dans ces mouvemens : *Super quò percutiam vos ultrà ? omne caput languidum.... Quò mihi multitudinem victimarum ? Plenus sum. Quomodo facta est meretrix civitas fidelis ?*.. [5. A quoi servirait de vous frapper davantage ?... Toute tête est languissante. 11. Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes ? Tout cela m'est à dégoût. 21. Comment la cité fidelle est-elle devenue une prostituée ?]

Le second chapitre est moins beau ; le dernier verset en est louche : néanmoins, quelle richesse ! quelle abondance ! quelle profusion d'images !

Comme le IIIe finit bien ! après avoir offert les plus petits détails : *Et mœrebunt atque lugebunt portæ ejus, et desolata in terrâ sedebit Sion.* [28. Les portes de Sion seront dans le deuil et dans les larmes, et elle s'assiéra sur la terre toute désolée.

Le IVe chapitre est peu de chose, et est obscur; mais le Ve en dédommage bien. Qu'il y a d'adresse et de grace dans la parabole de la vigne! qu'il y a de finesse dans ce reproche : *An quod expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas?* [4. Est-ce *que je lui ai fait tort* d'attendre qu'elle portât de bons raisins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais?] Pauvre Isaac de Saci!...

Qu'il y a d'énergie dans le tableau des vengeances et des menaces du Seigneur contre son peuple ingrat! Saci n'a pas rendu *lingua ignis*, en traduisant : [Comme la paille se consume au feu.] *Sicut devorat stipulam lingua ignis.* Ce *lingua ignis* me paraît d'un grand peintre et d'une grande vérité.

Que la fiction ou l'allégorie du chapitre VI est majestueuse et imposante! Quelle grande composition! Michel-Ange seul aurait pu peindre sur les dessins d'Isaïe....

Le chapitre VII n'est pas si beau, à beaucoup près. Le commencement du

VIIIe a quelque chose de solennel : *Et dixit Dominus ad me : Sume tibi librum grandem, et scribe in eo stylo hominis.* [Le Seigneur me dit : Prenez un grand livre, et écrivez-y en des caractères connus et lisibles.] Le reste tient un peu du grimoire. Isaïe savait bien que, pour être prophète en son pays, il ne fallait pas parler trop intelligiblement.

Le chapitre IX est, dit-on, tout prophétique ; le Christ s'y trouve peint trait pour trait. Quoi qu'il en soit, on y rencontre, de temps en temps, les expressions les plus énergiques : *Et devorabunt Israël toto ore.... Et erit populus quasi esca ignis,* etc. [12. Ils s'acharneront sur Israël pour le dévorer. 19. Le peuple deviendra comme la pâture du feu.]

Les héros d'Homère ne parlent pas avec plus de fierté qu'Assur, dans le chap. X. Quelle image était plus propre à donner l'idée d'une nation vaincue que celle qu'emploie Assur, tirée d'un nid d'oiseaux, et de leurs œufs abandonnés par la mère !

Le chapitre XI contient la peinture très-poétique d'un âge d'or, qu'on attendait de la venue du messie, mais qui ne s'est point effectué à la venue du messie. Hélas ! les loups continuent de manger les agneaux, et la justice n'est point devenue la ceinture des juges. *Justitia cingulum lumborum ejus, cinctorium renum ejus.*

Le chapitre XII n'est presque rien ; c'est un cantique ascétique, heureusement fort court.

Le XIIIe est un superbe tableau de bataille. Homère ni Ossian n'ont point de morceaux descriptifs de cette force. Le début sur-tout annonce bien la catastrophe de Babylone ; et rien ne pouvait mieux en peindre la ruine que les détails de la fin.

Le chapitre XIV est la réponse au chapitre X : le discours qu'Isaïe met dans la bouche des princes et des peuples vaincus par Assur ne le cède pas à celui qu'il a fait tenir au vainqueur. Quel poète a mieux manié que lui l'arme de l'ironie ?

Quelle véhémence sur la fin de ce chapitre : *Ulula, porta ; clama, civitas!* etc. [31. Porte, fais entendre tes hurlemens ; ville, fais retentir tes cris.]

Quel beau désordre, dans le chap. XV, pour annoncer la désolation de la maison de Moab ! Que cette répétition produit d'effet : *Conticuit.... conticuit!....*

Les chapitres XVII, XVIII, et sur-tout XIX, offrent quelques détails fort beaux, mais aussi beaucoup de répétitions, et même de la monotonie.

Le chapitre XX est bien dans le goût oriental, et respire la plus haute antiquité. On en trouve quelques traces parmi les héros de l'Iliade : *Sicut ambulavit servus meus (dixit Dominus) Isaias nudus et discalceatus ; sic minabit rex Assyriorum captivitatem AEgypti, et transmigrationem juvenum et senum nudam et discalceatam, discoopertis natibus ad ignominiam AEgypti.....* [3. Alors le Seigneur dit : Comme mon serviteur Isaïe a marché nu et sans souliers 4. Ainsi le roi des Assyriens em-

mènera d'Egypte une foule de captifs et de prisonniers de guerre, les jeunes et les vieillards, tous nus, sans habits et sans souliers, sans avoir même de quoi couvrir ce qui doit être caché...] Ce passage est un trait caractéristique.

Le désordre du chapitre XXI est remarquable et expressif.

Le chapitre XXII ne vaut pas le XXIII : *Onus Tyri : Ululate, naves maris...* etc. [1. Prophétie contre Tyr : Criez et hurlez, vaisseaux de la mer.] C'est hardi. Et l'ironie de la fin !.... *Sume cytharam....* etc. [16. Prenez le luth...]

Le chapitre XXIV est un des plus riches, des plus superbes d'Isaïe ; il n'y a pas une expression qui ne porte coup, pas un mot qui ne fasse image. Isaïe est aussi peintre que le Poussin, que le Poussin dans son tableau du Déluge. Il est triste que tout cet appareil de génie n'ait pas un but plus moral, plus utile, plus direct à l'homme. Le chapitre XXV est comme le pendant du précédent, quoiqu'un peu moins riche et moins énergique.

Le cantique du XXVIe a de la pompe ; Isaïe s'y montre fidèle au génie de sa nation. Toujours des imprécations, toujours l'esprit de vengeance : *Ignis hostes tuos devoret.* [Le feu dévorera tes ennemis.] Et remarquez, en passant, l'adresse de la nation juive, qui paraît n'avoir à cœur que la gloire de son Dieu et le zèle de la maison du Seigneur, lorsqu'elle s'occupe de ses seuls intérêts.

Le début du XXVIIe a quelque chose d'imposant : *In die illâ visitabit Dominus in gladio suo, duro, et grandi, et forti.* [En ce temps-là, le Seigneur viendra avec sa grande épée, son épée pénétrante et invincible....] Pauvre M. Lemaistre de Saci, comme vous travestissez la Bible !

Dans les prophéties d'Isaïe, il règne beaucoup d'art ; et d'autant plus d'art, qu'il y est mieux caché sous un désordre apparent : mélange brusque et tranchant d'images douces et consolantes, accolées à des tableaux d'une teinte rembrunie et forte. Isaïe connaissait la portée de

l'esprit de ceux à qui il parlait, et ne se mettait pas en peine de fondre les nuances. Un air de rusticité n'en devait que plaire davantage à des hommes grossiers. Beaucoup de mouvemens, voilà ce qu'il fallait à un peuple ardent et toujours prêt à s'enflammer. Ce chapitre, entre autres, en fournit des exemples.

Le xxviiie a des beautés, qui doivent avoir beaucoup perdu dans les traductions : le xxixe et le xxxe de même. Tout cela devait être du plus grand intérêt pour les Juifs. Nous n'y pouvons trouver le même plaisir; nous sommes trop éloignés de leurs mœurs, dont il reste à peine assez de traces pour entendre le texte de leurs livres.

Le chapitre xxxi, beaucoup plus court que le précédent, m'en a paru d'autant plus énergique. Dans les deux suivans, de beaux détails, mais peu d'ensemble.

Le chapitre xxxiv est un des plus superbes. Quelle ardente imagination que celle d'Isaïe ! que ses tableaux sont vastes ! que son pinceau est large ! Quoi de plus

imposant que ce morceau ? Et, on ne le saurait trop répéter, quel dommage qu'Isaïe ait perdu de telles couleurs à peindre des objets qui n'ont aucun but! Ses prophéties sont de sublimes hors-d'œuvres.

Le chapitre xxxv montre qu'Isaïe savait prendre tous les tons. Comme son style s'est adouci dans ce chapitre! comme il est calme ! comme il repose le lecteur fatigué par ce qui précède!

Les chapitres xxxvi et xxxvii sont purement historiques ; mais l'histoire y est traitée à la manière antique, c'est-à-dire dramatiquement. Isaïe ne se contente pas d'un simple récit ; il rapporte les paroles mêmes des principaux acteurs, les harangues pleines d'énergie qui étaient censées sortir de la bouche des hérauts ou ambassadeurs. Il y règne le plus grand intérêt. Comment se fait-il que le peuple juif, qui lisait tous les jours la Bible, n'ait point pris le caractère de grandeur qu'on ne peut refuser à ce livre. *Ubi est, Deus ?* [Où est-il, Dieu ?] Que ce mouvement est beau ! que d'action dans

tous ces pourparlers ! qu'ils ont d'autorité, les discours que le prophète met dans la bouche de son Dieu ! On dirait qu'il les a véritablement entendus.

Quelle belle simplicité dans le commencement du chapitre xxxviii ! qu'on aime la bonne foi du bon Ezéchias ! avec quelle bonhommie, quelle candeur, on raconte des choses merveilleuses ! ..... Quinze ans ajoutés à la vie d'un roi au lit de la mort !... Le cantique d'Ezéchias est touchant, et digne du prodige qui vient de s'opérer en lui.

Le bon Ezéchias ne joue pas un beau rôle dans le chapitre xxxix : il étale avec vanité tous ses trésors aux yeux des ambassadeurs babyloniens. Isaïe le reprend de la part de Dieu, et lui annonce que ses trésors seront transportés dans le palais des rois de Babylone, où ses enfans seront eunuques. Ezéchias répond à cette prédiction : *Bonum verbùm Domini quod locutus est; fiat tantùm pax et veritas in diebus meis.* [Ce que le Seigneur a dit est très-juste; que la paix

et la vérité seulement durent pendant toute ma vie.] On doit au moins lui savoir gré de sa franchise. Nos princes modernes ne seraient pas moins égoïstes peut-être ; mais ils voudraient paraître plus généreux.

Le chap. XL renferme les plus grandes idées, des idées plus qu'homériques. Homère dit que Jupiter fait trois pas, et qu'il se trouve au bout de l'univers. Isaïe dit : *Appendit tribus digitibus molem terrae, et libravit in pondere montes, et colles in staterâ. Ecce gentes quasi stilla situlae, quasi momentum staterae. Insulae, quasi pulvis exiguus, omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane.* [12. Qui est celui qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, qui pèse les montagnes, et met les collines dans la balance? 15. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau *qui tombe* d'un seau.... Toutes les îles sont devant ses yeux comme un petit grain de poussière....]

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

RACINE.

Le chapitre XLI est un peu moins beau. Le XLIIe *idem;* mais on y rencontre des traits heureux, parmi quantité de redites. Cette apostrophe aux idoles est belle : *Surdi, audite; caeci, intuemini.* [18. Ecoutez, sourds; aveugles, ouvrez les yeux, et voyez.]

Au chapitre XLIII :

.....*Aliquando dormitat Homerus.*

Isaïe se relève un peu dans le XLIVe. Son morceau sur la fabrique des idoles est bien fait. Il se trouve un pareil morceau dans les derniers chapitres du livre de la Sagesse; mais celui d'Isaïe me paraît supérieur : les détails en sont d'une vérité frappante, et qui attache au récit.

C'est dans le chapitre XLV d'Isaïe qu'on trouve ce fameux verset (le 8e), qu'on applique à Jésus-Christ, je ne sais trop pourquoi : *Roratae, cœli, de super, et nubes pluant justum...* [Cieux! envoyez

d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie.] Du reste, il est remarquable par son tour oriental. L'apostrophe de Dieu à Cyrus est noble.

Le chapitre XLVI roule encore sur les idoles ; l'imagination d'Isaïe est inépuisable sur ce sujet, et lui fournit des images toujours neuves et énergiques.

Au chap. XLVII, le portrait de la ville de Babylone est une peinture exquise. Que de ressources Isaïe avait dans son génie pour capter l'attention, en disant toujours les mêmes choses ! Quelle fécondité d'images, de tournures, de mouvemens ! Le chapitre XLVIII en est la preuve entre autres.

Quelle pompe dans le chapitre suivant, pour annoncer le règne prétendu du Christ ! Le chapitre L aurait dû empêcher de se méprendre, et de ne point attribuer à Jésus ce qu'Isaïe dit peut-être de lui-même. Il savait, par l'expérience des autres et par la sienne propre, à combien de revers et de discrédit étaient

exposés ceux qui, chez les Juifs, faisaient le métier de prophète.

L'expression qui est au commencement du chapitre LI est venue jusqu'à nous ; on dit encore aujourd'hui proverbialement : *C'est un homme de la vieille roche.* [1. Rappelez dans votre esprit cette roche dont vous avez été taillés.] *Attendite ad petram unde excisi estis.*

Les chapitres LII, LIII, LIV, LV, ne contiennent que des prophéties, ou plutôt des promesses vagues d'un bien-être futur pour ceux qui resteront fidèles à la loi divine. Ces chapitres languissent un peu. La fin du LVe est plus énergique : *Imber et nix de cœlo* INEBRIAT *terram.* L'*abreuvez* de Saci ne rend pas l'*inebriat* de l'original.

Le LVIe est consolant. Dieu appelle à lui tous les hommes, jusqu'aux eunuques : *Et non dicat eunuchus : Ecce ego lignum aridum. Haec dicit Dominus eunuchis : Qui custodierent sabbata mea dabo eis in muris meis nomen melius à filiis et filiabus.* [3. Que l'eunuque ne dise point :

Je ne suis qu'un tronc desséché. 4. Car voici ce que le Seigneur dit aux eunuques : A ceux qui gardent mes jours de sabbat, 5. Je donnerai dans ma maison un nom qui leur sera meilleur que des fils et des filles.] Ce verset est curieux.

Il y a quelques détails heureux dans le portrait que Dieu trace des gens qui forniquent, chapitre LVII : *Suscepisti adulterum; dialtasti cubile tuum.* [8. Vous avez reçu les adultères; vous avez agrandi votre lit.]

Le LVIIIe est un des meilleurs d'Isaïe, et un des plus utiles, des plus moraux. Pourquoi Saci a-t-il rendu le *frange esurienti panem tuum*, par ces mots : *Faites part de votre pain ?* Pourquoi n'avoir point dit : *Rompez votre pain*, qui a bien plus de force, et qui fait image?

Le LIXe est remarquable par la multiplicité et la singularité des tournures de phrases, pour exprimer la même chose; par exemple : *Conceperunt laborem, et pepererunt iniquitatem.* [4. Ils conçoivent l'affliction, et ils enfantent l'iniquité.]

Le LXe contient des détails d'un genre opposé ; il est plein de traits saillans qui caractérisent bien l'abondance, la grandeur et la félicité d'une nation, entre autres : *Suges lac gentium, et mamilla regum lactaberis.* [16. Vous sucerez le lait des nations ; vous serez nourrie de la mamelle des rois.]

On ne pouvait donner une idée plus favorable du caractère du Christ, qu'en lui appliquant les marques distinctives contenues dans le chapitre LXI.

Saint Jérôme prétend qu'Isaïe dans ses prophéties est si exact, qu'il semble plutôt raconter des choses passées que prédire des choses futures. A-t-il pris pour un signe de la nouvelle loi, pour une preuve de l'arrivée du messie et de la réhabilitation des Juifs, ce verset et quelques autres semblables du chapitre LXII : *Et gaudebit sponsus super sponsam* ? que le bon homme Saci rend ainsi : [5. Le jeune époux demeurera avec la vierge son épouse.] Un autre Salomon, plutôt que le Christ, s'y serait reconnu

davantage. A qui peuvent convenir les traits de sang sous lesquels Isaïe se complaît à peindre le vainqueur des ennemis des Juifs, qui doit se teindre de carnage : *Sicut calcantium in torculari*; ch. LXIII? [2. Pourquoi vos vêtemens sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir?] Assurément ce ne peut être Jésus-Christ qu'on a voulu désigner; il n'était pas guerroyeur de son naturel. Le portrait doux et modeste du chapitre précédent est plus fidèle.

Au chapitre LXIV, prière véhémente du prophète. Pourquoi, quand il parle de Dieu ou à Dieu, paraît-il toujours en colère? Pourquoi vouloir effrayer toujours? Serait-ce parce qu'on est plus disposé à croire et à se convertir, quand on a peur? Et, en effet, c'était assez là le caractère de la nation qu'il prêchait, et de tout peuple ignorant et superstitieux.

Le même ton règne dans les chapitres LXV et LXVI. Dans celui-ci, il y a une répétition qui produit de l'effet : *Ecce servi mei comedent, et vos esurietis;*

ecce servi mei bibent, et vos sitietis. [13. Mes serviteurs mangeront, et vous souffrirez la faim; mes serviteurs boiront, et vous souffrirez la soif.]

Le début du LXVIe et dernier est beau, sur-tout à ce verset : *Ad quem respiciam (dicit Dominus) nisi ad pauperculum et contristo spiritu?* [2. Le Seigneur dit: Et sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé?...]

Isaïe, dit-on, avait composé aussi un Apocalypse; s'il n'y avait pas plus de logique, il devait s'y trouver plus de poésie et d'éloquence que dans celui de Jean.

Démosthènes est le seul orateur chez les Grecs qu'on puisse comparer à notre prophète. Racine le fils lui donne pour caractère distinctif l'enthousiasme poétique.

Isaïe eut pour père, non point Amos le prophète, mais un autre Amos qui n'était que prince du sang de la dynastie de David.

XXIX. JÉRÉMIE.

Le chapitre premier est une espèce d'avant-scène ; le prophète ne pouvait donner une plus haute idée de sa mission, que par ce dialogue entre Dieu et lui.

Pourquoi Saci a-t-il traduit le commencement du chapitre II comme on débute dans un conte de fée ? *Il était une fois.... Le Seigneur me parla un jour, et me dit....* Ce chapitre, dans l'original, est plein de beautés et de mouvement. Rien de plus animé que le style de Jérémie ; il est en même temps plus égal que celui d'Isaïe. Le *dicentes ligno : Pater meus es tu ; et lapidi : Tu me genuisti*, [27. Disant au bois : Vous êtes mon père ; et à la pierre : Vous m'avez donné la vie.] est heureusement trouvé.

On observera, sur-tout dans le chapitre III, combien les convenances sont observées ; Jérémie a grand soin de ne tirer ses métaphores, ses comparaisons, que des mœurs du peuple qu'il censure.

La nation juive, qu'il voulait redresser au nom du Seigneur, était plongée dans la crapule; il se met à leur portée, et ne désigne Jérusalem que sous les traits d'une prostituée.

Le ch. IV est la continuation du précédent. On y remarquera de même une foule de figures hardies, que nous appellerions dans notre langue timide, hasardées; par exemple : *Circumcidimini Domino; et auferte praeputia cordium vestrorum habitatores Jerusalem....* que le timide traducteur a rendu ainsi : [4. Soyez circoncis de la circoncision du Seigneur; retranchez de vos cœurs ce qu'il y a de charnel....] Il est vrai qu'il n'est pas aisé de mettre en bon français *praeputia cordium.*

Quelqu'un a prétendu que *Jérémie* était moins véhément qu'*Isaïe.* Isaïe a-t-il quelque chose de plus fort que ce passage du chapitre V : *Haec dicit Dominus, Deus exercituum:... Ecce ego do verba mea in ore tuo in ignem; et populum istum in ligna; et vorabit eos. Ecce ego adducam super vos gentem robustam...*

Pharetra ejus quasi sepulcrum patens. [14. Voici ce que m'a dit le Seigneur, le Dieu des armées : Je ferai que mes paroles deviendront du feu dans votre bouche, que ce peuple sera comme des bois, et que ce feu les dévorera. 15. Je m'en vais faire venir un peuple puissant. 16. Son carquois sera comme un sépulcre ouvert.] Ce même chapitre débute bien : Dieu dit au prophète de chercher un seul homme juste dans tout Israël, et qu'en sa faveur il fera grace au reste. Jérémie cherche parmi les petits, et ne le trouve pas ; parmi les grands, encore moins.... etc.

Il y a beaucoup de fracas dans le chapitre VI. Il y a aussi, de temps en temps, des comparaisons fausses et de mauvais goût ; celle-ci, par exemple : *Sicut frigidam fecit cisterna aquam suam, sic frigidam fecit malitiam suam.* [7. Comme la citerne rend froide l'eau qu'elle reçoit, ainsi cette ville a fait de sang froid les actions les plus criminelles.] Comparer à une citerne, qui donne de l'eau froide,

une ville qui fait le mal de sang froid; ce n'est ni juste, ni d'un goût épuré.

Le chapitre VIII a aussi des beautés, malgré les redites dont il est plein, ainsi que les autres. Jérémie sait sur-tout se mettre en scène. Ici, il se fait ordonner par Dieu de se tenir aux portes du temple; et là, de prêcher en son nom. Plus loin, dans le même chapitre, il se fait dire par Dieu : *Tu ergo noli orare pro populo hoc.* [Vous donc, *Jérémie*, n'entreprenez point d'intercéder pour ce peuple.] Ces tours oratoires ont de l'adresse, et dûrent produire de l'effet.

Quel tableau effrayant présente le commencement du chapitre VIII : *In illo tempore, ait Dominus, ejicient ossa regum, ossa sacerdotum, ossa prophetarum, et ossa eorum qui habitaverunt Jerusalem de sepulcris suis; et expandent ea ad solem.... Non colligentur, non sepelientur!...* etc. [1. En ce temps-là, dit le Seigneur, les os du roi de Juda, les os de ses princes, les os des prêtres, les os des prophètes, et les os des habitans

de Jérusalem, seront jetés hors de leurs sépulcres; 2. Et on les exposera au soleil, à la lune.... On ne les ramassera point, et on ne les ensevelira point; mais on les laissera sur la terre comme du fumier.] Quelles images plus propres pour annoncer la désolation d'un empire!

Le septième verset ressemble à un passage d'Isaïe : ..... *Le bœuf a reconnu son étable, mon peuple ne m'a point connu.* Ici Jérémie dit, avec moins d'intérêt : *Milvus in cælo cognovit tempus suum.... populus autem meus non cognovit judicium Domini....* [Le milan connaît dans le ciel quand son temps est venu.... mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur.]

Le mouvement que le prophète a conservé dans tout le chapitre IX, est beau : *Quis dabit.... oculis meis fontem lacrymarum? Quis dabit in solitudine diversorium viatorum, et derelinquam populum meum?*... etc. [1. Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes?....

2. Qui me fera trouver dans le désert une cabane de voyageur, afin que j'abandonne ce peuple?] Que cette expression est forte : *Et extenderunt linguam suam, quasi arcum mendacii!* [3. Ils se servent de leur langue comme d'un arc, afin d'en lancer des traits de mensonge....]

Le chapitre x est remarquable, surtout par une prosopopée contre les idoles, toute semblable à celle que j'ai remarquée dans le livre de la Sagesse et dans les prophéties d'Isaïe.

Peu s'en faut que le prophète, au commencement du chapitre XII, ne mette Dieu à *quia*, selon le terme de l'école. On aime à entendre le bon Jérémie demandant à Dieu pourquoi il y a des méchans, et pourquoi ils prospèrent. Dieu lui répond assez vaguement, et d'une manière peu satisfaisante; il semble poussé dans ses derniers retranchemens.

Veut-on avoir une idée du génie oriental dans toute sa sublimité, qu'on lise, au chapitre XIII de Jérémie, l'histoire de sa ceinture de lin. Comme le prophète en a

su tirer parti ! et que ces paroles ont d'effet : *Haec dicit Dominus : sic putrescere faciam superbiam Juda !* . . . . [9. C'est ainsi que je ferai pourrir l'orgueil de Juda.] Et plus bas, quelle image touchante ! *Sicut enim adhaeret lumbare ad lumbos viri, sic agglutinavi mihi omnem domum Israël... ut essent mihi in populum.* [11. Car comme une ceinture s'attache autour des reins d'un homme, ainsi j'avais uni étroitement à moi toute la maison d'Israël...] Et plus loin encore, la figure de la bouteille pleine de vin est dans le même genre ; mais elle perd après l'autre. Et, à la fin de ce chapitre, comme il peint la honte et le châtiment de Jérusalem ! *Ego nudavi femora tua contra faciem tuam et apparuit ignominia tua, adulteria tua, et hinnitus tuus, scelus fornicationis tuae.* [26. C'est pourquoi j'ai relevé vos vêtemens sur votre visage ; et on a vu votre honte, 27. Vos adultères, vos débordemens, et le crime de vos fornications.] Nos littérateurs modernes ne trouveront

peut-être pas cette image d'un bon choix ; mais qu'elle est expressive !

Le chapitre XIV offre le tableau d'une sécheresse, peint en trois coups de pinceau ; mais ce sont autant de coups de maître. Plus bas, Jérémie place dans la bouche de Dieu des invectives contre les faux prophètes, c'est-à-dire, probablement contre ceux qui rivalisaient sa mission, et qui, réciproquement, pouvaient en dire autant de lui.

Le chapitre XV est rempli de détails pleins de force, dans le genre de ce verset : *Et dispergam eos ventilabro, in portis terrae.* Cette image est grande. [Dieu qui disperse toute une nation sur un van, et qui en sème les débris aux quatre bouts de la terre.]

La première moitié du chapitre XVI est pleine aussi d'images attendrissantes. Jérémie savait remuer le cœur humain. Quoi de plus touchant, pour peindre une ville désolée et ruinée, que ce que dit le prophète au nom du Seigneur!.... *Et non frangent inter eos lugenti panem*

ad consolandum super mortuo, et non dabunt eis potum calicis ad consolandum super patre suo et matre. Ecce ego auferam de loco isto vocem sponsi et vocem sponsae. [7. On ne donnera point de pain à celui qui pleure un mort, pour le soulager, et on ne lui donnera point à boire pour le consoler de la mort de son père et de sa mère. 9. Je ferai cesser en ce lieu les cantiques de l'époux et les chansons de l'épouse.]

Nos poètes classiques, grecs et latins, ne le sont pas davantage que Jérémie, quand il veut. Voyez, en preuve, le premier verset du chapitre XVII : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo in ungue adamantino; exaratum super latitudinem cordis eorum, et in cornibus ararum eorum.* [1. Le péché de Juda est écrit avec une plume de fer et une pointe de diamant; il est gravé sur la table de leur cœur, et sur les coins de leurs autels.] Tout cet appareil imposant, toutes ces menaces terribles, aboutissent à faire observer le jour du sabbat. Jérémie s'en-

tendait avec les prêtres, et probablement faisait cause commune avec eux : entre des prêtres et des prophètes, il n'y a que la main. Il est fâcheux qu'Isaïe et les autres prophètes n'aient pas employé la sublimité de leurs talens à relever l'esprit avili de leur nation, et à lui donner des mœurs.

La belle métaphore du potier, chapitre XVIII, est dans le même genre, et peut-être encore plus belle que celle de la ceinture de lin, que nous avons citée plus haut. Le *numquid sicut figulus iste, non potero vobis facere,* est sublime. [6. Ne pourrai-je donc pas faire de vous ce que le potier fait de son argile ?] Dans le reste du chapitre, Jérémie parle des persécutions qu'il a essuyées, et déploie son caractère trop irascible, trop vindicatif, pour un homme de Dieu. Toujours force répétitions ; mais elles sont un peu moins fatigantes peut-être que dans Isaïe, parce qu'elles sont toutes dramatiques.

Dans le chapitre XIX, Jérémie reprend sa belle comparaison du chapitre précé-

dent, et lui donne un degré de force de plus. Le sac d'une ville n'a jamais été mieux peint que dans ce chapitre : *Et non vocabitur amplius locus iste Topheth, et vallis filii Ennom, sed vallis Occisionis,* [6. Le temps viendra que ce lieu ne sera plus appelé Topheth, ni la vallée des fils d'Ennom, mais la vallée du Carnage.] est un grand coup de pinceau. Le *sic conteram populum istum et civitatem istam, sicut conteritur vas figuli, quod non potest ultrà instaurari,* [Je briserai ce peuple et cette ville comme ce vase de terre est brisé, et ne peut plus être rétabli.] est le pendant au *numquid...* du chapitre précédent.

Le chapitre XX contient les plus belles imprécations. Le XXIIe est rempli de beautés de détails et de traits de sensibilité. Le *vivo ego, dicit Dominus,* [Je jure par moi-même, dit le Seigneur.] du verset 24, n'est-il pas l'étymologie de l'espèce de jurement moderne que notre Henri IV avait souvent à la bouche : *Vive Dieu ?....*

Le chapitre où Jérémie m'a semblé véritablement prophète, c'est le XXIIIe. Le clergé doit s'y reconnaître trait pour trait, comme dans une glace : *Et in prophetis Jerusalem vidi fatuitatem et in prophetis Samariae vidi similitudinem adulterantium, et iter mendacii; à prophetis Jerusalem egressa est pollutio super omnem terram.* [14. J'ai vu les prophètes de Jérusalem semblables à des adultères ; j'ai vu parmi eux la voie du mensonge. 15. La corruption s'est répandue des prophètes de Jérusalem sur toute la terre.] Nos prédicateurs, nos missionnaires, nos ministres de l'Evangile, se croient, se disent du moins les héritiers, les successeurs des prophètes de la Bible; ils peuvent l'être, au talent près.

Isaïe a commencé plusieurs chapitres de ses prophéties par *onus Ægypti, onus deserti maris, onus....* etc. Est-ce lui que Jérémie aurait eu en vue, en s'élevant contre les prophètes *dicentes onus Domini?* N'y aurait-il point eu entre eux

jalousie de métier ? Ce qui se passe sous nos yeux a dû se passer en ce temps-là. Les hommes sont toujours les mêmes.

L'espèce de parabole des bonnes et des mauvaises figues, au chapitre XXIV, ne produit point d'effet, et ne vaut pas les apologues précédens. Cette fable orientale est d'une petite manière.

Le chapitre XXV est l'un des plus superbes de Jérémie; il est très-long, et parfaitement bien soutenu d'un bout à l'autre. Il est sublime, sur-tout depuis ce passage : *Sic dicit Deus : Sume calicem vini furoris de manu meâ, et propinabis de illo cunctis gentibus ad quam mittam te ; et bibent et turbabuntur, et insanient à facie gladii.... Et accepi calicem de manu Domini et propinavi cunctis gentibus, Jerusalem, et civitatibus Juda, et regibus et principibus....* etc. [15. Voici ce que dit le Seigneur : Prenez de ma main cette coupe du vin de ma fureur, et vous en ferez boire à tous les peuples vers lesquels je vous enverrai. 16. Ils en boiront, et ils

en seront troublés, et ils sortiront comme hors d'eux-mêmes à la vue de l'épée..... 17. J'ai reçu la coupe de la main du Seigneur, et j'en ai fait boire à tous les peuples.... 18. A Jérusalem, aux villes de Juda, à ses rois et à ses princes.....] *Bibite et inebriamini, et vomite, et cadite, neque surgatis à facie gladii, bibentes, bibetis....* [27. Buvez et enivrez-vous, rejetez ce que vous avez bu, et tombez sans vous relever à la vue de l'épée...] Et sur la fin : *Et conticuerunt arva pacis à facie iræ furoris Domini.* [37. Les champs de la paix sont dans un triste silence devant la colère et la fureur du Seigneur.] Démosthènes n'a rien qui approche de cette éloquence foudroyante.

Le chapitre XXVI a quelque rapport avec la passion de Jésus-Christ, «le Dieu qui fait prophétiser Jérémie», disent les théologiens. Nous pensons, nous qui ne sommes pas théologiens ni docteurs, que Jérémie parle ici pour son compte, et retrace fort éloquemment une scène qui a bien pu lui arriver.

Dans le chapitre XXVII, ne serait-il pas l'organe de Nabuchodonosor ? Le prophète ne s'entend-il pas avec le conquérant? On ne peut expliquer autrement cette étrange exhortation à la servitude. Pourquoi distribuer, de la part de Dieu, des fers aux petites principautés des Hébreux? Il faut avouer que Jérémie joue ici un fort vilain rôle ; je ne le reconnais pas. Au lieu de se servir de son ascendant pour relever le courage de ses concitoyens, et rallumer en eux l'amour de la liberté au flambeau de la religion, il leur prêche l'esclavage et les exhorte à s'y soumettre, sous peine du feu et de la famine ; comme si la famine et le feu étaient deux fléaux pires que la perte de la liberté ! On remarquera que Jérémie, autant qu'il peut, parle aux yeux pour mieux aller jusqu'au cœur. Ici, ce sont des fers réels qu'il montre à ses compatriotes, pour leur faire subir plus vîte le joug du grand roi de Babylone.

Le chapitre XXVIII est encore plus étrange. Un autre prophète vient contre-

dire, au nom du Seigneur, ce qu'avait prédit Jérémie au nom du Seigneur. Pour prouver qu'Hananias est faux prophète, Jérémie lui prédit sa mort : *Et mortuus est Hananias propheta in illo anno, mense septimo.* [Et Hananias mourut, en effet, le septième mois de l'année marquée pour son trépas.] A de tels argumens, que faut-il penser? Il faut rendre justice au génie de Jérémie, et se taire sur le reste.

Dans le chapitre XXIX, Jérémie pousse à bout son plan. Il a invité ses compatriotes à une lâche captivité ; ici il les exhorte à conserver leurs chaînes, et à multiplier sous le joug de l'esclavage. Il a grand soin, en même temps, de s'élever contre ceux de ses collègues qui, plus généreux et meilleurs citoyens que lui, prêchaient le contraire. Il y a dans ce chapitre une belle expression, qui cesserait de l'être dans la bouche de tout autre que d'un Dieu : *Ego sum judex et testis, dicit Dominus.* [23. C'est moi-même qui suis et le juge et le témoin, dit le

Seigneur.] Cependant, il n'est pas bien d'accoutumer ainsi le peuple à voir, dans un seul et même personnage, tout un tribunal. Ce personnage, il est vrai, est la divinité; mais, comme les chefs d'une nation se disent sans façon les représentans de ses dieux, on doit sentir la conséquence des attributions illégales données à Dieu. Ses images sur la terre en profitent pour administrer arbitrairement et absolument en son nom.

Le chapitre xxx est plus rassurant; il a de la chaleur et de la rapidité.

Le chapitre suivant est encore plus pompeux. Je ne sais ce qu'a voulu dire Jérémie par ces trois mots : *femina circumdabit virum*, ni pourquoi on les a imprimés en lettres majuscules. Isaac Lemaistre de Saci l'a tout bonnement traduit par : *Une femme environnera un homme*. Il y a apparemment quelque mystère caché là-dessous. Ce *circumdabit* serait-il le synonyme de l'*obumbravit* dans l'étrange incarnation ? Ces trois mots désigneraient-ils la conception d'un

sauveur dans le ventre d'une vierge ? Pourquoi salir les belles poésies de la Bible, en les rendant complices des mystères indécens de l'Evangile ? Parmi les détails pleins d'imagination de ce chapitre, il en est de bien mauvais goût, quand ce ne serait que ce passage : *Seminabo domum Israël.... semine hominum et semine jumentorum.* [27. Le temps vient que je sèmerai la maison d'Israël ; je la peuplerai d'hommes et de bêtes.] Le traducteur en a rougi.

L'histoire du contrat de vente, au chapitre XXXII, est sans doute encore une figure de rhétorique dans le genre de la ceinture de lin, du vase de terre, etc. Elle produit beaucoup d'effet, et prouve bien toutes les ressources du beau génie de l'auteur.

Le XXXIII ne contient guère que des redites.

Le XXXIV est du même ton. J'ai été bien aise d'y retrouver une expression que j'avais déjà remarquée précédemment. Pour effrayer davantage le roi

Sédécias, voilà comme s'y prend Jérémie : *Et oculi tui oculos regis Babylonis videbunt, et os ejus cum ore tuo loquetur et Babylonem introibis.* [3. Vos yeux verront les yeux du roi de Babylone, et vous parlerez à lui bouche à bouche, et vous entrerez dans Babylone.]

Le chapitre xxxv est encore une espèce de parabole; c'est la figure favorite de Jérémie. On remarquera aussi que la plupart des chapitres de ses prophéties commencent par cette formule imposante : *Verbum quod factum est ad Jeremiam à Domino.* [1. Voici la parole que le Seigneur adressa à Jérémie....]

Tous les détails du chapitre xxxvi sont curieux. Il n'y a que dans les livres hébreux qu'on en trouve de pareils. Le peuple juif avait une physionomie à lui, des mœurs qui lui appartenaient, et que le sage doit observer; semblable au chimiste habile qui, par la décomposition, rend salubres les plantes les plus malfaisantes. Cependant, malgré l'appareil que les prophètes mettaient dans leurs

prédictions, malgré leur éloquence fulminante, leur poésie pittoresque, leurs paraboles ingénieuses, malgré le Dieu au nom duquel ils parlaient, on ne voit pas qu'ils aient persuadé beaucoup de fois le peuple devant lequel ils parlaient; peut-être doit-on en attribuer le peu de succès à la multiplicité des charlatans qui le haranguaient.

Au chapitre XXXVIII, il y a une expression digne de remarque. Les principaux du peuple demandent justice au roi Sédécias contre Jérémie, qui, par ses prédictions, ôtait le courage aux Hébreux, et les excitait à subir le joug de Nabuchodonosor. Le roi Sédécias leur répond : *Ecce ipse* (Jérémie) *in manibus vestris est; NEC ENIM FAS EST REGEM VOBIS QUIDQUAM NEGARE.* [5. Je vous le remets entre les mains; car il n'est pas juste que le roi vous refuse aucune chose.] Les rois d'alors ne ressemblaient pas à leurs successeurs. *Telle est notre volonté, il nous plaît,* est encore aujourd'hui, dans plusieurs contrées,

la réponse qu'on fait ordinairement aux remontrances respectueuses de la nation.

Le XXXIX et XL ont cela de remarquable, qu'ils nous apprennent qu'il n'y eut d'épargné, dans le sac de Jérusalem, que le seul Jérémie, ce même prophète qui s'était exposé aux mauvais traitemens de ses compatriotes, en s'obstinant à leur prêcher une prompte soumission aux armes de Nabuchodonosor. Le vainqueur fut reconnaissant du service que voulut lui rendre son affidé prophète.

Jérémie, chapitre XLII, soutient parfaitement son rôle, et exhorte les vaincus à baiser leurs fers, plutôt que de fuir l'esclavage et d'aller chez les Egyptiens. Nabuchodonosor avait un agent bien fidèle et bien zélé dans Jérémie.

Jérémie, chapitre XLIII, emploie la figure qui lui est si familière, et menace ses concitoyens, qui l'avaient traité de menteur, du courroux du Dieu qu'il fait parler. Il a soin de parler en même temps aux yeux, en faisant usage des pierres qu'il dit devoir servir bientôt de mar-

che-pied au trône de Nabuchodonosor.

Le chapitre XLVI offre un superbe morceau de poésie, un tableau de la guerre, fait de main de maître. Quelle chaleur! quelle rapidité dans les sept versets qui composent le chapitre suivant! quel beau désordre! *Non respexerunt patres filios, manibus dissolutis... O mucro Domini! usquequò non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare et sile.* [3. Les pères n'ont pas seulement regardé leurs enfans, tant leurs bras étaient abattus. 6. O épée du Seigneur! ne te reposeras-tu jamais? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi, et ne *frappe* plus.] *Frappe,* pour rendre *sile!* Comme Saci tue Jérémie! qu'il est mal inspiré!

Dans le chapitre XLVIII, Jérémie prodigue les images, les tours, tous les jeux de l'imagination la plus féconde et la plus expressive.

Le chap. XLIX est dans le même genre.

Plusieurs de ces chapitres auraient pu commencer par cette formule familière à Isaïe : *Onus Ammon, onus Moab,*

qui est le même que *Ad Ammon*, *Ad Moab*. Mais Jérémie avait vivement critiqué les *onus* de son rival; il n'a garde de se servir du même mot.

Ces chapitres ont été mal distribués par les copistes ou rédacteurs de la Bible. Celui-ci, le XLIX, pourrait en faire deux ou trois : la division en est même indiquée très-clairement. Ces différens morceaux, qui tiennent beaucoup des odes lyriques de Pindare, sont tous à la louange de Nabuchodonosor, dont Jérémie paraît être le chantre consacré, l'orateur dévoué.

Le chapitre L est encore un superbe morceau rempli de mouvemens.... *Quomodo confractus et contritus malleus universae terrae?*... [23. Comment celui qui était comme le marteau de toute la terre, a-t-il été brisé?] *Gladius ad divinos ejus.... gladius ad fortes.... gladius ad equos.... currus, ad vulgus, ad thesauros ejus*... [36. L'épée est tirée contre ses devins; l'épée est tirée contre ses braves; 37. L'épée est tirée contre ses

chevaux, contre ses chariots, contre tout le peuple; l'épée est tirée contre ses trésors.]

Mais le chapitre LI et dernier est encore plus beau. Le désordre de la vengeance y règne dans toute son horreur; et Jérémie termine cette grande composition par un trait de la plus profonde énergie : *Et dixit Jeremias ad Saraiam : Cum veneris Babylonem et videris et legeris omnia verba hæc.... cumque compleveris legere librum istum, ligabis ad eum lapidem et projicies illum in medium Euphratem, et dices : Sic submergetur Babylon et non consurget à facie afflictionis.* [61. Jérémie dit donc à Saraïas : Lorsque vous serez à Babylone, que vous aurez vu, et que vous aurez lu toutes les paroles de ce livre.... vous le lierez à une pierre, et vous le jetterez au milieu de l'Euphrate, et vous direz : C'est ainsi que Babylone sera submergée....]

Le chapitre LII, qu'on ne croit pas de Jérémie, ne contient que les détails de

la captivité des Juifs à Babylone ; c'est un récit fort simple de la destruction de Jérusalem.

Dans ce livre, comme par toute la Bible, on ne rencontre que transpositions et contradictions : il est difficile de s'y retrouver. Les prophètes, semblables à la pythie et à ses ministres, se battaient les flancs, s'agitaient en tout sens, selon le vent de la faveur ou des circonstances.

XXX. LAMENTATIONS DE JÉRÉMIE.

Les poètes grecs et romains n'ont point laissé de monumens qui surpassent ce beau poème de Jérémie. Ce que l'imagination a de plus riche, ce que la sensibilité a de plus touchant, y est prodigué. C'était un beau génie que l'auteur de ces Lamentations, modèle du genre élégiaque. Que de vérité dans les tableaux !

que toutes les images sont d'un beau choix ! Non seulement les poètes, mais tous les artistes, doivent étudier, méditer cette grande composition digne de sa célébrité, et trop connue pour en relever ici toutes les sortes de beautés.

Cette espèce de poème était cultivée dans l'Egypte, en Phénicie, en Grèce, et chez les Romains. Tous les peuples ont eu des pertes à déplorer; mais aucun n'a peint ses douleurs avec autant d'énergie que les Juifs, grace au talent de leur Jérémie.

Ce grand poète prophétisa pendant quarante-cinq ans, vécut célibataire, et mourut lapidé par ses concitoyens. Ses Lamentations n'ont été guère mieux traitées dans la traduction française de d'Arnaud Baculard, vers le milieu du siècle qui vient de finir.

XXXI. BARUCH.

Les deux premiers chapitres ne sont que des lieux communs ascétiques.

Le IIIe commence à devenir intéressant au verset 14. A la fin, il y a quelques grands traits dans la manière orientale : *Stellae vocatae sunt, et dixerunt : Adsumus.* [35. Dieu a appelé les étoiles, et elles ont dit : Nous voici.]

Il y a de l'onction dans les chapitres IV et V.

Le VIe et dernier chapitre est le plus important et le plus beau de ce livre. Il contient une instruction en forme de lettre, que Jérémie adresse à ses compatriotes captifs à Babylone, pour les prémunir contre le culte des idoles, dont il leur fait sentir toute l'inanité. Il les tourne en ridicule avec tout l'avantage possible; et, à chaque image, il répète ce refrain, qui a de la grace par la manière dont il est amené : *Vade, sciatis quia non sunt dii; ne ergo timeatis eos.* [22. Allez, et

reconnaissez que ce ne sont point des dieux, et ne les craignez point.]

Le prophète Baruch, l'élève et le copiste du prophète Jérémie, détourna sur sa tête un rayon de l'auréole de son maître.

XXXII. ÉZÉCHIEL.

Ezéchiel nous dit bien dans quelle année, dans quel mois, dans quel jour du mois il eut la vision contenue dans son premier chapitre; il a oublié de nous dire à quelle heure de la nuit il a fait ce rêve, où l'on ne reconnaît qu'un prophète endormi d'un sommeil pénible et agité. Si ce sont là les titres de sa mission, ils n'en donnent pas une idée bien saine; et si toutes ces roues, tous ces animaux à quatre faces et aux pieds de veau, représentent la gloire de Dieu, on ne doit pas être étonné du peu d'empressement des hommes à jouir de la béatitude céleste.

Au chapitre II, il reprend la simplicité antique, et devient aussitôt plus intéressant et plus imposant.

Dieu, au chapitre III, donne à son prophète un livre à manger. Si c'est un fait sacré, il n'y a rien à dire ; si c'est une métaphore, comme il y a grande apparence à ces mots : *Et comedi illud, et factum est in ore meo sicut mel dulce,* [3. Je mangeai ce livre ; il devint doux, à ma bouche, comme le miel.] elle est un peu outrée, un peu forcée. Le reste du chapitre III est dans le même genre ; il faut en distinguer l'endroit où Dieu donne au prophète *faciem adamantem et ut silicem,* [Un front d'airain et dur comme un caillou.] pour qu'il soit à l'épreuve des contradictions du peuple auquel il doit dire la vérité. Le sens de ce verset est beau ; et le sage même pourrait et devrait se l'appliquer.

Stercore quod egredietur de homine operies panem tuum, chapitre IV. [12. Tu couvriras ton pain de l'ordure qui sort de l'homme.] Sans prétendre justi-

fier ce trait, qui n'est plus dans nos mœurs, il faut avouer que le prophète Ezéchiel ne pouvait mieux peindre la désolation d'un peuple réduit à se nourrir de ses propres excrémens. Ce passage, qui caractérise le génie hébreu, a son éloquence et sa sublimité. Le *fimum boum*, qui vient après, affaiblit cette métaphore. *Ecce ego conteram baculum panis in Jerusalem*, est superbe. Jamais poète n'a employé d'expression plus hardie, et en même temps plus juste. *Baculum panis* n'est pas exactement rendu par *la force du pain*, dans Saci; ce serait plutôt le soutien, l'appui.

Les imprécations du chapitre v sont belles; mais les précédentes leur font tort. La métaphore de la barbe rasée...etc. est ingénieuse, mais n'a point d'assez grands traits. On sent trop l'auteur qui retourne son idée en tout sens.

Le début du chapitre suivant est bien plus imposant. Il y a quelque chose d'élevé dans cette apostrophe aux montagnes et aux rochers : *Ecce ego inducam super*

vos gladium, et dispergam excelsa vestra. [3. Montagnes d'Israël, je vais tomber, l'épée sur vous ; je détruirai vos hauts lieux.] Pauvre Isaac de Saci!

Beaucoup de mouvement dans le chapitre VII : *Finis venit ; venit finis, afflictio ecce venit.* [La fin vient ; la fin arrive, avec l'affliction.] Tous les détails de ce tableau sont bien propres à inspirer la frayeur.

Le *certè vides, certè vidisti,* du chapitre VIII, [17. Certes ! vous voyez, vous avez vu....] me paraît d'une belle simplicité.

Au chapitre X, véritables visions d'un cerveau malade ou exalté.

Les XI et XII ne contiennent que des redites, qui deviennent fatigantes et monotones.

Chapitre XIII, *idem ;* et, en outre, beaucoup d'obscénités, beaucoup d'allusions perdues pour nous, et que nous ne devons peut-être pas regretter. Il paraît que les filles publiques se mêlaient aussi du métier, et singeaient les prophètes.

Le long chapitre XIV ne contient à-peu-près que des mots.

Si les comparaisons, telles que celle du bois de la vigne au chapitre XV, étaient moins prodiguées, elles obtiendraient plus d'effet.

Nous ne valons peut-être pas mieux que les enfans de Jérusalem, peints dans le chapitre XVI; mais nous avons appris à mettre au moins dans notre conduite extérieure et dans nos livres la décence, qui n'est plus dans nos actions. Ce chapitre révoltera donc nos chastes oreilles; mais, toute idée de convenance à part, on ne peut nier, si on s'attache plus à l'esprit qu'à la lettre, que la longue métaphore d'Ezéchiel est parfaitement soutenue dans tout le cours de ce chapitre, où il règne la plus féconde imagination, la poésie la plus riche en images : il est vrai de dire qu'elles ne sont pas toutes choisies. Mais, autres temps, autres mœurs.

Le chapitre XVIII est une réfutation complète du péché originel, et on pour-

rait le parodier ainsi : « Les fils d'Adam « ne doivent pas avoir les dents agacées « de la pomme qu'Eve fit manger à leur « père. »

Le chapitre xx, rempli de longueurs et de redites, a quelques beaux traits ; par exemple, au commencement : *Hæc dicit Dominus Deus : Numquid ad interrogandum me vos venistis ? Vivo ego, quia non respondebo vobis, ait Dominus Deus.* [Voici ce que dit le Seigneur *votre* Dieu : Êtes-vous venus, vous autres, pour m'interroger ? (Et non pas pour me *consulter*, comme s'exprime Saci.) Je jure par moi-même, dit le Seigneur *votre* Dieu, que je ne vous répondrai point.] Le dernier verset est remarquable ; après une longue kirielle de menaces qu'Ezéchiel met dans la bouche de Dieu : *Et dixi: A ! a ! a ! Domine Deus, ipsi dicunt de me : Numquid non per parabolam loquitur iste ?* [49. Je dis alors : Hélas ! hélas ! hélas ! Seigneur *mon* Dieu, ils me disent sans cesse : Celui-ci ne parle-t-il pas en parabole ?] Ce

qui semble prouver que le peuple n'était pas toujours aussi crédule.

Le chapitre XXI est l'un des plus extraordinaires de la Bible ; cette longue apostrophe à l'épée vengeresse est pleine de mouvement et de chaleur. Il y règne une ivresse de cerveau, qui doit avoir son prix dans l'original, mais qui paraît bien étrange dans la version latine et française.

Il y a de l'énergie dans la peinture des mauvaises mœurs des Juifs, contenue au chapitre XXII.

Le XXIII est absolument dans le genre du XVI. Les couleurs y sont encore plus chargées : *Carnes asinorum, fluxus equorum.* [20. Elle s'est abandonnée à l'impudicité pour se joindre à ceux dont la chair est comme la chair des ânes, et dont l'alliance est comme celle qu'on aurait avec les chevaux....] Comme le pauvre Saci a été embarrassé ! Ces mots ne sont pas des plus édifians ; mais la lettre tue et l'esprit vivifie, dit la Bible dans un autre endroit, sans doute pour justifier celui-ci.

Chapitre XXIV. Comparer Jérusalem à une marmite n'est pas une parabole du genre noble. Qu'importe, si le prophète se fait entendre? et ce n'est pas sa faute, s'il n'y réussit point; car il n'est sorte de voie qu'il n'emploie pour cela. Ses prédécesseurs étaient plus sévères sur le choix de leurs moyens. Isaïe et Jérémie avaient plus de goût dans le style, et d'élévation dans l'esprit; mais Dieu se sert de toute espèce de moyens pour en venir à ses fins. Le chant du rossignol et le braire de l'âne sont également dans la nature.

Le chapitre XXVI contient une belle imprécation contre Tyr. Le chapitre suivant en est une continuation, et renferme quantité de détails utiles à l'histoire. La fin est dans le beau genre des Lamentations de Jérémie.

L'apostrophe au roi de Tyr, ch. XXVIII, est vive et d'une noble simplicité.

L'orgueil d'un despote est bien peint dans ces mots du chapitre XXIX : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum.*

[3. Le fleuve est à moi, et c'est moi-même qui me suis créé.]

Le xxx n'a pas moins d'énergie et de force : *Et confortabo brachia regis Babylonis, et brachia Pharaonis concident.* [24. Je fortifierai les bras du roi de Babylone, et je briserai les bras de Pharaon.]

Le xxxi est plein de poésie. Encore le roi d'Egypte au xxxii, et par conséquent les mêmes idées qui reviennent avec les mêmes mots. Il y a une hyperbole bien forte au verset 6 : O Pharaon ! le Seigneur dit : J'arroserai de ton sang, jusques aux montagnes, la terre où tu nages....

Le chapitre xxxiii n'est qu'une répétition d'un chapitre précédent, le xviiie, je crois.

Le chapitre xxxiv est plein d'onction; il devait faire beaucoup d'impression sur le peuple hébreu. Il n'a point échappé au Christ; il en a fait usage dans sa mission évangélique, et ce choix peint la douceur de son caractère, digne d'une meilleure destinée.

Chapitre xxxv, imprécation ! Ce chapitre est une nouvelle preuve de la fécondité d'imagination des Orientaux : on trouve dans la Bible des imprécations presqu'à chaque page; et cependant elles ont chacune un caractère, et des traits particuliers. Le timide Isaac Saci n'a pas osé rendre littéralement cette expression vraiment hardie et si pittoresque : *Concluseris filios Israël in manus gladii.* Ce passage méritait bien que le traducteur luttât contre son original, et ne lui fît pas dire platement en français : *Vous les avez poursuivis, l'épée à la main.*

Beaucoup de mouvemens dans le chapitre xxxvi; mais, pour en sentir toutes les beautés locales, il faut se transporter au milieu d'un peuple esclave à qui on prophétise sa liberté, *ex abundantiâ cordis.*

Le chapitre xxxvii est un des plus beaux de la Bible. Homère et toute la mythologie profane n'ont point de fiction qui approche de cette vision pour la sublimité, et même pour la manière dont

elle est rendue. Les *dents* de Cadmus ne valent pas, sans doute, les *os* d'Ezéchiel. Rien de plus animé, ni de plus attendrissant, n'avait été dit encore aux Juifs dans leur captivité. Ce chapitre seul met Ezéchiel au rang des poètes les plus sublimes.

Il y a beaucoup de chaleur, de rapidité et de force dans le chapitre XXXVIII, et sur-tout dans le XXXIX.

Les neuf derniers sont remplis de détails qui ne devaient pas être indifférens aux Juifs. Ezéchiel leur prophétise leur rétablissement, le retour dans leur patrie, et la réédification de leur temple et de leur culte. Tout cela est très-adroit, et devait porter coup. Ezéchiel était un beau génie.

Né de famille sacerdotale, il embrassa, à l'âge de trente ans, la profession de prophète, et l'exerça pendant vingt. La lecture de ses prophéties était interdite aux Hébreux qui n'avaient pas encore atteint leur trentième année.

XXXIII. DANIEL.

Le premier chapitre n'a de curieux qu'un petit miracle, qui doit flatter ceux qui tiennent pour le régime pythagoricien ; des légumes et de l'eau procurent à Daniel et à ses trois compagnons un embonpoint qu'ils auraient à peine obtenu des mets succulens desservis de la table du roi de Babylone.

Dans le second chapitre, Nabuchodonosor se montre pour un despote bien étrange, et Daniel pour un courtisan bien délié pour son âge. Quoi ! faire mourir tous les sages de l'empire, parce qu'ils n'ont pu deviner le songe que sa majesté a oublié ! Quoi ! brûler de l'encens à un flatteur adroit, et lui donner la seconde place du royaume, parce qu'il a su caresser l'amour-propre sur le trône !... Au reste, la diction de ce chapitre est remarquable par l'air de bonne foi qui règne dans ce conte à dormir debout ; cependant il a sa moralité, dont on pourrait

faire l'application aux événemens de l'histoire moderne.

Le chap. III n'est pas moins étrange. Dieu devrait encore un miracle à ceux qui de nos jours, à l'exemple des trois jeunes gens de la fournaise, osent refuser leur encens aux caprices divinisés de leurs princes; mais la saison des miracles est passée. Quant au mérite littéraire de ce long chapitre, il a celui d'une assez belle simplicité; mais la prière d'Azarias et le cantique chanté en trio au milieu des flammes ne contiennent que des mots, et ne soutiennent pas la juste célébrité des autres cantiques de la Bible... On remarquera le silence absolu que l'auteur de ce chapitre observe sur la personne de Daniel, pendant le supplice de ses trois petits compagnons.

Le conte moral de fée se continue de plus belle au chapitre IV. Il est d'un habile narrateur d'avoir mis dans la bouche même de Nabuchodonosor le récit de son humiliante métamorphose. L'allégorie est évidente, et Daniel joue ici un très-beau

rôle. Nous ne parlons pas des convenances violées à chaque chapitre; on ne doit pas être si difficile dans un conte des mille et une nuits.

Que doit-on le plus admirer, dans le chapitre v, du courage de Daniel à dire les plus dures vérités à son roi, ou de la générosité du roi à le récompenser d'avoir osé être vrai? Ce trait méritait le pardon à Baltazar. La fin de ce chapitre, sous un air de simplicité, cache un tour oratoire bien adroit. Il y a du mérite à avoir supprimé tout détail, tout commentaire, et à faire suivre de si près l'accomplissement de la prophétie. Du reste, il y a plus d'une difficulté à résoudre dans ce récit, regardé comme histoire véritable. Il est bien extraordinaire qu'à la mort de Nabuchodonosor, Daniel ait été perdu de vue par son successeur.... etc. Le conte de la fosse aux lions est dans le genre des précédens. Toutes ces petites historiettes devaient bien amuser les bons Israélites.

Les chapitres VII et VIII ne sont rem-

plis que de visions sans suite et sans but. Cependant que n'a-t-on pas imaginé, pour leur donner un sens?

La prière de Daniel, au chapitre IX, est verbeuse et sans nerf. Les soixante-dix semaines de ce chapitre sont fameuses parmi les théologiens, et assurément il n'y a pas de quoi.

Tous les détails du chapitre X sont précieux; ils servent à montrer jusqu'à quel point, sous une bonhommie apparente, les prophètes cachaient l'art de donner un air de vérité aux visions les plus absurdes. La Fontaine aurait été bon prophète; il fait parler les bêtes, comme s'il croyait au langage des bêtes.

Aux chapitres XI et XII, prophéties qui n'ont que le mérite d'avoir été imaginées long-temps avant celles dont Matthieu Lansberg enrichit, tous les ans, son almanach. Vient ensuite le joli petit roman de Susanne, que tout le monde connaît, mais qu'il faut lire dans l'original. Il y règne une simplicité charmante, que nos chansonniers auraient dû conser-

ver en adaptant cette anecdote de la Bible au théâtre du Vaudeville. Peu de livres prêtent davantage à la parodie que les livres saints.

Le chapitre XIV et dernier est dans le genre des premiers. Il paraît que Daniel avait un grand sens, et l'esprit encore plus délié. Ses écrits ont mis à la torture tous les Saumaises ecclésiastiques, et ont fait noircir bien du papier.

Quant à sa personne, on présume qu'il était eunuque à la cour du roi de Babylone, et qu'il y prophétisa fort à son aise pendant toute sa vie, longue de quatre-vingts années.

LES PETITS PROPHÈTES.

XXXIV. OSÉE.

Que penser du début des prophéties d'Osée : *Et dixit Dominus ad Osée : Vade, sume tibi uxorem fornicationum, et fac tibi filios fornicationum, quia*

fornicans fornicabitur terra à Domino. Assurément ce verset, que je ne traduirai pas, ne peut être proposé pour un modèle de goût, de sublimité ou de décence, qu'on le prenne au figuré ou au propre. Le copiste, sous la dictée de l'Esprit-Saint, éprouvait alors de singulières distractions ; et c'est là ce qu'on appelle encore aujourd'hui les divines écritures !....

Le chapitre II est dans le même genre. Il pouvait avoir jadis, pour les Juifs, des beautés locales ; mais assurément ces étranges paraboles ne peuvent plaire en tous lieux, et ne sont point d'une beauté de tous les temps.

Tous les détails des chapitres III et IV sont encore dignes du b....l, et supposent ou une extrême corruption, ou une extrême simplicité chez le peuple auquel on ne pouvait faire entendre raison qu'en se servant de pareils moyens. Et des nations qui se disent policées, qui ont des lumières, et qui se respectent, continuent d'être les échos des sales

chansons d'une horde demi-barbare et sans vergogne! Et nos temples retentissent encore tous les jours des phrases ordurières de la Bible! Et nos vierges pures les répètent, dans nos solennités religieuses, sous l'œil des mères de famille!....

Chapitre v, tout y est fort obscur, et par conséquent très-prophétique.

Chapitres vi et vii, *idem*.

Par-ci, par-là, on trouve quelques éclairs qui justifient d'avoir osé mettre Osée à la suite d'Isaïe, de Jérémie et d'Ezéchiel; par exemple, chapitre viii: *Quia ventum seminabunt, et turbinem metent.* [7. Ils ont semé du vent, et ils moissonneront des tempêtes.] ....*Israël nunc factus est in nationibus quasi vas immundum.* [8. Israël est traité maintenant, parmi les nations, comme un vaisseau souillé par des usages honteux.] Et chapitre ix: *Area et torcular non pascet eos, et vinum mentietur eis.* [2. Israël ne trouvera ni dans ses granges ni dans ses pressoirs de quoi se nourrir, et

ses vignes tromperont son attente.] Il y a encore plus de poésie et de mouvement dans le x.

Le chapitre XIV et dernier offre une peinture douce qui contraste avec tout ce qui précède, et repose un peu le lecteur fatigué.

Les théologiens eux-mêmes trouvent, dans les prophéties d'Osée, des choses fort extraordinaires. On doit supposer, disent-ils, que Dieu ne lui commande pas de commettre un adultère, mais d'épouser une prostituée ; c'est le sentiment de saint Augustin et de saint Basile. Quel livre édifiant que celui où Dieu lui-même ordonne de voir les filles, et même de les prendre pour femmes !

Si l'on déchirait de la Bible toutes les pages indécentes et immorales, elle ne serait plus aussi volumineuse.

XXXV. JOËL.

Joel est plus poète qu'Osée. A-t-on jamais décrit mieux une épidémie, une année de stérilité, que ce prophète, dans son chapitre 1er ? Les figures sont groupées avec le plus grand effet. Ses exclamations portent la terreur. Ses apostrophes fréquentes communiquent l'alarme au lecteur le plus froid et le plus en garde contre les prophéties.

Le chapitre II est plein de mouvemens rapides et de chaleur. Que d'imagination ! que de feu ! quelle précision ! et, en même temps, quelle profusion d'images ! comme les tableaux sont pressés et remplis tout à-la-fois ! Il tombe parfois dans l'exagération. Des sauterelles, qui s'élancent, ne doivent pas faire autant de bruit que des chariots.

Le chapitre III et dernier ne le cède en rien aux deux précédens. Joël y prend tous les tons; il s'y multiplie. Quelle tête exaltée devait avoir ce prophète ! Son

opuscule est un modèle du style oriental; il en porte le caractère plus qu'aucun autre livre de la Bible; et sa lecture ferait des poètes, si on pouvait devenir poète en lisant.

On ne sait rien sur le personnel de ce prophète plein de véhémence. On ignore même de quelle tribu il était. A son style, il ne paraît pas qu'il ait hanté les mauvais lieux, à l'exemple d'Osée son contemporain. L'esprit de Dieu l'inspira en termes plus honnêtes, et non moins poétiques. Les figures dont il se sert sont plus chastes, et ne font point rougir.

XXXVI. AMOS.

Les deux premiers chapitres ont bien le caractère des prophéties; mais il n'y a de nerf que dans quelques endroits du second : *Pro eo quod vendiderit pro argento justum, et pauperem pro calceamentis.....* etc. [Israël a vendu le

juste pour de l'argent, et le pauvre pour les choses les plus viles.]

Le chapitre III n'a rien de bien remarquable ; les prophètes nous ont accoutumés aux comparaisons qui s'y trouvent entassées, et qui sont d'un assez bel effet.

La fin du chapitre IV a de la noblesse et de la grandeur : *Quia ecce formans montes et creans ventum, et annuntians homini eloquium suum, faciens matutinam nebulam, et gradiens super excelsa terræ.* [13. Voici celui qui forme les montagnes et qui crée le vent, qui annonce sa parole à l'homme, qui produit les nuages du matin, et qui marche sur ce qu'il y a de plus élevé.]

Il y a de belles choses dans le chap. V, quand ce ne serait que le second verset, et aussi beaucoup de redites au commencement.

Le chapitre VI, contre les riches et les heureux du siècle, a de la force : mais les riches et les heureux du siècle sont ordinairement sourds à toutes ces belles

déclamations ; les joies du moment les empêchent de penser aux menaces de l'avenir.

Le berger Amos montre bien de la fermeté dans le chapitre VII. Toutes ces petites querelles de prophète à prophète font pitié ; mais de ce choc ridicule il jaillit quelques éclairs, qui dédommagent un peu de l'ennui du reste.

Le chapitre VIII contient encore une belle imprécation contre les mauvais riches et les mal-honnêtes gens, que le prophète termine par ce trait : *In die illâ deficient virgines pulchræ, et adolescentes in siti.* [13. En ce temps-là, les vierges d'une beauté extraordinaire mourront de soif, et *avec elles* les jeunes gens.]

Les huit premiers versets du chapitre IX et dernier sont de toute beauté ; le reste est commun.

Le prophète Amos était un pâtre, cueillant quelques mûres sur des ronces ; comme il gardait son bétail dans la banlieue de Bethléem, Dieu le choisit pour grossir le troupeau de ses prophètes.

XXXVII. ABDIAS.

L'unique chapitre, de 21 versets, qui compose les prophéties d'Abdias, est trop peu de chose pour mériter qu'on s'y arrête plus long-temps. Le verset 4 offre pourtant une belle image poétique. Le 18 a du pathétique.

Ce prophète était le grand-maître de la maison du roi Achab. En ce temps-là, Dieu trouvait des serviteurs par-tout, même à la cour.

XXXVIII. JONAS.

Ce prophète, fils de prophète, était bâtard, né d'une veuve. D'après le commandement de Dieu fait à Osée, le père de Jonas, pour éviter l'adultère, se contenta du concubinage avec une femme qui n'avait plus de mari. Quoi qu'il en soit, disons un mot de son livre.

Le récit du premier chapitre est *amu-*

sant. Le cantique de Jonas, dans le ventre de la baleine, est digne du lieu qui l'inspirait.

Le chapitre III doit faire sourire le sage. En effet, il est assez plaisant de voir, à la voix de Jonas, le roi et les habitans de Ninive se couvrir de sacs, eux et leurs jumens; un grand jeûne est ordonné, même aux troupeaux :

Homines et jumenta et boves et pecora non gustent quidquam nec pascantur, et aquam non bibent; et operientur saccis homines et jumenta. [7. Que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis, ne mangent rien; qu'on ne les mène point au pâturage, et qu'ils ne boivent point d'eau; 8. Que les hommes et les bêtes soient couverts de sacs.]

Le chap. IV manifeste la bonté d'ame du prophète Jonas. Quoi! il se fâche contre Dieu, parce que Dieu a pardonné à Ninive! Pardonnons aussi au prophète, en faveur de l'aveu de sa colère; admirons sur-tout la complaisance de Dieu, qui

daigne lui rendre compte de sa conduite. « Dans Ninive (dit le Seigneur à son « serviteur) il y a 120,000 hommes qui « ne distinguent pas leur main droite « de leur main gauche; et je les pu- « nirais!.... ils sont plus bêtes que mé- « chans. » Il n'y a que dans la Bible qu'on trouve de ces naïvetés-là.

Il faut lire dans le *discours préliminaire* du *Pseautier* de Jean-François Laharpe, comment ce littérateur converti se met à la torture pour trouver du sublime dans cet apologue oriental de Jonas; il admire sur-tout cette confiance familière établie entre l'homme et son Dieu, et qui, selon lui, ne peut qu'être inspirée.

Nous autres prophanes, que la grace n'a point encore illuminés, malgré notre bon vouloir, nous ne pouvons nous résoudre à voir ici autre chose que le langage d'un poète asiatique qui, pour se mettre à la portée des gens simples, et se donner en même temps de l'importance à leurs yeux, traite sans façon, de pair à compagnon, avec son divin maître,

et prend le style de la conversation. Il faut appliquer cette observation à toutes les paraboles dont les deux Testamens fourmillent.

XXXIX. MICHÉE.

Le premier chapitre contient des espèces de lamentations, moins belles que celles de Jérémie.

Au chapitre III, Michée gourmande les faux prophètes. N'entrait-il pas un peu de rivalité de métier dans cette sainte imprécation ?

Les chapitres IV et V sont remplis d'allusions vagues, qu'on n'a pas manqué de rapporter à Jésus-Christ. Il y a aussi des passages imités de ses confrères.

Le chap. VI a plus d'originalité. J'aime à voir Dieu s'humaniser, et faire l'interlocuteur avec son peuple.

Le tableau des iniquités juives est fortement peint au chap. VII et dernier.

On sait que la racine du mot *Michée*, veut dire *semblable à Dieu*. L'homme est si peu à même de comparer, et par conséquent de vérifier cette illustre étymologie, qu'il a donné à ce nom une acception toute contraire ; il en a fait une expression injurieuse, un terme de mépris, pour désigner *une bonne bête*, *un bon Israélite*, *un bon apôtre*, *un mari benet*, etc.

Il y a eu plusieurs Michée.

XL. NAHUM.

Ce second prophète contre Ninive est bien plus poète que le premier. Le tableau qu'il nous a laissé du sac de cette ville est de main de maître. On ne trouve, dans Homère ou dans Ossian, rien de plus animé, de plus rapide. L'art n'a jamais atteint ce beau désordre. Chaque mot est une image ou un sentiment : *Vox fla-*

gelli, vox impetûs rotae. Nahum est un grand peintre.

On le croit contemporain du roi Sardanapale.

XLI. HABACUC.

Les deux chapitres d'Habacuc sont bien beaux. Le prophète y met Dieu au pied du mur.... *Quare taces? devorante impio justiorem se....* etc. [13. Pourquoi demeurez-vous dans le silence, pendant que l'impie dévore ceux qui sont plus justes que lui?] Il était difficile de répondre à cette vive apostrophe. Sans se justifier tout-à-fait, Dieu lui réplique d'une grande manière : *Vae qui aedificat civitatem in sanguinibus.... Quia lapis de pariete clamabit....* etc. [12. Malheur à celui qui bâtit une ville du sang des hommes! 11. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille.]

C'était ici le cas de donner la solution du fameux problême du bien et du mal

sous un Dieu bon et tout-puissant ; et il faut croire, d'après ces deux beaux chapitres d'Habacuc, qu'il est insoluble.

Le nom d'*Habacuc* signifie le *lutteur*, sans doute à cause de sa lutte courageuse avec Dieu lui-même.

Le cantique qui termine ces trop courtes prophéties est moins beau qu'elles, quoiqu'il ait bien le caractère exalté qui convient à cette sorte de production.

Saint Jérôme attribue au prophète Habacuc, contemporain de Daniel, la petite anecdote de la chaste Suzanne.

Les théologiens avouent franchement que les prophéties d'Habacuc sont obscures, et difficiles à faire cadrer aux événemens. Prenons acte de l'aveu.

XLII. SOPHONIE.

Ce prophète de qualité (selon saint Cyrille) a un peu du style de Jérémie. Ses prophéties, débitées avec véhémence dans les carrefours, devaient faire une grande impression sur l'esprit des Juifs. Il a prédit le bonheur que devait procurer le messie. Le messie est arrivé : quand donc serons-nous heureux ?

XLIII. AGGÉE.

Ses deux chapitres sont peu de chose ; ils ont cependant le caractère de prophéties, et respirent l'antique.

La parole a été mise en la bouche d'Aggée pour exciter les Juifs à rebâtir leur temple ; ils n'étaient guère d'humeur à faire cette dépense. Le premier temple, qui avait tant coûté, ne les avait pas préservés de la captivité. Dieu leur avait manqué de parole déjà plusieurs fois ;

malgré ses belles promesses, il avait abandonné son peuple chéri. L'éloquence d'Aggée redonna un peu de courage à ses malheureux compatriotes.

XLIV. ZACHARIE.

Les visions du chapitre 1er ne sont pas heureuses : des chevaux qui parlent, des cornes qui accablent les hommes, tout cela n'est rien moins que sublime.

Il y a deux traits plus heureusement trouvés dans le chapitre II, et qui devaient être bien consolans pour les Juifs. Zacharie leur fait dire par Dieu même, au sujet d'un arpenteur qu'il voit en vision mesurant les limites de Jérusalem : *Et ego ero ei, ait Dominus, murus ignis in circuitu.* [5. Je lui ferai moi-même un mur de feu qui la couvrira tout autour.] L'autre trait est sentimental ; c'est toujours Dieu qu'on fait parler : *Qui enim tetigerit vos, tangit pupillam*

oculi mei. [8. Parce que celui qui vous touche, dit le Seigneur, touche la prunelle de mon œil.]

L'entendre du chap. III est au diseur.

Le chapitre IV, *idem.*

Que signifient, chapitre V, un livre qui vole, une femme assise au fond d'une bouteille, et une bouteille pour laquelle on bâtit une maison ? Tout cela est une énigme, ou plutôt les rêves d'un prophète à jeun ou ivre. Que de pauvretés, que de niaiseries dans cette Bible, parfois si belle !

Le chapitre VII a au moins un but moral ; on y insinue qu'une bonne action vaut mieux qu'un long jeûne.

Il n'y a de satisfaisant dans le chapitre VIII que ce trait : *Veritatem tantùm et pacem diligite ;* [19. Aimez seulement la vérité et la paix.] *et je vous tiens quitte du reste*, dit le Seigneur à son peuple. Les ministres du Seigneur sont plus exigeans et plus difficiles à contenter que leur maître.

Le 9e verset du chapitre IX est une

prophétie toute claire de l'avénement du messie : *Ecce rex tuus veniet pauper et ascendens super asinam, et super pullum filium asinae.* [9. Voici votre roi qui vient à vous ; il est pauvre ; il est monté sur une ânesse et sur le poulain de l'ânesse.] Ce n'est point le cas de chanter avec l'église : *Rex celestis, rex gloriae.* Le dernier verset est tout-à-fait plaisant : *Quid enim bonum ejus (Domini) est et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines.* [17. Car qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent à *donner*, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ?]

Le chapitre x a de la rapidité et un air d'inspiration, à travers l'obscurité et les idées sans suite dont il est plein. Que veut dire, par exemple, ce qu'on met dans la bouche de Dieu : *Et super hircos visitabo ?* Il faut être prophète, pour avoir le privilége de parler ainsi sans s'entendre soi-même, chapitre xi.

Le chapitre xii est plus intelligible et

plus beau aussi. Cette image a de la grandeur; elle est d'une belle simplicité, quoiqu'un peu féroce : *In die illâ ponam Jerusalem lapidem oneris cunctis populis; omnes qui levabunt eam concisione lacerabuntur.* [3. En ce temps-là, je ferai que Jérusalem sera, pour tous les peuples, comme une pierre très-pesante; tous ceux qui la voudront lever en seront meurtris et déchirés.] Et cet autre verset: *In die illâ ponam duces Juda sicut caminum ignis in lignis, et sicut faciem ignis in fœno; et devorabunt ad dexteram et ad sinistram omnes populos in circuitu.* [6. En ce jour-là, je rendrai les chefs de Juda comme un tison de feu qu'on met sous le bois, comme un flambeau allumé parmi la paille; et ils dévoreront, à droite et à gauche, tous les peuples qui les environnent.] Dieu traitait la nation hébreuse comme une meute affamée.

Les deux derniers chapitres sont tout prophétiques, c'est-à-dire tout pleins de détails vagues, qui ne pouvaient pro-

duire d'effet que sur des esprits juifs.

Selon saint Jérôme, Zacharie était fils naturel de Barachie, et fils d'Addo selon la loi.

Voici une remarque assez curieuse : C'est que, depuis Moyse jusqu'au Christ inclusivement, presque tous les personnages un peu fameux de la Bible sont des bâtards. Leurs paroles et leurs habitudes se ressentent de leur naissance.

XLV. MALACHIE.

Le nom de ce prophète signifie *mon ange*. En effet, s'il faut s'en rapporter à Tertulien et à l'eunuque volontaire Origène, Malachie était un ange incarné. Cependant les septantes et les pères de l'église soutiennent que Malachie n'était qu'un ange d'office, et non un ange de nature. Or, vous saurez, honorables lecteurs, que les prêtres ne sont tous que des anges d'office ; c'est le sentiment de Malachie lui-même.

Dans ses deux premiers chapitres, il s'élève courageusement contre les prêtres; il leur reproche sur-tout de vivre mal avec leurs femmes. Le clergé moderne s'est mis à l'abri de ce soupçon, et n'en est pas plus sage. Les deux autres chapitres ne contiennent que des lieux communs prophétiques. *En attendant*, dit-il, *l'épouvantable jour du Seigneur*, c'est-à-dire, la venue d'un messie.

Il est pourtant un passage assez remarquable; le voici: *Les lèvres du prêtre garderont la science, et c'est de sa bouche qu'on demandera de l'apprendre.* Où en serions-nous, si nous n'avions jamais été à d'autre école?

N. B. EXTRAIT DU CATÉCHISME DU CURÉ MESLIER.

DEMANDE.

Qu'est-ce que mentir?

RÉPONSE.

C'est faire le prophète.

Le style oriental est celui des prophètes, dit Jean-François Laharpe dans son *Pseautier*, p. 56, in-12.

Cette assertion nous semble peu mesurée, et injurieuse à Dieu ; elle lui suppose peu de goût : car qui ne sait pas que les poètes orientaux sont plus boursoufflés que sublimes, ont plus d'emphase que d'éloquence, et ne s'embarrassent pas toujours de mettre de la justesse, de la vérité, du naturel, dans leurs fréquentes métaphores à perte de vue?...

Les Juifs faisaient assez peu de cas de toutes ces prophéties, comme le témoigne ce proverbe :

Producentur dies, et peribit omnis visio. [Les prophéties ne regardent que

les temps éloignés ; ainsi elles sont inutiles.]

Il y a du bon sens dans ce mot impie.

Les prophètes ripostaient avec cet autre proverbe :

Ubi non est visio, profligabitur populus. [Quand il n'y a point de prophétie, le peuple est abattu.]

On doit regretter beaucoup de prophéties perdues, malgré l'inspiration divine dont elles émanaient. Les livres humains ne sont pas les seuls qui se perdent.

Les Grecs aussi avaient leurs prophètes ; mais il faut convenir que l'Apollon de Delphes ne fournissait pas à ses ministres des inspirations, à beaucoup près, aussi sublimes, aussi poétiques que le Jéhova de Jérusalem.

Honorables lecteurs, nous nous en rapportons à votre sagacité : N'est-il pas vrai que des *hommes voyans*, des *hommes de Dieu*, des *envoyés du Très-Haut*, enfin des *anges*, car l'écriture sainte donne libéralement toutes ces ma-

gnifiques dénominations aux prophètes; n'est-il pas vrai, disons-nous, que des hommes dignes de ces beaux titres auraient parlé, auraient écrit, sinon avec plus de poésie (on ne peut en mettre davantage), du moins avec plus de suite, plus de logique, plus de sagesse, et surtout avec plus de décence et d'humanité? L'inspiration divine qui les possédait ressemble trop au désordre d'un cerveau mal organisé, d'une tête mal faite ou mal meublée. Honorables lecteurs, vous venez de parcourir avec nous les prophéties : dites, peuvent-elles être bonnes à autre chose qu'à être quelquefois consultées par des poètes?

La Bible elle-même ne donne pas une haute idée de ses prophètes, puisque, dans son style, *prophétiser* se met pour *chanter*, *danser*, *jouer des instrumens*. Cette observation grammaticale, assez grave, n'est point de nous; elle appartient toute entière au révérend père dom Augustin Calmet.

Augustin, non pas le bénédictin, mais

l'évêque d'Hippone, prétend que les prophètes étaient les philosophes de la Judée. Pour compléter l'assertion du père de l'église, on pourrait trouver quelque analogie entre nos saints prophètes et les philosophes cyniques; ils en portaient le manteau, la besace, le bâton et la barbe : ils en avaient tout le négligé.

Le capucin Boulduc prétend que l'ordre des prophètes remonte au déluge.

On compte chez les Juifs une dixaine de prophétesses, dont Sara est la première, et la vierge Marie la dernière. Pourquoi n'être pas remonté tout de suite jusqu'à Eve? Ces prophétesses ont tout l'air d'être des copies des sibylles.

La plupart de ces prophétesses prétendues ne savaient point lire, et sont mortes sans se douter du rôle qu'elles avaient joué, ou qu'on se proposait de leur faire jouer, à leur insu, chez la postérité.

XLVI. LES MACCHABÉES,[1]

OU

LES MEURTRIERS.

LIVRE 1er.

Le premier chapitre pourrait servir de modèle pour écrire l'histoire ; il y règne une belle simplicité, et un air de véracité qui attache.

L'intérêt croît beaucoup dans le chapitre suivant, dont Mathatias est le héros. Son discours est beau, et bien propre à ce qu'il méditait : *Vae mihi !... Templum ejus sicut homo ignobilis.... Vasa gloriae ejus captiva abducta sunt.* [7. Malheur à moi ! 8. Son temple est traité comme un homme infâme. 9. Les vases consacrés à sa gloire ont été enlevés comme des captifs.] Je n'aime point lui voir tuer de sa main son compatriote immolant aux faux dieux, et l'envoyé du

[1] *Per me plaga*, mot à mot du nom hébreu.

vainqueur ; il devait rester sur la défensive, et ne jamais attaquer. Son beau zèle dégénère en rage, sur-tout quand *circumdederunt (Mathatias et amici ejus) pueros incircumcisos quotquot invenerunt.* [46. Ils circoncirent tous les enfans incirconcis qu'ils trouvèrent.] Un héros faire la guerre à des enfans !....

On aime à voir, chapitres III, IV, V, un peuple combattre pour ses foyers, pour ses dieux et pour sa liberté. Les Juifs ne jouent un rôle qui leur fasse véritablement honneur que dans les livres des Macchabées. Il règne dans le style une rapidité qui peint assez bien celle des conquêtes de Juda ; ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que tous ces récits ne sont accompagnés d'aucun prodige. Les Juifs ne doivent qu'à eux leurs victoires.

A propos de cela, nous ferons remarquer combien les convenances sont observées dans la Bible : quand il s'agit d'établir la religion, les miracles sont prodigués ; mais dans ce livre, qui traite

de la liberté et de la vie des Israélites, l'auteur de cette partie de l'histoire juive a eu le bon esprit de n'y point fourrer de prodiges, et de laisser aux Juifs tout l'honneur des événemens.

En faveur du reste, il faut pardonner à l'annaliste de faire mourir Antiochus de chagrin d'avoir prophané les lieux saints, chapitre v.

La grandeur des Romains est peinte à grands traits dans le chapitre VIII : ...*Et in omnibus istis nemo portabat diadema.* [14. Nul d'entre eux ne portait le diadême.] Il est curieux aussi de lire, dans le même chapitre, le traité d'alliance passé entre les Romains et les Hébreux.

Jusqu'au XVIe et dernier chapitre de ce livre, tout va bien; et l'histoire des Juifs est celle d'un peuple brave conduit par des généraux habiles et prudens. La nation monte à un degré de puissance et de bonheur qu'elle n'avait pu obtenir jusqu'alors, chapitre XIV : *Et sedit unus quisque sub vite suâ et sub ficulneâ suâ.* [12. Chacun se tenait assis sous sa vigne

et sous son figuier.] Dans aucune langue, on ne trouve rien au-dessus de ce verset; il peint admirablement le calme et la sécurité d'un peuple libre par son courage, et à l'ombre de ses lois.

Le dernier chapitre dépare tout. On voit avec peine le vieux Simon se laisser enivrer par son ennemi, et périr honteusement à table.

L'original de ce premier livre est en hébreu; celui du second n'est qu'en grec, non pas du bon temps des Grecs. L'esprit de Dieu n'était pas éloquent dans toutes les langues, comme on va le voir.

XLVII. LES MACCHABÉES,

OU

LES MEURTRIERS.

LIVRE II.

Ce second livre débute par un miracle : cette eau épaisse tirée du puits où on avait caché le feu sacré, cette eau trouble qui s'allume aux rayons du soleil, a bien l'air d'une invention de prêtres.

Le chapitre II sur-tout ne porte pas ce caractère antique que nous avons remarqué dans le premier livre : on y fait de l'esprit ; les comparaisons sont prodiguées ; en un mot, c'est une préface telle qu'on en met trop souvent aux livres modernes.

Que le récit du chapitre III est languissant ! c'est un tableau terne qui eût pris les plus vives couleurs sous le pinceau des prophètes. Qu'on en juge par cette phrase traînante : *Sed spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suae os-*

tensionis evidentiam ita ut.... [24. Mais l'esprit de Dieu tout-puissant se fit voir alors par des marques bien sensibles, ensorte que....] Peut-on rien de plus lâche? Assurément l'Esprit-Saint n'inspirait pas l'auteur de cette description; ou bien, *aliquando dormitat...* Quant au supplice miraculeux d'Héliodore, si on le réduit à sa juste valeur, ce n'est peut-être encore qu'une petite ruse de prêtres. Deux d'entre les lévites se seront habillés en *anges d'office*, (Voyez *Malachie*.) et, payant d'effronterie, seront venus fouetter Héliodore, etc.

Le roi Antiochus ne fut point fustigé, chapitre v; et cependant il fit pis encore qu'Héliodore. Tout ce récit est plat, rempli de longueurs, écrit sans chaleur et sans mouvement.

Toujours le même style, chapitre vi. Le narrateur s'interrompt pour s'abandonner à des réflexions monacales. Plus de nerf, plus de précision, plus de noblesse! Le martyre d'Eléazar intéresse, malgré le vice de la diction; et sa mort

montre jusqu'à quel point l'homme peut porter l'opiniâtreté, même pour les choses les plus futiles, les plus indifférentes. *Manger du porc!*.... Le vieillard avait une constance digne d'une cause plus importante. Le reste est dans le même genre....

On aurait dû peut-être se contenter du premier livre des Macchabées, et ne point mettre celui-ci au nombre des canoniques ; il dépare cette belle suite de monumens antiques.

Lamothe-Oudart fit chausser aux Macchabées le cothurne français, en 1721, avec un peu plus de succès que J. Virey dans sa *Macchabée* de 1596, et que l'abbé Nadal dans son *Antiochus* de 1722. Ces trois auteurs dramatiques ont puisé dans le chap. VIII du second livre leur sujet, beaucoup plus atroce et dégoûtant que tragique. Il n'est point dans la bonne nature qu'une mère applaudisse au dépécement du corps de ses sept fils. Racine faisait de meilleurs choix dans la Bible.

N.B. EXTRAIT

DU CATÉCHISME DU CURÉ MESLIER.

DEMANDE.

« Qu'est-ce que la Bible ?

RÉPONSE.

« C'est un livre dont on empêcherait « aujourd'hui la première édition, pour « peu qu'on s'intéressât au maintien des « bonnes mœurs. »

Et cependant Jean-François Laharpe prétend que les livres saints contiennent la science de Dieu ! Si cela est, Dieu a du génie, sans doute ; mais il n'a point de logique ni de moralité.

Lisons les dernières lignes d'un décret du concile[1] de Trente sur la Bible :

« .... Si quelqu'un ne reçoit pas pour « sacrés tous ces livres entiers, avec tout « ce qu'ils contiennent, *qu'il soit ana-* « *thême !*

---

[1] On remarque dans l'histoire de ce concile une circonstance singulière, c'est qu'il commença par un bal.

Et nous, disons : Comment a-t-il pu se trouver, comment peut-il se trouver encore des hommes assez dépourvus de sens et de pudeur pour prêcher aux simples les turpitudes qui fourmillent dans les deux Testamens, et que ne rachètent point les beautés littéraires qu'on y rencontre ? Ce livre d'en haut est souvent du style le plus bas. Si une plume, tirée des ailes d'un ange, a rédigé Booz et Ruth, Tobie, même le Cantique des Cantiques, un stylet de fer a buriné le reste. Il règne le plus mauvais ton dans les œuvres de David, de Salomon, des prophètes, et de Moyse lui-même. La Bible ne peut devenir ouvrage classique, sans de graves inconvéniens; sa lecture corrompt la jeunesse. « Ce qu'on lit du vieux Testament (dit saint Basile, dans sa *lettre à Chilon*) peut souvent apporter du dommage. »

Citons, à l'appui de cette observation, la règle IV d'un index du concile de Trente lui-même :

« Les libraires qui vendront les livres

« de la Bible, en langue vulgaire, à ceux « qui n'ont pas faculté de les lire, per- « dront le prix de leurs livres, et seront « châtiés.

Les prêtres quelquefois ont donc rougi eux-mêmes du contenu de leurs propres livres; ils en sont réduits là!

Quelqu'un a composé un ouvrage intitulé : *Le Sanctuaire fermé aux Profanes;* tout exprès pour prouver qu'on doit défendre au peuple la lecture des livres sacrés.

Dans la préface d'une Bible en estampes, et sans texte, qui parut à Paris en 1728, in-4°, l'éditeur motive le parti qu'il a pris, en disant : *Il ne convient pas à tous de lire l'écriture sainte.*

LE NOUVEAU TESTAMENT.

XLVIII. LE SAINT ÉVANGILE.

DE JÉSUS-CHRIST,

SELON SAINT MATTHIEU.

Le premier chapitre est divisé en deux sections : la première contient l'arbre généalogique du Christ. A la bonne heure, quoiqu'il soit de mauvais exemple de faire ainsi montre de ses aïeux. La seconde partie renferme le récit de la naissance de Jésus ; elle n'est rien moins que régulière et édifiante, la naissance du législateur des chrétiens. S'il faut du merveilleux pour rendre les hommes meilleurs ; s'il faut orner la vérité pour lui faire trouver grace à leurs yeux, du

moins faudrait-il en même temps que le premier chapitre du code des mœurs par excellence ne fût point souillé par un mystère indécent et scandaleux. Que penser d'un livre de morale qui débute par un adultère ? Un bâtard est un homme comme un autre, sans doute ; mais pourquoi mettre au nombre de ses perfections l'illégitimité de sa naissance ?

On est révolté en lisant, dans la mythologie indienne, que *Brouma*, le Dieu suprême, se trouvant seul avec sa fille, conçut le projet d'un inceste, et l'exécuta.

Doit-on être plus édifié, en lisant dans la mythologie chrétienne, que Dieu le père médita de toute éternité un adultère, et le consomma par l'opération du Saint-Esprit, en rendant enceinte de Dieu le fils, Marie déjà mariée ? Il est vrai qu'on la dit vierge, même après avoir été mère.

Ainsi l'Asie consacre un culte à l'inceste, et l'Europe à l'adultère.

Il faut avouer que l'univers a joué de bonheur. La réparation du genre humain, le salut du monde, l'accomplissement

des prophéties, le sens littéral et les figures de l'ancien Testament, les miracles du nouveau; la dispersion des Juifs, la conversion des gentils, la destruction de l'idolâtrie, etc., à quoi tout cela tenait-il? à un mot. Le destin de la terre dépendait d'un *oui* ou d'un *non*. Si la vierge n'avait pas eu une vertu aussi facile; si elle eût répondu *non*, tout sèchement, aux belles promesses, aux propositions insinuantes du mercure du Saint-Esprit, c'en était fait. Que serions-nous devenus? Hélas! nous n'aurions point eu d'église, point de pape, point de cardinaux, point d'évêques, point de prêtres, point de messes, point de conciles, point d'indulgences, point d'inquisition, point de croisades, point de saint Barthélemi, point de carmes, point de jacobins, point de capucines; Marie aurait été tout bonnement la femme d'un charpentier et la mère d'un petit compagnon menuisier. C'est ici le lieu de lire l'histoire des grands événemens par de petites causes.

Une vierge [1] mariée, qui se trouve enceinte à l'insu de son époux, et par l'opération d'un autre agent; un ange qui vient faire entendre raison au mari [2] trompé, et lui interdire la plainte ou le murmure, tout cela ne semble pas trop dans la pureté évangélique. Il n'y a de vraiment estimable, ou plutôt de vraiment singulier, que le ton de bonhomie, et l'air de vérité que l'historien met dans la narration d'un événement aussi extraordinaire; il ne daigne rien motiver, rien justifier. Il prend apparemment ses lecteurs pour autant d'idiots, ou pour autant de libertins.

Honorables lecteurs! nous vous ferons

---

[1] Niu-oua ou Niu-va, sœur ou femme de Fohi, très-ancien législateur des Chinois, obtint, par ses prières, d'être vierge et épouse tout ensemble. C'est ainsi que la reine Kiang-yuen devint la mère de Heou-tsi, et resta vierge. Voyez *le Chou-king. Nil sub sole novum.*

[2] C'est une grande question, parmi les pères de l'église grecque et latine, de savoir si le bon saint Joseph était vierge ou veuf, quand il épousa la bonne vierge Marie. Voyez les *Remarques* de Saint-Réal sur la *vie de Jésus-Christ*, in-4°.

grace des querelles de ménage qui survinrent nécessairement entre Joseph et Marie, quand celle-ci devint enceinte, à la grande surprise de l'autre. Parmi les cinquante ou soixante évangiles qui existent, l'église, prudemment, n'a reconnu que les quatre qui taisent tous ces détails peu édifians : elle n'en a déjà que trop laissé passer dans ses livres canoniques.

Faisons pourtant remarquer la modération de Joseph : 19. *Joseph vir ejus, cum esset justus, voluit occultè dimittere eam.* [Joseph son mari, étant juste, et ne voulant pas la déshonorer, résolut de la renvoyer secrètement.] En dépit de la religion et de ses mystères, on rend ici hommage aux principes éternels d'honnêteté que la nature grave dans le cœur de tous les hommes, et que rien ne peut entièrement effacer. Joseph, mal rassuré par l'ange Gabriel, sent l'affront qu'il a essuyé ; car être déshonoré par le fait d'un Dieu ou par le fait d'un simple mortel, c'est toujours un affront.

Il n'est pas au pouvoir d'un Dieu de purifier le lit conjugal qu'il vient de souiller.

Le chapitre II est encore plus rempli d'absurdités, dignes des *Mille et une Nuits*. L'étoile miraculeuse, qui conduit à la crèche de Bethléem les trois rois ou mages de l'Orient, ne serait-elle pas un réchauffé de cette étoile de Vénus qui, d'après le docte Varron, (*rerum divinar.* II.) guida le pieux Enée en Italie, *ad agrum usque Laurentum*? En lisant ces rêveries, j'admire la précaution de l'église, qui a grand soin de recommander à ses grands enfans le non usage de la raison, *in obsequium fidei*. Combien les historiens de Jésus lui ont fait de tort! et faut-il être de mauvaise foi pour se prévenir contre une mission annoncée sous de tels auspices? Et l'on remarquera que l'évangile de saint Matthieu est encore le moins ridicule de tous.

Jean-Baptiste, dans le chapitre III, annonce Jésus sous des traits un peu trop prononcés : *Cujus ventilabrum in manu suâ, et permundabit aream suam; et*

triticum suum congregabit in horreum. [12. Il a son van en sa main, et il nettoiera parfaitement son aire; il amassera son blé dans le grenier.] *Paleas autem comburet igni inextinguibili.* Cette métaphore est belle; mais *brûler de la paille dans un feu inextinguible* est outré et hors de toute vraisemblance. Voilà donc le Christ annoncé comme un Dieu sans pitié, et éternel dans sa vengeance. Je ne retrouve pas encore là un modèle de conduite dans le Saint Evangile. Jésus-Christ paraît enfin, et heureusement il contraste parfaitement avec son précurseur. Je crois qu'un de ses défauts était de savoir mal choisir ses gens. La première phrase qu'il débite annonce, exprime un sentiment de modestie et d'équité.

La première partie du chapitre IV, c'est-à-dire l'histoire de la tentation, fait honneur à la sagesse et à la modération de Jésus. Sous cette allégorie, un peu grossière, mais d'autant plus à la portée du peuple, il donne des leçons pleines

de sens; il nous inculque que ce n'est pas assez d'avoir soin de son corps, qu'il faut aussi nourrir son esprit de vérités utiles, etc. etc. C'est dommage qu'il démente sitôt son caractère grave; ou plutôt Jésus-Christ nous montre que le sage peut quelquefois s'égayer : c'est sans doute dans cet esprit qu'il faut lire le *calembour* qui sort de sa bouche divine, en s'adressant à Simon et à André, frères, et tous deux pêcheurs : *Venite post me, et faciam vos fieri* PISCATORES *hominum.* [19. Suivez-moi, et je vous ferai devenir *pêcheurs* d'hommes. [1]] Cependant je n'aime point que Jésus-Christ débauche ainsi le fils du père : *Illi statim relictis retibus et patre, secuti sunt eum.* [22. En même temps ils quittèrent leurs filets et leur père, et ils le suivirent.] Aujourd'hui on blâmerait ce personnage anti-moral et anti-social. Jésus se conduit ici en véritable bâtard.

[1] Au reste, on trouve des calembours jusque dans l'Odyssée. Jésus pouvait se permettre une licence qu'Homère s'était permise.

C'est au chap. v que Jésus commence à devenir vraiment intéressant ; non pas en débitant ses huit béatitudes, sermon vague, décousu, sans suite, et susceptible d'interprétations contraires ; mais sur-tout depuis le verset 23 jusqu'à la fin ; c'est là qu'il déploie toute la douceur, toute la simplicité, toute la bonhomie de son caractère. Il ne dit rien de neuf pour qui a étudié les moralistes anciens ; mais il devait paraître nouveau aux Juifs d'entendre un de leurs compatriotes les exhorter à la vertu avec cette sage modération, bien plus expressive que les miracles. Toute la dernière moitié de ce chapitre est admirable, et peut avoir son prix, même à côté des plus belles maximes de la sage antiquité.

Il faut en dire autant de tout le chapitre VI, qui est une suite du précédent, à l'exception du modèle de prière que Jésus propose. Je n'aime point le *pater*[1]

[1] L'exercice fréquent de la prière, si recommandé dans toutes les religions, est un acte de servitude qui n'a pas peu contribué à dresser les hommes au joug

noster. D'autres lui accordent une belle simplicité : moi, je le trouve plat, et ne contenant que des mots. Il y a bien plus de substance dans tout le reste du chapitre, où il est enchâssé, intercallé je ne sais comment, et peut-être par une main étrangère. *Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua.* [3. Lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite.] Voilà qui est beau et digne d'être retenu, et sur-tout d'être pratiqué. Il y a beaucoup de philosophie dans plusieurs

---

qu'ils portent presque par-tout en ce moment : l'esprit de résignation qui y règne, les termes de bassesse et d'avilissement dont on se sert, l'humble posture qu'on observe en les récitant, tout cela sent l'esclave.

Les temples sont comme autant de manéges où les prêtres, aussi adroits, et plus fourbes peut-être que les maquignons, exercent les hommes crédules, et les dressent à l'esclavage. En supposant un Dieu père commun de tous, n'est-ce pas l'offenser que de se prosterner devant lui, de joindre les mains, de se couvrir la tête de cendre, pour obtenir le pain quotidien ? Que je souffrirais si mes enfans embrassaient mes genoux, me baisaient les pieds, pour me rappeler qu'ils ont des besoins, et que je leur dois le pain quotidien, *panem quotidianum !*

versets de ce chapitre, et notamment dans le dernier.

Continuation et fin du *sermon sur la montagne*, chapitre VII. Les prédicateurs qui ont succédé à Jésus-Christ ont dit, et disent encore tous les jours, plus de jolies choses que leur modèle; mais qu'ils sont loin de mettre dans leurs phrases académiques et brillantes, dans leurs périodes nombreuses, l'onction et la substance qu'on trouve ici! Tout est ici en action, en images, en sentimens. Les traducteurs, commentateurs, théologiens, auteurs ascétiques et autres, ont tout gâté avec leurs interprétations : que ne s'en tenaient-ils à la lettre! Mais vouloir donner de l'esprit à Jésus-Christ, qui n'avait qu'un jugement droit, une tête saine, un cœur sensible et un caractère doux! C'est dans le sermon de la montagne que je reconnais sa morale évangélique, qui sera belle dans tous les siècles, dans toutes les contrées, et qui n'avait pas besoin de miracles, de prophéties, d'inspiration divine, pour être

goûtée et sentie. Jésus-Christ, sans doute, est fort innocent de tout ce qu'on lui a prêté après sa mort : il ne pensait pas à se faire passer pour le fils de Dieu ; mais il appelait Dieu son père, comme les philosophes appellent la nature la mère commune de tous les êtres.

Il y a eu aussi de la gaucherie, dans l'office du S. Sacrement, d'avoir appliqué à l'hostie ce passage du chapitre VII : *Nolite dare sanctum canibus*, [6. Gardez-vous bien de donner les choses saintes aux chiens.] et de l'avoir rimé en mauvais latin :

Ecce panis angelorum,
Non mittendus canibus.

[Voici le pain des anges, qu'il ne faut point jeter aux chiens.]

On aurait dû voir que l'application n'est point heureuse, et donne lieu à quantité d'ironies bien méritées. Ce mot symbolique du Christ : *Nolite dare sanctum canibus*, n'est sans doute qu'une variante de l'ancien proverbe : *Margaritas ante porcos.* [Semer des perles

devant des pourceaux.] Le Christ, qui ne se donna en public qu'à l'âge de trente ans, passa dans la retraite ces trente années; et, dans les loisirs que lui pouvait laisser le travail manuel qu'il partageait avec le mari de sa mère, il est vraisemblable qu'il fit quelques études, et, comme l'abeille, composa le miel évangélique de ce qui lui sembla le meilleur dans la morale connue jusqu'à lui : si toutefois Jésus proféra les paroles qu'on lui met dans la bouche; car il est des savans qui s'obstinent à ne voir en sa personne qu'un mannequin historique, revêtu de pièces empruntées.

Le récit du chapitre VIII a une sorte de sublimité : *Domine, si vis, potes me mundare; et extendens Jesus manum, tetigit eum, dicens : Volo mundare; et mundata est lepra.* [2. Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, soyez guéri. Et sa lèpre fut guérie.] *Au même instant*, ajoute Saci, qui traduit sans

se douter du mérite de son original.

L'histoire du centenier est candide; et Jésus, en effet, ne devait pas se lasser de l'admirer. Mais je ne reconnais point son caractère benin, quand il répond à l'un de ses disciples qui lui demandait la permission d'ensevelir son père : *Sequere me, et dimitte mortuos sepelire mortuos.* [22. Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.] Ce stoïcisme révolte. On a beau vouloir y chercher un sens caché, un palliatif excusable, je n'y vois qu'une rudesse impardonnable et du plus mauvais effet; c'est violer l'un des devoirs les plus sacrés de la nature et de la société. On pourrait soupçonner Jésus d'avoir été atteint de la manie de se singulariser, en affichant des principes outrés, en voulant renchérir sur les philosophes cyniques. Il est vraisemblable qu'il n'avait pas de plan arrêté; il vivait au jour la journée, improvisant tantôt bien, tantôt mal : de là, les inégalités de son style, et les contradictions de ce qu'on appelle sa

morale. Hé bien, cette façon d'agir lui a réussi. Les *hommes-peuple* ne sont pas difficiles.

Les prêtres n'ont pas cru devoir épouser la mauvaise humeur de leur divin maître. Loin d'abandonner aux morts le soin des morts, les ministres du culte se sont toujours montrés jaloux de figurer dans les funérailles ; il est vrai de dire que leur présence n'y est pas tout-à-fait gratuite.

Le chapitre IX n'est rempli que de miracles, dont on lit avec plaisir le récit, plus admirable que les prodiges eux-mêmes. Ils paraissent ne pas plus coûter à faire qu'à écrire. L'historien est d'une confiance qui charme.

La lecture du chapitre X m'a affligé. Je commençais à goûter le génie de Jésus-Christ. Son discours sur la montagne m'avait fait plaisir. Jésus-Christ n'aurait-il été qu'un hypocrite ? L'homme public n'est pas l'homme privé ; ce qu'il dit à ses apôtres ne ressemble plus du tout à ce qu'il prêchait à la multitude ébahie.

Beati mites ! beati pacifici ! [v. 4. Bienheureux ceux qui sont doux ! 9. Bienheureux les pacifiques !] répétait-il au peuple. Ici, il souffle le froid et le chaud. Ce Janus juif recommande à ses gens d'être *cauteleux comme le serpent*, et *simples comme la colombe*, selon les circonstances. Il ajoute : *Non veni pacem mittere, sed gladium ; veni separare hominem adversùs patrem suum, filiam adversùs matrem suam.* [34. Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu y apporter la paix, mais l'épée ; 35. Car je suis venu pour séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère.....] Est-ce un démon qui parle ? Hélas ! le clergé n'a que trop pris à la lettre ce passage infernal.... Est-ce là le langage d'un Dieu ou d'un sage ? Socrate, au-dessus duquel J. J. Rousseau a voulu inconsidérément placer Jésus-Christ, s'est-il jamais permis une telle morale ? Il n'y a pas de commentaire qui puisse pallier ces passages. C'est bien ici le cas

de dire que la lettre tue. Est-ce donc pour cela qu'on a vu tant de miracles, tant de martyrs, tant de prophètes? *Vae! vae!* Et voilà ce qu'on appelle *sanctum evangelium!* La bonne nouvelle! la nouvelle par excellence! *Vae! vae!*.... Cependant il y aurait deux partis extrêmes à prendre à ce sujet : l'un, de conjecturer que l'évangile (ainsi que toute la Bible) n'est qu'une pièce de marqueterie composée de morceaux de rapport, de maximes incohérentes, pris çà et là, sans choix, chez les anciens, et mis sous le nom d'un être imaginaire appelé Jésus-Christ. (On pourrait en dire autant de Moyse.) L'autre parti, qui n'exclut pas celui-ci, c'est que la secte des esséniens, qui paraît l'auteur de ce livre, aura voulu faire entendre que Jésus est venu combattre les tyrans, réveiller le genre humain de la servitude soporifique où il végétait dans une paix stupide, et lui donner un glaive contre le despotisme. Ce qui ne peut s'effectuer sans armer l'un contre l'autre le père et le fils, d'opinion différente, etc. etc. etc.

Mais n'est-ce pas faire beaucoup trop d'honneur au Bethléémite ?

Ulphilas, évêque des Goths, était plus pacifique que Jésus : ayant entrepris une version gothique de la Bible, il ne put jamais se résoudre à traduire les quatre livres des Rois, craignant que le récit des guerres qui y sont décrites n'échauffât le courage de sa nation, qui n'était déjà que trop aguerrie.

Tant il est vrai que la Bible n'est pas, comme le soleil, pour tous les temps et pour tous les lieux.

Jésus a raison de dire, chapitre XI : *Qui habet aures audiendi, audiat;* [15. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre !] car tout ce chapitre est inintelligible, et ne vaut pas un seul verset du sermon de la montagne. Le dernier couplet cependant n'est que trop clair pour convaincre Jésus-Christ d'une contradiction frappante. Il a dit plus haut, chapitre X : *Nolite arbitrari, quia pacem venerim mittere in terram.* [34. Ne pensez pas que je sois venu ap-

porter la paix sur la terre.] Ici il dit : *Tollite jugum meum super vos et discite à me, quia mitis sum et humilis corde; jugum meum suave est, et onus meum leve.* [29. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; 30. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.] Lequel croire, de Jésus du chapitre x, ou de Jésus du chapitre xi?... Ceux qui en font un philosophe, pourraient le mettre de la secte qui professait une double doctrine, l'une pour le peuple, l'autre pour les adeptes. Il serait bien temps d'en revenir à la raison; celle-ci n'a point deux manteaux.

On dit que les théologiens concilient tout cela à merveille. Il s'ensuit du moins que l'Evangile, tombé du ciel en terre pour tout le monde, a besoin de toutes les subtilités de la Sorbonne pour ne point heurter le bon sens. Le sage de Bethléem avait donc deux poids et deux mesures; ce qui ne serait pas beau dans la conduite et dans les principes d'un législateur humain.

La fin du chapitre XII prouve que les chefs de secte n'ont point de parens. Jésus-Christ renie sa famille, et donne à ses disciples, dans son cœur, la préférence sur sa mère.

Le chapitre XIII est rempli de paraboles : mais le royaume des cieux, dont elles sont les figures, touchait peu les Juifs, qui jusqu'alors avaient eu le bon esprit de s'en tenir aux choses de ce bas-monde, aux biens temporels, à tout ce qui tombe sous les sens. Le peuple est matérialiste-né ; il lui faut une morale et un bonheur fondés uniquement sur ce qu'il palpe. Point de métaphysique ! le royaume des cieux est trop élevé pour son esprit tourné vers la terre ; il a la vue courte.

Chapitre XIV. Guérir les malades, rassasier 5,000 hommes avec cinq pains et deux petits poissons, sont des miracles qui portent avec eux leur recommandation, et qui du moins ont un but utile ; mais marcher sur l'eau, et y faire marcher le pauvre Pierre Barjone, qui n'é-

tait pas brave, et qui n'avait pas encore toute la foi requise, c'est une petite espiéglerie dont le récit peut amuser une veillée villageoise, mais qui ne doit pas faire autant d'impression sur l'esprit d'un homme pensant que le sermon de la montagne : et puis, tandis que Jésus tuait le temps à marcher sur l'eau pendant la nuit, il avait un bien plus beau sujet de miracle ; son parent Jean-Baptiste était la victime de deux femmes, et sa tête devenait le prix d'une contre-danse. Quel livre que l'Evangile ! on y trouve de tout.

Le chapitre xv offre une répétition du miracle du chapitre xiv. Ce double emploi n'annonce pas beaucoup d'ordre de la part du rédacteur de l'Evangile. Dans ce même chapitre aussi, le Christ se montre un peu imprudent : les prêtres ne pardonnent pas ; lui qui savait tout, il ne devait pas ignorer cette circonstance ; et, dans la suite, on ne l'en fit que trop bien ressouvenir. Du reste, il donne d'assez bons préceptes, qu'Horace

avait déjà habillés en beaux vers avant lui ; mais Horace s'adressait à la cour d'Auguste, et Jésus à de pauvres gens du port.

Barjone, tout homme du peuple qu'il était, ne se montre point crédule dans le chapitre XVI. *Ventre affamé n'a point d'oreilles :* le proverbe aurait pu ajouter, ni d'yeux ; car le prince des apôtres, témoin du miracle des cinq ou des sept pains qui ont repu 5,000 ames, n'en est pas moins inquiet sur sa nourriture qu'il a oublié de prendre avec lui. Cependant c'est lui que Jésus choisit pour le chef de son église, dont la foi devait être la base ; peut-être ne dut-il cet honneur qu'à son nom, qui prêtait à un calembourg, et au plaisir que le bon Jésus trouvait à faire ou à dire des rébus. On pense sauver l'honneur et la gravité de l'Evangile, en disant : Ces calembourgs, ces rébus, ne sont point dans le texte original. Cela se peut ; mais pourquoi se les permettre dans les traductions ? Est-ce pour apprêter à rire aux prophanes ?

Pourtant ces jeux de mots n'ont pas peu contribué à la propagation du christianisme. Le peuple aime à les rencontrer dans ses livres, et les répète avec plaisir. Admirons encore ici les grands événemens par de petites causes....

Il faut nécessairement que Pierre, le pêcheur, ait été un esprit fort, pour mériter que son divin maître lui fasse le reproche de n'avoir pas de foi seulement gros comme un grain de moutarde ; et cela, après avoir été le témoin de la transfiguration. Mais pourquoi cette transfiguration se fait-elle à huis clos, devant six yeux seulement ? Ce miracle, opéré aux yeux de tout l'univers, eût été décisif. Le reste du chapitre XVII est plein de petits prodiges, peu dignes de se trouver dans le livre par excellence, fait pour éclipser tous les écrits de la sage antiquité.

Il y a dans le chapitre XVIII quelques lieux communs de morale qu'on ne saurait trop répéter aux hommes.

Jésus avait dit déjà : [Que celui qui

a des oreilles pour entendre, entende.] *Qui habet aures, audiat.* Il répète ici, chapitre XIX, à propos d'eunuques volontaires pour gagner le royaume des cieux : *Qui potest capere, capiat.* [12. Qui peut comprendre ceci, le comprenne.] A quoi bon tous ces mystères? La morale doit-elle être en énigmes? Se rendre eunuque, afin d'aller au ciel!....

Est-ce là comme doit s'exprimer le régulateur des mœurs? L'église a rendu le mariage indissoluble, d'après ce chapitre peu édifiant. Cependant elle a été plus loin que son législateur; car il suppose des cas où le divorce peut être permis : *Nisi ob fornicationem.* Jésus, dans ce même endroit, ajoute : [Que l'homme donc ne sépare point ce que Dieu a joint. 6.]

Les paroles du Christ : *Ce que j'ai lié, personne ne peut le délier,* paraissent renouvelées des Egyptiens. Une inscription trouvée à Nisa, ville d'Arabie, sur un monument consacré à la vieille Isis, est conçue ainsi :

JE SUIS ISIS,
REINE DE TOUS LES PAYS;
MERCURE
M'A OUVERT TOUTES LES SCIENCES,
ET
PERSONNE NE PEUT DÉLIER
CE QUE J'AI UNE FOIS LIÉ.

N'en déplaise à ceux qui admirent tout dans l'Evangile, la conduite du père de famille est régulière, mais dure, d'après cet axiome : *Summum jus, summa injuria.* Et c'est bien ici le cas de répéter le proverbe français : *Comparaison n'est pas raison.* Et puis, encore une fois, qu'est-ce que le royaume des cieux, en dernière analyse? Une bonne définition de deux à trois lignes vaudrait mieux, et serait plus profitable que tout un volume de paraboles aussi ingénieuses les unes que les autres.

La malédiction du figuier, chap. XXI, m'a fait sourire.

Le chapitre XXII prouve que Jésus-Christ ne restait jamais court vis-à-vis les pharisiens; mais il ne prouve pas

que l'Evangile soit la règle de nos mœurs; il ne peut convenir qu'au royaume des cieux, qui n'est pas de ce monde : par conséquent, il doit être tout-à-fait étranger et indifférent aux honnêtes gens qui ont leur conscience et la raison.

Le chapitre XXIII a de l'énergie ; le portrait que Jésus y trace des pharisiens et des prédicateurs a conservé toute sa ressemblance, si on en fait l'application aux ministres modernes des temples. L'apostrophe de la fin à Jérusalem est belle et pathétique. Ces morceaux sont rares dans l'Evangile. Le style de Jésus-Christ s'est un peu élevé dans cet endroit.

Quelle moralité tirer de cette parabole de la destruction du monde, au chapitre XXIV? Il y a quelques grands traits, quelques beaux momens; mais *cui bono?* Et puis, que d'incohérence ! Point de plan, point de liaison; on ne sait où l'on en est.

Le chapitre XXV est un des mieux composés de l'Evangile. La parabole des vierges est précieuse pour la narration. Celle

qui suit est bien morale. La dernière est un des plus beaux préceptes de la vie humaine mis en action. Rien de plus attendrissant que ce tableau du jugement dernier, et le prix accordé à celui qui a donné un verre d'eau. Peut-être était-il de la dignité du réformateur de l'espèce humaine, qu'il prescrivît les bonnes actions, plus pour elles-mêmes que pour l'avantage qui peut en résulter. L'attrait du beau, le goût du bon, l'amour de l'ordre, devraient être les seules déterminations de l'honnête homme. On devrait réserver les peines et les récompenses aux seuls esclaves; et il ne devrait pas y avoir un seul esclave parmi les hommes. L'honneur seul devrait être l'unique mobile de l'homme de toutes les classes de la société; on ne fera jamais rien de grand ni de durable, sans ce feu sacré qu'il faut entretenir avec soin dans toutes les ames. Cette belle révolution morale n'était point au-dessous du fils d'un Dieu, et méritait la peine qu'il en fût le martyr :

Quel fourbe le premier, pour nous donner la loi,
Attacha sur nos yeux le bandeau de la foi,
Dégrada les vertus par un honteux salaire;
De l'homme bienfaisant fit un vil mercenaire,
Et, lui montrant au ciel son rémunérateur,
Osa lui proposer un prix hors de son cœur?

Fragmens d'un poème moral sur Dieu, in-8°.

Les trois derniers chapitres contiennent la mort et passion de Jésus-Christ; ce qui fournirait une foule de réflexions, s'il restait du temps à perdre pour réfléchir sur un tel monument. On peut s'en tenir à cette seule observation : A quoi tend tout cet appareil? Les hommes sont-ils meilleurs depuis le supplice de Jésus-Christ qu'ils ne l'étaient avant sa conception dans le ventre d'une vierge?

Cependant les inventeurs, ou les premiers fauteurs du christianisme, connaissaient l'esprit humain. La mythologie payenne était plus ingénieuse, plus riante, mais n'était pas aussi attachante que la mythologie chrétienne. Quel spectacle plus capable d'émouvoir le peuple que celui de la vierge et de l'enfant Jésus

dans l'étable ! Le dernier trait de génie était d'offrir sans cesse aux yeux l'image du Christ en croix : d'un côté, l'amour maternel ; de l'autre, l'innocence condamnée au plus honteux et au plus cruel des supplices ; en fallait-il davantage pour capter la multitude ? Un homme à tête de chien, un chien à tête d'homme, repoussent les hommages ; un pigeon blanc, un tendre agneau, appellent la confiance. Pourquoi faut-il que la religion chrétienne, à ces niaiseries, ait joint des indécences et des atrocités ?

XLIX. LE SAINT ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST, SELON SAINT MARC.

A peu de chose près, c'est une répétition de saint Matthieu. Cependant on n'y trouve pas le beau sermon sur la montagne, ni le *pater*, ni l'instruction qu'il

donne à ses disciples. Il y a aussi quelques petites additions ; en voici une assez étrange, chapitre IX, à la fin : 46, 47, 48, 49..... *In gehennâ ignis, ubi vermis eorum non moritur et ignis non extinguitur. Omnis enim igne salietur, et omnis victima sale salietur. Bonum est sal, quòd si sal insalsum fuerit, in quo illud condietis ? Habete in vos sal et pacem habete inter vos.* [« Il vaut « mieux pour vous que vous entriez dans « la vie n'ayant qu'une main, que d'en « avoir deux et d'aller en enfer, où le ver « qui les ronge ne meurt point, et où le « feu ne s'éteint jamais ; car ils doivent « tous être salés par le feu, comme toute « victime doit être salée avec le sel. Le « sel est bon ; mais si le sel devient fade, « avec quoi l'assaisonnerez-vous ? Ayez « du sel en vous, et conservez la paix « entre vous. »] Bon Dieu ! quel galimatias en latin comme en français ? C'est ici qu'il faut dire encore avec Jésus-Christ lui-même, dans saint Matthieu et dans saint Luc : *Qui potest capere, capiat ;*

ou bien avec saint Jérôme, *in epist. ad galat.* I. 1. : « Selon l'interprétation, on « fait de l'Evangile de Dieu l'Evangile « de l'homme, ou, qui pis est, l'Evan- « gile du diable. »

Malheur à un livre susceptible de plusieurs sens ! La science du salut devrait, ce semble, être une science exacte.

Au chapitre VII, verset 10, est un pléonasme qui donne beaucoup de force à la pensée : *Qui maudira son père et sa mère* MORTE MORIATUR ! Cette belle élocution n'est pas de l'évangéliste ; Marc l'a empruntée à Moyse.

Isaac de Saci, à son ordinaire, a énervé ce passage ; il traduit : *Soit puni de mort !*

Revenons un moment au chapitre VI de saint Marc, conforme au chap. XIII de saint Matthieu; il nous apprend que le Christ exerça, pendant quelque temps, une profession mécanique : 3. *Nonne hìc est faber ?* [N'est-ce pas là ce charpentier ?]

Dans un petit ouvrage, intitulé : *Le*

Travail des mains recommandé à tous les Ecclésiastiques, et *dédié à Jésus-Christ* lui-même, Paris, 1680, in-12, on lit : « Les Juifs témoignent l'avoir vu « travailler de ses propres mains avec « saint Joseph. »

Nous observerons à ce sujet combien la vie du Christ eût été plus pure et plus édifiante, si, au lieu de vouloir être chef de secte, il eût modestement suivi le métier de son père. Un honnête charpentier est un homme utile ; on ne peut pas en dire autant d'un empyrique. Ajuster une mortaise est beaucoup plus profitable au monde que de fonder une religion.

Un artisan laborieux et paisible mérite notre estime : gardons notre mépris et notre indignation pour ces novateurs turbulens qui, incapables de remplir les devoirs d'homme, veulent à tout prix, même au péril de leurs jours, passer pour des héros ou des demi-dieux.

Marc écrivit sa légende un peu plus tard que Matthieu la sienne, dix ans après la piteuse catastrophe arrivée à leur maître.

L. LE SAINT ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST, SELON SAINT LUC.

La simplicité et la bonhomie qui règnent dans le premier chapitre désarmeraient le critique le plus sévère. D'ailleurs, pour prendre quelque plaisir à la lecture d'un conte de fée, il faut : *Obsequium rationis sub jugo fidei.* Remarquons cependant que la petite anecdote de Zacharie et d'Elisabeth paraît un réchauffé de l'histoire de Sara et d'Abraham, devenus féconds sur leurs vieux jours. L'origine du *feu de la saint Jean* se trouve dans le verset 14 de ce chapitre : *Et multi in nativitate ejus gaudebunt.* [14. Et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance.] L'église a tiré parti de tout. Le *magnificat* de la vierge, d'un style révolutionnaire, nous semble apocryphe; et le cantique de Zacharie, faible et peu digne des beaux cantiques de l'ancienne Bible.

Arrêtons-nous un moment sur ce chapitre 1er, pour citer quelques lignes tirées d'une *Dissertation physico-théologique sur la Conception*, 1742, in-12, fig. On lit, page 101 :

« Le Seigneur Jésus a pris naissance, selon la chair, dans un œuf de la vierge Marie.

« Tous les saints du vieux Testament (dit l'abbé Rupert) demandaient Jésus-Christ, et le cherchaient. Ils demandaient cet œuf que les oracles prophétiques avaient annoncé certainement et sans aucun doute; cet œuf, que le Saint-Esprit devait couvrir de son ombre, survenant en lui à la façon d'un oiseau qui se repose sur son œuf jusqu'à ce que le poulet qu'il renferme y soit entièrement formé : c'est ce qui devait arriver, et c'est ce qui s'est fait. Le Saint-Esprit, ô vierge Marie ! est survenu en vous, et la vertu du Très-Haut vous a couverte de son ombre; et c'est ainsi que vous avez conçu et enfanté votre fils. » *In evang.* VIII, liv. 7.

Et c'est vers le milieu du 18e siècle que l'on écrivait ainsi ! Mais ne quittons pas ce même chapitre, le plus étrange de toute la Bible et de tous les livres connus, sans ajouter :

Epouses honnêtes, et qui vous respectez, nous vous en faisons juges ! Si un ange, si Dieu lui-même, en personne, descendait du ciel tout exprès pour vous proposer un adultère, en vous disant : 28. *Ave, gratiâ plena,* etc. 31. *Ecce concipies in utero.* [Je te salue, ô pleine de grace !.... Voici que tu concevras en ton ventre, etc.] Epouses honnêtes, et qui vous respectez, dites ! répondriez-vous avec Marie, la femme de Joseph : 38. *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum?* [Je suis bien la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole !]

Sages mères de famille, et voilà pourtant la base de la religion qu'on prêche à vos enfans !.... Non, on ne voudra pas le croire un jour : ou bien, on ne saura ce qu'il faut admirer le plus, ou l'impu-

deur des prêtres offrant, chaque matin et chaque soir, un mystère aussi sale (l'*ave maria*) à la vénération des épouses et des vierges; ou la docilité des femmes, et même des hommes, pour croire et révérer d'aussi monstrueux dogmes.

La concordance des livres dē la Bible parle-t-elle de l'adultère, puni de mort dans l'ancien Testament, honoré d'un culte dans le nouveau?

L'épisode de Siméon, au chapitre II, est bien; on aime à entendre ce bon vieillard s'écrier, en portant l'enfant-Dieu dans ses bras: *Nunc dimittis*... etc. [29. C'est maintenant que vous laisserez mourir en paix votre serviteur.]

Dès l'âge de sept ans, le petit Jésus annonçait un raisonneur; c'est ce qu'on peut remarquer dans sa réponse assez dure aux tendres sollicitudes de sa mère et du bon Joseph, réponse qui aurait dû lui valoir le fouet; mais c'était un enfant gâté.

Les chapitres suivans ne sont, comme dans saint Marc, qu'une répétition de

saint Matthieu, avec plus ou moins de variantes de peu d'importance.

Le verset 4 du chapitre x contient l'abrégé de la doctrine des *quakers*.... *Et neminem pervias salutaveritis*.... etc. [Ne saluez personne dans le chemin.] Mais je n'ai pas encore trouvé dans l'Evangile l'origine des titres d'*éminence*, de *sainteté*, qu'on donne gratuitement aux chefs de l'église. Ce qui doit rendre ce chapitre précieux, c'est l'histoire attendrissante du bon Samaritain, parabole qui aurait mérité sans doute de se trouver dans tous les évangiles. Le petit conte qui suit n'est pas, à beaucoup près, aussi heureux; je parle des deux sœurs Marthe et Marie. De deux femmes qui m'aimeraient à-la-fois, il me semble que je donnerais la préférence à celle qui me prouverait son amour par ses soins, sur l'autre qui resterait tout le jour sans agir, et me laisserait manquer de tout. Cet apologue pourrait désigner la théorie et la pratique. Jésus-Christ se déclare pour la théorie; l'homme sage s'en tiendrait

à la pratique des bonnes œuvres. Le verset 9 de ce chapitre x est à remarquer. Le Christ enjoint à ses apôtres de guérir les malades, avant de les prêcher : d'où l'on peut conjecturer que le christianisme commença par l'empyrisme ; ce qui, sans doute, donna lieu à Paracelse de dire : *Theologia et medicina sunt inseparabiles*, lib. 1, orig. morb. ch. 6.

Saint Luc, chapitre XII, fait dire encore plus positivement à Jésus-Christ ce qui révolte déjà tant dans S. Matthieu : *Ignem veni mittere in terram ; et quid volo, nisi ut accendatur... Putatis quia veni pacem dare in terram? Non dico vobis, sed separationem....* etc. [49. Je suis venu pour jeter le feu dans la terre ; et que desiré-je, sinon qu'il s'allume ? 51. Croyez-vous que je sois venu pour apporter la paix sur la terre? Non, je vous assure ; mais, *au contraire*, la division] Ce n'était pas la peine de souffrir mort et passion pour cela. Le Christ se rend justice dans un autre endroit. Un de ses élèves l'appelait *son bon maître :*

« Pourquoi me nommez-vous ainsi ? (ré-
« pliqua Jésus) il n'y a que Dieu qui soit
« bon. »

Necker [1] ne persuadera jamais, dans son gros livre sur l'*Importance des Opinions religieuses*, que l'esprit de charité soit le caractéristique de l'Evangile et de son héros.

Le chapitre xv est un des plus beaux, et le plus beau peut-être de tout le nouveau et de l'ancien Testament ; il contient la parabole du *bon pasteur* et de l'*enfant prodigue*. La Bible mériterait sans doute le titre de *divine écriture*, si elle était rédigée comme cela d'un bout jusques à l'autre.

Le chapitre xvi est consolant pour les malheureux. L'Evangile n'est pas le livre des riches ; mais, hélas ! il faut le répéter, ce n'est pas avec des paraboles qu'on fera entendre raison aux opulens, et qu'on nourrira les pauvres. Un bon code, dont la justice serait la base, contiendrait

[1] Il était convenable qu'un financier prît la défense d'un Juif.

mieux les hommes que l'enfer ou le paradis, vus dans l'éloignement. Cette législation n'existera donc jamais, puisque celui qu'on dit être la source de toute justice n'a pas daigné nous donner quelque chose de mieux que l'Evangile; puisque l'Être tout-puissant a cru n'avoir plus rien à faire pour les hommes, après leur avoir dicté un livre.

L'Evangile de saint Luc est beaucoup plus complet que ceux de saint Matthieu et de saint Marc. Sa Passion sur-tout est accompagnée de plusieurs circonstances qu'il n'était pas indifférent de rapporter.

On a regardé la gent hébraïque comme l'opprobre des nations ; il est cependant un peuple plus vil encore que les Juifs. Les Chinois, depuis des siècles, ont la lâcheté d'adorer leur roi comme *fils de Dieu*. L'homme, au contraire, qui osa prendre un moment ce titre parmi les Israélites, ses compatriotes, en fut puni par le supplice des esclaves.

Saint Luc, dit l'éditeur d'une ancienne Bible en figures et en quadrins, impri-

mée à Lyon en 1583, est celui qui, entre les évangélistes, a mieux représenté le style historique.

On lit dans une autre Bible par figures, de 1637, à Paris : « Luc n'eut jamais ny femme ny enfans, et vescut 74 ans, et laissa le monde, plein du Saint-Esprit, en Bythinie.

Luc professait la médecine; saint Paul, en écrivant aux Colossiens, parle de lui en ces termes : *Lucas medicus carissimus.* Pourtant les bons médecins ne s'attachent point aux faiseurs de miracles. Luc n'aurait-il été qu'un empyrique à la suite d'un autre? Le Christ, son maître, touchait les malades.

L'Evangile de Luc date de la vingt-troisième année après le supplice de son héros. Le Christ ne manqua pas d'historiens; à cette éqoque, on en compte plus de cinquante. *Enumerare longissimum est*, dit S. Jérôme. *Comm. in Matt.*

LI. LE SAINT ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST, SELON SAINT JEAN.

Le premier chapitre est fameux ; il a mérité à son auteur le surnom de théologien. [1] Pour mériter celui de sage et de philosophe, il faut plus d'évidence. *Fiat lux, fiat lux,* [Que la lumière soit faite.] ai-je dit, en finissant la lecture de ce chapitre, bien digne de l'écrivain à qui nous devons l'*Apocalypse : Et tenebræ non comprehenderunt.* [5. Et les ténèbres ne l'ont point comprise, la lumière.]

Le chapitre II est moins inintelligible ; on y voit avec plaisir que Jésus s'humanise, qu'il daigne être d'une noce, et que, pour premier miracle, il métamorphose six cruches d'eau en six flacons de vin. Ce prodige n'est pas tout-à-fait

[1] Saint Chrysostôme, dans son Homélie sur saint Jean, qualifie cet évangéliste d'homme sans lettres.

digne de la majesté d'un Dieu ; mais Jésus n'en agit sans doute ainsi que pour se mettre plus à la portée des hommes. La réponse de Jésus à sa mère, dans le même chapitre, est un peu brusque, pour ne pas dire plus : *Quid mihi et tibi est, mulier?* [4. Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?] Dans nos petites écoles, un fils qui répondrait ainsi à sa maman, à coup sûr serait mis en pénitence. Quelle que soit l'interprétation de ce passage peu édifiant, le divin modèle des hommes, s'il revenait parmi nous, serait forcé lui-même de convenir que ce n'est pas le plus beau trait de sa vie. Jésus ne serait pas plus excusable, en le supposant instruit de l'illégitimité de sa naissance ; car enfin Marie n'était pas moins sa mère, quoiqu'elle fût l'adultère épouse de Joseph.

La première partie du chapitre III a sans doute donné l'idée d'introduire le baptême dans l'église ; mais cette idée-là même n'était pas neuve, toute l'antiquité pratiquait les ablutions. Il faut avouer

que c'est avec raison qu'on a fait de Nicodème le patron de tous les simples d'esprit. Jésus avait beau jeu de disputer avec lui ; aussi le fait-il assez complaisamment et assez longuement. Le reste du chapitre est plein de mysticité.

Le IVe est bien plus étrange. L'épisode de la Samaritaine et de son puits est curieux. Il est plaisant de voir Jésus faire le bel esprit avec une femme, et jouer sur le mot : [*Quand vous aurez bu* (lui dit-il, 13 et 14) *de mon eau vive qui rejaillit, vous n'aurez plus jamais soif.*] Il serait difficile de trouver un livre où il y ait plus de platitudes, plus d'impertinences que dans l'Evangile, *ce livre divin, le plus utile de tous,* selon J. J. Rousseau. Le reste du chapitre est sur le même ton. *J'ai une viande à manger, c'est la volonté de Dieu.* 32, etc. Rien de plus pitoyable que l'Evangile ! Il faut répéter cette exclamation presqu'à chaque page.

La Samaritaine n'avait pas toujours le mot propre à la bouche ; elle appelle Jé-

sus-Christ un *prophète*, et il n'était alors que *devin*. Le prophète est pour l'avenir; le devin pour le passé.

Les cinq premiers chapitres de saint Jean ne ressemblent en rien, sur-tout pour le style, aux trois Evangiles précédens. Saint Jean fait parler beaucoup son héros; il le donne pour un théologien verbeux et renforcé. Les trois autres évangélistes furent plus sobres; aussi les paroles qu'ils mettent dans la bouche de leur maître en ont d'autant plus de poids.

Il n'est pas possible que Jésus-Christ ait été assez savant, assez docteur, pour dire toutes les belles choses sur l'eucharistie [1] que Jean lui fait débiter dans le

---

[1] L'an 1607, à Paris, un curé de Barenton, Montreulx, sieur du Mont-Sacré, publia, avec approbation des docteurs en théologie, un *poème spirituel* intitulé *la Sainte Eucharistie*, ou *Jésus-Christ en l'Autel et en la Croix*, dont voici les deux premiers vers :

Je chante un grand banquet, une table friande,
Dont le chef est Dieu-homme, et sa chair la viande.... etc.,

Pag. 1.

Au reste, ce mauvais poète ne fait que traduire la

chapitre VI; et Jésus n'y a peut-être jamais pensé. Jésus n'était pas chrétien; ce n'est pas là le style concis et sentencieux de l'auteur du sermon sur la montagne. J'aime beaucoup la naïve observation d'un bon Capharnaïte à ces paroles de Jésus-Christ : « Si vous ne mangez la « chair du fils de l'homme et ne buvez « son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » 54. *Ces paroles sont bien dures; qui peut les écouter?* 61. Répondit-il à Jésus-Christ, en l'abandonnant.

Au commencement de ce même fameux chapitre VI, il y a un trait qui dépare le divin caractère de Jésus. Quoi! Jésus, à l'exemple du diable, tente son disciple Philippe? Tout cela m'a l'air d'une pieuse ruse de Jean.

Le chapitre VIII est justement célèbre,

Bible mot à mot. Dans le *Lévitique* et dans les *Nombres*, *sacrifice* et *viande de Dieu* sont synonymes.

La traduction de la Bible, en prose, fait conjecturer qu'Isaac de Saci ne devait pas être bon poète; la conjecture devient certitude, quand on a pris la patience de lire quelques vers de son poème sur l'Eucharistie.

à cause de la femme adultère : Jésus-Christ n'est nulle part, dans l'Evangile, si grand qu'en cet endroit. Le reste du chapitre est du verbiage de saint Jean et de saint Paul, c'est-à-dire, de la mysticité.

Le récit laconique du miracle du chapitre IX a de la beauté : *Vade et lava. Abiit et lavit, et venit videns... Et abii et lavi et video.* [11. Cet homme, qu'on appelle Jésus, m'a dit : Allez, et lavez-vous. Je me suis lavé, et je vois.]

La parabole du bon pasteur, chap. X, serait plus belle, si elle n'était pas délayée dans un flux de paroles. Saint Jean était un bavard, et ne savait pas que

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Néanmoins, à travers son verbiage, il lui échappe des détails curieux pour ceux qui veulent étudier le caractère et la conduite de Jésus-Christ. Ici, par exemple, on le presse assez vivement ; et il ne répond aux objections que par des défaites ou des subterfuges, qui prouvent les res-

sources de son esprit plus que l'authenticité de sa mission. On ne doit plus être étonné que la figure favorite de sa rhétorique soit la parabole; sous ce voile, il pouvait tout dire impunément. Il en imposait aux sots, et ne restait pas sans réplique vis-à-vis les gens instruits. Les similitudes, les symboles, les paraboles, ont fait autant de tort à la morale que les allégories aux arts et à l'histoire. Les figures de l'ancien et du nouveau Testament ont mis les prêtres au large, et leur ont donné toute licence. Le mot propre les tue; ils ne peuvent se sauver et prendre du crédit qu'en parlant à double sens. Si on leur reproche le figuré, ils se retranchent dans le positif; *et vice versâ.* Ils ne font que passer de la lettre à l'esprit, de l'esprit à la lettre. Par ce manége, ils peuvent tout se permettre avec sécurité, et font croire tout ce qu'ils veulent à cette *plebe* amie du merveilleux. En cela, les prêtres ont parfaitement étudié et saisi la *poétique sacrée* de leur maître. Une religion aussi claire

que le jour ne s'est pas encore vue, et vraisemblablement ne se verra jamais. Les livres saints de tous les cultes sont des recueils d'énigmes dont le théologue a seul le mot, qu'il accommode habilement aux circonstances et à son profit.

Les anciens philosophes ne furent pas à l'abri de cette inculpation; mais c'est qu'ils manquèrent de courage, et firent par peur ce que les prêtres se sont permis par des motifs plus criminels sans doute.

Si jamais miracle a été circonstancié et attesté, c'est celui du Lazare, ch. xi. Quel scandale pour la vérité qu'une chose impossible ! que le mensonge ait aussi ses preuves ! Il y a de quoi tourner l'esprit aux faibles, et de quoi faire lapider les incroyans. Mais Jésus, pardonnant à la femme adultère, est bien plus sublime que Jésus ressuscitant Lazare, mort depuis quatre jours, et déjà fétide.

Chapitre xiii. Simon-Pierre est d'une naïveté qui charme : *Non lavabis mihi pedes in aeternum..... Domine, non tantum pedes meos, sed et manus et*

caput. [8. Vous ne me laverez jamais les pieds.... 9. Seigneur, non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête.]

Du reste, la cène de Jésus-Christ est bien. On ne saurait multiplier trop les nœuds de fraternité et de bons offices parmi les hommes. L'histoire de Judas Iscariote est d'un autre genre; ce pauvre hère fait pitié : il était plus à plaindre qu'à blâmer. Jésus lui donne un morceau de pain trempé; en l'avalant, il avale le diable, et devient traître : cela pouvait-il être autrement? A-t-on le choix du bien et du mal, quand on a le démon dans l'ame? Et puis, il fallait : *Scriptura impleatur.* [que l'écriture s'accomplît.] Ces deux mots rappellent le *fatum* des anciens.

Les huit chapitres suivans sont un peu verbeux; mais ils ont de l'onction, et ne ressemblent point du tout aux enseignemens que saint Matthieu prête à Jésus après son discours sur la montagne.

Le chapitre XVII contient une prière de Jésus-Christ à Dieu, son père soi-

disant. Cette prière paraît avoir été paraphrasée par saint Jean ; elle ne renferme que des mots, des répétitions, des lieux communs de légendaire.

Quelle perte nous avons faite ! chapitre XVIII. Pilate demande à Jésus-Christ : *Quid est veritas ?* [Qu'est-ce que la vérité ?] Et il lui tourne brusquement le dos, avant d'entendre la définition. Cette unique occasion manquée, ne devons-nous donc plus espérer de connaître jamais la vérité ?

Saint Jean, qui dit tout, nous a laissé beaucoup de détails sur les suites de la mort de son maître ; mais ils sont si mesquins, qu'ils le compromettent. Il finit par ces paroles curieuses : *Sunt autem et alia multa quae fecit Jesus ; quae si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posset eos, qui scribendi sunt libros.* [Je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait, si on rapportait en détail toutes les choses que Jésus a faites.]

Et voilà donc cette *parole de Dieu*, cet *Evangile*, ce livre qu'on oppose avec confiance à la morale de Pythagore, de Confucius, de Saadi, de Socrate, de Platon, de Cicéron, d'Epictète, etc. !.... C'est là ce livre divin que, depuis dix-huit siècles, on prêche tous les jours aux hommes, et pour lequel on a répandu tant de sang et de fiel ! C'est là où l'on a été puiser un code de mœurs, une législation universelle, en un mot, la règle générale du cœur et de l'esprit ! Ce livre, où il n'y a pas d'ensemble, pas deux idées de suite, point de style même, où l'on trouve à peine quatre ou cinq traits dignes d'être cités et retenus ; c'est là ce livre auquel il faut, dit-on, que l'espèce humaine soumette sa raison ! Ce livre, l'œuvre de quelques copistes poudreux, a obtenu la préférence sur les productions immortelles des plus beaux génies d'Athènes et de Rome ! Une société obscure de gens bornés [1], et qui

[1] Antoine Couillard, seigneur du Pavillon, dit en propres termes, dans le *proème* de ses *Singularités du*

n'auraient pour excuse que leur bonne intention, écrivent sans but les contes de quelques oisifs; ils y sèment quelques traits de morale pillés, sans choix, çà et là; et ce livre devient le miroir de sagesse où le genre humain doit réformer ses abus, et acquérir la perfection! C'est là ce livre qui devait faire du vieil homme un homme nouveau! Xénophon a écrit la vie de Socrate, et n'a pas même fait secte. Matthieu, Marc, Luc et Jean, écrivent les aventures de Jésus; et voilà un culte!.... Les fanatiques crieront *miracle!*.... L'homme sensé se taira, et s'écartera de la foule, en souriant de pitié.

Comment se peut-il que Jésus crucifié ait fondé une religion qui dure encore, et qu'Epicure n'ait pas même fait école, lui qui cachait le devoir sous l'appât du plaisir? C'est qu'apparemment la raison ne sera point à la portée des hommes, tant qu'ils seront peuple.

Monde, Paris, 1557, in-8° : « Le fils unique et verbe « éternel a voulu asseoir les premiers fondemens de son « église sur gens idiots. »

Il faut regretter sur-tout le peu de succès des tentatives d'un certain Jovinian ou Jovinien, moine de Milan, au quatrième siècle; il est fâcheux que son parti ne lui ait pas survécu. Ses ennemis lui donnèrent le glorieux surnom d'Epicure des chrétiens, pour avoir voulu réconcilier ensemble la religion et la volupté. Il méritait bien d'avoir des prosélytes, celui-là qui voulait réduire toutes les pratiques de dévotion à de simples actes de charité. A peine est-il connu, cet ami des hommes, qui avait à cœur leur félicité, et qui honorait les mères de famille de préférence aux vierges stériles; tandis que nos écoles retentissent encore des noms de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Ambroise, qui le firent exiler.

Le sage auteur du livre *de la Sagesse*, P. Charron, a dit : « Toutes les religions « ont cela, qu'elles sont estranges à la « nature et horribles au sens commun; « l'esprit un peu vigoureux s'en mocque « et s'en offense. » Liv II, ch. V, p. 357, éd. 1601, Bordeaux, in-8°.

Le peuple ne serait pas aussi stupidement attaché à la religion chrétienne, s'il savait que c'est lui que désigne ce proverbe tiré des livres saints :

Asino gramen et baculum. [De l'herbe et du bâton à un âne.]

Le Christ dit beaucoup de mal des prêtres ses contemporains ; il les appelle des sépulcres blanchis. Est-ce par jalousie de métier ? Il faut bien décrier ceux à la place desquels on veut se mettre. Au reste, de tout temps, les prêtres ont dit du mal les uns des autres ; et ils ont eu raison.

Dans un livre de *Proverbes choisis*, assez peu connu, on lit celui-ci : *Il n'y a point d'église où le diable n'ait sa chapelle.*

Comme Alexandre, Jésus cessa de vivre à 33 ans ; il ne mourut point dans son lit. Sans doute il aurait eu de plus longs jours, si, se contentant du titre de citoyen de la petite ville de Nazareth, et du produit du travail de ses mains, il n'eût point voulu singer Moyse sur un

plus vaste théâtre. L'ambition perd les dieux et les hommes.

Jésus périt sur un échafaud; mais il a encore aujourd'hui des autels et des victimes.

Le Christ n'écrivit point; et le goût ne présida point au choix qu'il fit de ses secrétaires.

Saint Irénée et saint Augustin, de concert, donnent une assez plaisante raison de ce qu'il y a quatre Evangiles; peu de nos lecteurs les plus sagaces la devineraient : « C'est parce qu'il y a « quatre parties du monde et quatre prin- « cipaux vents. »

Voltaire, dans sa *Bible enfin expliquée*, et ailleurs, plaisante sur toutes ces choses : il serait bien temps d'en faire justice.

Outre les quatre ou cinq Evangiles principaux, on cite encore l'Evangile de saint Thomas l'incrédule; celui de Judas Iscariote, ou le traître; ceux de saint Barthélemy, de Thadée, de Barnabé, d'André, de Timothée; celui de Nicodème.

Ce dernier Evangile, digne du nom de son auteur, renferme une dose d'absurdités telle, que les docteurs les plus éhontés n'ont pas osé prendre sur eux de le ranger tout-à-fait sur la ligne des livres orthodoxes de la Bible. Voici, sur mille, une des facéties de ce livre : « Lorsque « les morts ressuscitèrent quand et quand « Jésus-Christ, la première chose qu'ils « firent fut le signe de la croix. » Pourtant un pareil livre n'est pas encore mis à l'index des livres apocryphes.

Des quatre principaux évangélistes, triés parmi cinquante, l'un était commis aux impositions (Matthieu] ; l'autre le fils d'un pêcheur de poissons ; un troisième médecin de profession. Cependant les médecins, pour l'ordinaire, ne sont pas aussi crédules, s'il faut s'en rapporter au proverbe latin :

Duo medici
Tres athæi.

[Deux médecins valent trois athées.]

Il y a vingt-cinq ans, on publia une

Histoire critique de Jésus-Christ, avec cette épigraphe : *Ecce homo.*

Peu de lecteurs connaissent le *Testament* de Jésus-Christ, en cent vingt-cinq articles, dont voici quelques-uns :

« Mes chers frères, je vous laisse, pour « gage de mon amour, ma haine du « monde.

« Je monte à mon père, et je vous laisse « mes larmes, mes verges, mon calice, « ma croix et les clous.... etc.

« Je vous laisse le bandeau qui me fut « mis sur les yeux ;

« Je vous laisse le saint aveuglement « d'esprit ;

« Je vous laisse la sainte folie.... »

Fidellement extrait de l'édition de 1709, à Bar-le-Duc.

Epitaphe de Jésus-Christ.

Cy-gît un Dieu qui se fit homme,
Et qui mourut pour une pomme.

LII. LES ACTES DES APOTRES.

Nous bénirions les rêveries sacrées contenues dans les Evangiles et dans les Actes des Apôtres, si elles eussent produit pendant long-temps des fruits aussi doux, des mœurs aussi pures que celles dont on voit le tableau en raccourci à la fin du chap. II et du chap. IV : *Omnes erant pariter et habebant omnia communia.... Frangentes circà domos panem, sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis.... Neque quisquam egens erat inter illos.* [44. Ils étaient tous égaux, et possédaient toutes choses en commun. 46. Rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. 34. Il n'y avait aucun pauvre parmi eux.] Mais tout ceci n'est qu'un plagiat maladroitement fait à l'école de Pythagore : c'est ce philosophe qui, le premier, institua les agapes. Les premiers chrétiens s'en emparèrent, et en abusèrent si vîte,

que saint Paul les désapprouve. Les mœurs des filles agapètes ne répondaient que trop bien à celles de la vierge Marie, leur fondatrice.

Il nous paraît bien dur et bien contraire à cette maxime de Jésus-Christ : *Je ne veux point la mort, mais la conversion du pécheur,* de faire périr (ch. v) Ananias et sa femme ; car, après tout, ce qu'ils faisaient n'était point un crime ; ce n'était tout au plus qu'une lésinerie. Cet acte de sévérité n'est peut-être qu'un avis au lecteur parcimonieux. Nous remarquerons, pour le style, un trait digne de l'antique : *Ecce pedes eorum qui saepelierunt virum tuum, ad ostium, et efferunt te.* [9. Voilà ceux qui viennent d'enterrer votre mari qui sont à cette porte, et ils vous vont aussi porter en terre.] Pauvre Isaac de Saci !

Quant à la délivrance miraculeuse de Pierre emprisonné, il paraît qu'il en est des faiseurs de prodiges à-peu-près comme des alchimistes : ceux-ci ont le secret de convertir tout en or, et meurent de faim.

Les apôtres font marcher droit les boiteux, et ne peuvent s'exempter d'être fouettés eux-mêmes et mis en croix, ou lapidés, comme saint Pierre, le prince des apôtres, et saint Etienne, le premier des diacres.

Leurs successeurs ne les ont point imités ; ils ne rougissent point de vendre fort cher les choses saintes ; ils devraient se rappeler cette belle réponse de Pierre au magicien Simon, chapitre VIII : *Pecunia tua tecum sit in perditione, quoniam donum Dei existimasti pecuniâ possideri.* [20. Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent !]

Tous les menus faits des chapitres suivans caractérisent parfaitement les apôtres [1] ; ils se montrent des disciples dignes

[1] Fontenelle disait :

« Donnez-moi quatre personnes persuadées qu'il fait nuit en plein midi, je le démontrerai à deux millions d'hommes. »

Jésus avait donc beau jeu, puisque douze apôtres étaient à son service et soumis aveuglément à ses ordres.

Le mot du philosophe normand renferme l'histoire

de leur maître, sur-tout d'après la vision de leur chef hébergé chez un corroyeur. J'aime beaucoup le *pertransiit benè faciendo*. x. 36. Ce trait est beau.

Le récit naïf de la seconde délivrance de Pierre, chapitre XII, remplit parfaitement ce précepte de la saine littérature : *L'art est de cacher l'art.*

Sans nous arrêter à tous ces prodiges, qui ne doivent pas plus être des preuves pour nous qu'ils n'étaient des sauvegardes pour ceux qui les opéraient, nous indiquerons seulement le chapitre XVII, comme le plus curieux des Actes des Apôtres. Il nous représente saint Paul dans Athènes, prêchant son Dieu devant l'aréopage ; ce qu'il dit aux graves sénateurs n'est pas neuf, car il convient lui-même qu'il se sert des propres expressions de leurs poètes. Il nous semble qu'il y a un peu de spinosisme dans sa doctrine. Il nous semble encoreque, si jamais miracle eût été bien placé, c'était sans

abrégée de toutes les religions du monde, passées, présentes et futures.

doute devant l'aréopage; mais cette sage compagnie n'en était pas digne : Dieu et ses apôtres ne prodiguaient leurs miracles qu'aux simples d'esprit et aux peu clairvoyans. Dieune se fait voir qu'aux aveugles. Saint Paul en fut donc pour son discours, qui est assez beau.

D'après le chapitre xx, il paraît que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on dort aux sermons. On dormait profondément à ceux de saint Paul lui-même; car il eut la bonté de rendre à la vie un jeune homme mort d'une chûte qu'il avait faite en l'écoutant, *mergens somno gravi.* [9. Assoupi d'un profond sommeil.] Voilà un miracle bien placé; saint Paul avait causé le mal, il devait le remède. A la fin de ce chapitre, il copie assez bien son maître dans les adieux qu'il adresse à ses néophites.

Saint Paul a une attitude assez imposante dans le reste des chapitres. C'était une tête ardente et opiniâtre, en un mot, un vrai missionnaire. La religion chrétienne lui doit plus qu'à son fonda-

teur. Le bon [1] Jésus ne sut que mourir. Paul ne mourut qu'après s'être agité en tout sens pour donner une sorte d'existence à la secte obscure qu'il adopta. Ce faiseur de tentes se sentait capable d'un rôle moins secondaire. Peut-être, en y réfléchissant mûrement, pourrait-on souhaiter aux philosophes paisibles un peu de cette ardeur qui semble être l'apanage du fanatisme. La superstition, le mensonge et les préjugés, ont eu leurs apôtres; il serait temps que la vérité eût aussi les siens.

On attribue les Actes des Apôtres à Luc, l'apôtre, l'évangéliste, et médecin; ceux du clergé n'ont rien de commun: ces deux ouvrages ne sont pas inspirés par le même Saint-Esprit.

Les Symboles des Apôtres (car il s'en trouve quatre) sont loin de valoir les Symboles de Pythagore, quoique ce dernier opuscule soit déjà assez insignifiant par lui-même.

---

[1] Notre benoît Christ (disait saint François d'Assise) a plus prié qu'il n'a lu.

LIII. ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX ROMAINS.

Sur ce titre, on s'attend à quelque chose de grand, de digne de la nation que l'apôtre veut convertir à Jésus-Christ. On est trompé dans son attente pour les idées, comme pour le style. Ce n'est plus ici les fortes images, les beaux mouvemens qu'on rencontre assez fréquemment dans la Bible, et sur-tout chez les prophètes dont Paul se dit le successeur.

Dans le chapitre 1er, après un préambule verbeux, et qui ne présente aucun sens distinct, l'auteur apostolique s'élève contre les philosophes d'une manière scandaleuse et inconséquente. D'abord il met sur leur compte les infamies contre la nature, dont on a soupçonné les Anciens coupables; ensuite il ose avancer que ces mœurs abominables leur ont été données par Dieu même, pour les punir de l'avoir méconnu. Voilà une étrange correction

d'un père envers ses enfans : *Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam, ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis;* [C'est pourquoi Dieu les a livrés aux desirs de leur cœur, aux vices de l'impureté; en sorte qu'ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps.] *qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium....* Il répète encore plus bas : *Propterea tradidit illos Deus in passiones ignominiae.* [25. Eux qui avaient pris le mensonge en la place de la vérité de Dieu. 26. C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions honteuses.] Puis le saint apôtre entre dans des détails qui ne souillaient jamais les écrits de ceux contre lesquels il s'élève si incongrument. La logique de Paul ressemblait à son style. Nous ferons remarquer, en passant, une petite supercherie du traducteur *Saci*, que n'ont point imitée les vénérables pasteurs de Genève. *Vocatus apostolus* est rendu, dans Saci, avec ces paroles : *Apôtre par la vocation* DIVINE. Pour-

quoi *divine* ? Ce mot ne se trouve pas dans le texte.

Chapitre 11. Quel style ! que de paroles pour énoncer une vérité triviale, et que les sages de l'antiquité avaient si bien et si éloquemment développée ! que ne s'en tenait-il à ce verset : *Cum gentes quae legem non habent, naturaliter ea quae legis sunt, faciunt, ejusmodi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex?* [14. Lors donc que les gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement les choses que la loi commande, n'ayant point la loi, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi.]

Qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum. [15. Faisant voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leur cœur, comme leur conscience en rend témoignage.] Ce passage est intelligible et d'une assez belle simplicité; mais Paul en voulait aux Juifs, et son animosité ne lui permit pas d'en rester là. On observera cependant qu'il donne ici, aux honnêtes gens, des armes contre

lui. Missionnaires fanatiques, fermez vos livres et vos temples ! *Ipsi sibi sunt lex.* [Ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi.] Ces idées philosophiques, qu'on n'aurait pas été tenté d'aller chercher dans les épîtres de saint Paul, se retrouvent encore chez plusieurs pères de l'église.

« Pourquoi (dit Tertulien) vous mettre « en peine de chercher une loi divine, « tandis que vous avez celle qui est com- « mune au monde entier, et qui se trouve « écrite sur les tables de la nature. »

Si les pères de l'église avaient toujours écrit de même !....

« Ceux qui suivent la raison peuvent « être regardés comme très-religieux, « même quand ils seraient athées. »

Cette pensée, si belle et si juste, est de saint Justin, martyr.

Si tous les saints et tous les martyrs avaient toujours pensé ainsi !....

Les chapitres suivans sont du galimatias double et triple. Il faut en excepter cependant quelques passages tirés de la

Bible, et quelques propositions peu orthodoxes, telles que celle-ci, qui est du spinosisme tout pur; si toutefois on peut supposer la tête de Paul capable d'idées aussi profondes. *Quoniam ex ipso (Deus) et per ipsum et in ipso sunt omnia.* Et c'est bien ici le cas de s'écrier, avec le même saint Paul: *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus!* chap. XI. [33. O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugemens sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles!]

Le chapitre XII est rempli de lieux communs de morale ramassés, de côté et d'autre, dans l'Evangile et ailleurs.

Le chapitre XIII a servi plus d'une fois de sauve-garde au despotisme et aux fauteurs de la tyrannie. C'est depuis saint Paul que les rois ont ajouté à leurs titres, *par la grace de Dieu*, conformément à la leçon de l'apôtre: *Non est potestas nisi à Deo; qui resistit potestati, Dei*

ordinationi resistit. Dei minister est; non sine causâ gladium portat. Idaeo necessitati subditi estote. Reddite, cui timorem, timorem. [1. Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. 2. Celui donc qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre de Dieu. 4. Le prince est le ministre de Dieu; ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée. 5. Soyez donc soumis à la nécessité. 7. Rendez donc la crainte à qui vous devez la crainte.] Saint Paul, qui se disait citoyen romain, n'a prêché que pour les esclaves; et il ne faut pas, sans doute, chercher ailleurs la raison des progrès du christianisme naissant qu'aux soins que ses fondateurs ont pris de flatter les puissances, et de former les peuples au joug. La religion chrétienne n'est pas le culte des républicains, ni la morale des hommes libres.

On pourrait prendre, dans le ch. XIV, des argumens pour et contre l'abstinence de telles ou telles viandes dans certains temps de l'année. Pythagore est plus éloquent dans Ovide.

LIV. PREMIÈRE ÉPITRE

DE S. PAUL

AUX CORINTHIENS.

QUEL jargon !... *Placuit Deo*, ch. 1er, *per stultitiam prædicationis salvos facere credentes*.... [21. Il a plu à Dieu de sauver, par la folie de la prédication, ceux qui croiraient en lui.] Et c'est dans ce flux de paroles que nos prédicateurs, depuis plus de mille ans, vont chercher le texte de leurs sermons, et puiser des autorités.

L'apôtre, chapitre II, avertit les Corinthiens qu'il ne se sert pas, en leur écrivant, de l'éloquence et de la sagesse humaine; il a même la bonne foi de convenir que ce qu'il leur prêche pourra paraître une folie; il pouvait ajouter, et une platitude aux yeux des gens de goût et des têtes sensées. Le misérable a raison; l'Esprit saint, dont il est possédé, n'a rien de commun avec le génie des Socrate,

des Platon. Il y avait de l'adresse à Paul de ne vouloir point de parallèle avec de tels hommes, et à en éloigner ceux qui auraient été tentés d'en établir un.

Le même galimatias au chapitre III : *Adhuc carnales estis... Dei agricultura estis; Dei ædificatio estis.... Stultus fiat ut sit sapiens.* [1. Vous êtes encore charnels. 9. Vous êtes le champ que Dieu cultive, et l'édifice que Dieu bâtit. 18. Si quelqu'un pense être sage, qu'il devienne fou!] Ce n'est pas ainsi que parlaient les sept sages de la Grèce; et Jésus-Christ lui-même se servait de paraboles mieux fondues, plus poétiques, et mieux motivées.

Dans le chapitre IV, saint Paul fait le bon apôtre.

Les chapitres V et VI sont remplis de détails tout-à-fait étranges, et qui donnent une bien mauvaise opinion des néophites de Corinthe : *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis.... glorificate et portate Deum in corpore vestro.* [15. Aracherai-je à Jésus-

Christ ses propres membres, pour les faire devenir les membres d'une prostituée?] Le but de ces instructions était louable, de faire regarder le corps comme le sanctuaire de Jésus-Christ, afin de le conserver exempt de fornications ; mais toute cette morale détournée ne peut convenir, tout au plus, qu'au peuple brut et ignorant. Il faut parler une autre langue aux honnêtes gens et aux esprits éclairés. A l'exemple de son patron, Paul s'adressait de préférence à la canaille de toutes les villes où il prêchait, à Rome, à Corinthe... Du moins, on peut le conjecturer ainsi, d'après le langage des muletiers qu'il adopte pour se faire comprendre et bien venir : *Membra meretricis!* Mais qui nous oblige d'en salir encore aujourd'hui l'ouïe et la bouche de nos sœurs, de nos épouses et de nos filles? Pour qui donc les prêtres nous prennent-ils? Qu'ils restent seuls dans leurs temples, s'ils persistent à en faire de mauvais lieux!

On remplirait un volume entier de re-

marques sur le chapitre VII. Il contient un code matrimonial de la façon de saint Paul le célibataire; et, en effet, il y prend le ton d'un législateur, et tranche même du maître. Dieu avait dit et ordonné dans la Genèse : *Crescite et multiplicamini.* [Croissez et multipliez.] L'apôtre saint Paul permet seulement ce que Dieu lui-même a positivement ordonné : *Hoc autem dico secundùm indulgentiam, non secundùm imperium.* [6. Ce que je vous dis comme une chose qu'on vous pardonne, et non pas qu'on vous commande.] Et il ajoute modestement : *Volo enim omnes vos esse sicut me ipsum.* [7. Car je veux que vous soyez tous en l'état où je suis moi-même.] Et il répète une ligne plus bas : *Dico non nuptis et viduis, bonum est illis si sic permaneant, sicut ego.* [8. Quant aux personnes qui ne sont point mariées, ou qui sont veuves, je leur déclare qu'il leur est bon de demeurer en cet état, comme j'y demeure moi-même.] Cependant il avoue : *Melius est nubere quàm uri.* [9. Car il vaut mieux

se marier que de brûler.] Il conseille aux vierges et aux veuves de ne point songer aux noces. Il dit aux pères de famille : *Qui matrimonio jungit virginem suam, benè facit, et qui non jungit meliùs facit.* [38. Ainsi celui qui marie sa fille fait bien, et celui qui ne la marie point fait encore mieux.] Il termine tous ces beaux documens par cette phrase humble : *Puto autem quòd et ego spiritum Dei habeam.* [40. Et je crois que j'ai aussi l'esprit de Dieu.] Qu'on joigne à ce chapitre le Traité *de Matrimonio* de Sanchez, et l'on aura un code matrimonial bien édifiant et bien raisonné ! C'est pourtant d'après de telles autorités qu'on dispose du cœur de l'homme dans la circonstance la plus délicate de la vie. Il est cependant échappé à saint Paul, dans ce chapitre, une sentence digne d'être écrite en lettres d'or, et à laquelle on prend à peine garde : *Nolite fieri servi hominum.* [23. Ne vous rendez pas esclaves des hommes.] Mais peut-être l'intention de l'apôtre est-elle qu'on soit l'esclave des prêtres, au nom de Dieu.

Le chapitre VIII est une sorte de répétition du chapitre IV de l'Epître du même auteur aux Romains. Socrate disait souvent : *Je sais que je ne sais rien.* N'est-ce point une réminiscence de cette maxime du sage Athénien, qui a fait dire à saint Paul : *Si quis se existimet scire aliquid, nondùm cognoverit quemadmodùm oporteat eum scire?* [2. Que si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose, il ne sait pas même encore de quelle manière on doit savoir.] Mais l'esprit qui souffle sur l'apôtre de Corinthe est plus lâche, plus mou que le démon familier du sage d'Athènes.

Les successeurs de saint Paul et le clergé ne se sont pas montrés aussi généreux, ou du moins aussi politiques que lui dans le chapitre IX. Il se donne encore ici pour un bon apôtre, et fait sonner bien haut le *gratis* de son Evangile : *Numquid non habemus potestatem mulierem, sororem circumducendi, sicut et cæteri apostoli et fratres Domini, et Cephas?.... Si non vobis spiritualia seminavimus, magnum est si*

nos carnalia vestra metamus. [5. N'avons-nous pas le pouvoir de mener partout, avec nous, une femme qui soit notre sœur, comme font les autres apôtres et les frères de notre Seigneur, et Cephas? 11. Si donc nous avons semé parmi vous des biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens *charnels*?] Et non *temporels*, suivant la leçon de Saci.

Qui altari deserviunt, cum altari participant. [13. Le prêtre vit de l'autel.] Chez les anciens, les ministres du culte se contentaient des restes de la chair des victimes; à présent, que le sacrifice est non sanglant, ils ont substitué des *honoraires*, et n'y ont pas perdu.

Le début du chapitre XI nous apprend que l'excès de la modestie n'était pas le défaut de saint Paul : *Imitatores mei estote.* [1. Soyez mes imitateurs.] Ce qui suit n'est pas moins curieux, sur la distinction de l'homme d'avec la femme. Les femmes ne seront point de l'avis de l'apôtre : *Non est creatus vir propter*

mulierem, sed mulier propter virum. [9. L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme.] Les femmes soutiendront, et peut-être avec raison, qu'il y a réciprocité. La continuation de ce chapitre est bien plus de conséquence. On est convenu d'y voir l'origine et l'institution du sacrement de l'eucharistie : *Alius quidem esurit, alius ebrius est....* etc. etc. [21. Ainsi les uns n'ont rien à manger, pendant que les autres le font avec excès....]

Le chapitre XIII contient un bel éloge de la charité, moins beau pourtant que le passage de Cicéron, cité plus bas aux Epîtres de saint Jean. Mais qu'est-ce que la charité? Une définition exacte et lucide était préalablement nécessaire. La charité n'est point la bienfaisance, puisque l'apôtre dit, au verset 3 de ce chapitre : *Et si distribuero in cibis pauperum omnes facultates meas, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.* [3. Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, si je n'ai

point la charité, tout cela ne me sert de rien.] Cependant on appelle *charitable* un homme qui partage ce qu'il a avec les indigens. Malgré ce que dit saint Paul, qu'on exerce la *bienfaisance*, et l'on pourra se passer de la *charité !*

Le chapitre XIV roule sur le don de prophétie accordé à tous les fidèles. Ce chapitre commence ainsi : *Sectamini charitatem, æmulamini spiritualia; magis autem ut prophetetis.* [1. Recherchez avec ardeur la charité; desirez les dons spirituels, et sur-tout de prophétiser.] Et il finit ainsi : *Itaque fratres æmulamini prophetare, et loqui linguis nolite prohibere.* [39. Pour conclure donc, *mes frères*, desirez sur-tout le don de prophétie, et n'empêchez pas l'usage du don des langues.] L'apôtre n'a point spécifié quelle était cette vertu de prophétiser, qu'il met au-dessus même de la charité, et qu'il n'interdit qu'aux femmes; encore la leur accorde-t-il précédemment; car il a dit, chap. XI : *Omnis mulier prophetans, velato capite,* [5.

Toute femme qui prophétise, n'ayant point la tête couverte d'un voile, déshonore sa tête, verset 4.] Est-ce simplement la faculté de prêcher? Heureusement, l'église catholique n'a pas été tout-à-fait de l'avis de saint Paul. Bon Dieu! quel charivari, si les femmes avaient la permission de prêcher, de catéchiser, de faire les missions de la propagande!...

Saint Paul, inspiré comme il était par le Saint-Esprit, pouvait être un grand docteur dans la science du salut; mais il était, ainsi que son maître, un grand ignorant en histoire naturelle. Quoi! il donne pour preuve de la résurrection des corps le verset 36 du chapitre xv, : *Insipiens, tu quod seminas non vivificatur, nisi priùs moriatur.... seminatur in corruptione....* [Insensé que vous êtes, *ne voyez-vous pas que ce que* vous semez ne prend point de vie, s'il ne meurt auparavant?] Selon saint Paul, le grain pourrit en terre avant de germer. Un écolier en sait plus aujourd'hui que saint Paul; et c'est pourtant là l'oracle de l'é-

glise!... Mais, dira-t-on, il parlait au peuple; il fallait se rabaisser jusqu'à sa grossière intelligence : il eût été mieux peut-être que l'interprète du Saint-Esprit élevât le peuple jusqu'à lui.

D'après l'analyse de cette Epître du plus fameux d'entre les apôtres, quelle idée doit-on prendre d'une religion prêchée ainsi? De bonne foi, est-ce de ce style et avec cette logique qu'un homme doit oser parler à ses semblables, de la part d'un Dieu? Les missives de saint Paul sont pleines de locutions semblables à celle-ci : *Ce qui est fou de Dieu est plus sage que tous les hommes.*

Et voilà encore nos oracles!.... Du moins, on n'a pas honte, au XIXe siècle, de vouloir retenir l'entendement humain dans de telles entraves! L'Institut de France n'ose encore toucher à ce bandeau des nations; à sa porte, et peut-être dans son sein, des prêtres narguent impunément la raison!....

LV. SECONDE ÉPITRE

DE S. PAUL

AUX CORINTHIENS.

Que le style de saint Paul est rebutant et de mauvais goût !... chapitre II : *Odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco, quia Christi bonus odor sumus Deo.... Odor mortis in mortem, odor vitæ in vitam.* [14. Dieu répand sur nous, en tous lieux, l'odeur de la connaissance de son nom; 15. Car nous sommes devant Dieu la bonne odeur du Christ. 16. Aux uns une odeur de mort qui les fait mourir; aux autres une odeur de vie qui les fait vivre.] Et puis, chapitre III : *Epistola nostra vos estis, scripta non atramento, sed spiritu Dei vivi; non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis carnalibus.* [2. Vous êtes notre lettre *de recommandation*, 3. Ecrite non avec de l'encre, mais avec l'esprit de Dieu vivant; non sur des tables

de pierre, mais sur des tables de chair, qui sont vos cœurs.] Que tout cela est pitoyable ! Le Saint-Esprit n'était pas si éloquent que Démosthène et Cicéron.

L'apôtre, chapitre IX, s'occupe de petits intérêts pécuniaires. Il paraît que les Corinthiens n'étaient pas prêteurs ; aussi saint Paul les pique d'honneur. La grace ne déliait pas facilement les cordons de leur bourse.

D'après le chapitre X, il paraît encore que saint Paul était comme ses successeurs, qu'il ne craignait pas de se servir de moyens petits et bas pour arriver à ses fins : d'ailleurs, les voies de Dieu sont extraordinaires.

Il se justifie le mieux qu'il peut, chapitre XI. On force même sa modestie jusqu'en ses derniers retranchemens ; car il est obligé de se louer lui-même : *Existimo nihil me minùs fecisse à magnis apostolis.* [5. Je ne pense pas avoir été inférieur en rien aux plus grands d'entre les apôtres.] Et ensuite, il appuie beaucoup sur son désintéressement.

Chapitre XII, il faut suivre l'apôtre ravi au troisième ciel... etc.

Et c'est donc là ce qu'on appelle les livres canoniques de l'église, la règle de la foi, le type des mœurs !... O honte ! pauvre espèce humaine, on rougit quelquefois de t'appartenir.

LVI. ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX GALATES.

Les Galates ont reçu cette missive, la vingt-troisième année après la fin déplorable du Christ ; cette même année, Luc en rédigeait la relation.

Le début est remarquable : [Paul, apôtre non de la part des hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu son père.] Dans tout le reste, des lieux communs de missionnaire écrits en style commun, selon la sainte coutume de l'apôtre. Nous nous arrêterons un moment au verset 3 du chapitre IV.

Isaac Berruyer, à l'occasion de ce passage, laisse échapper une naïveté : *Dieu*, dit-il, *a traité nos pères comme de petits enfans*. Préf. de l'Histoire du Peuple de Dieu.

Il s'agit ici de l'ancien Testament, qui, en effet, comme nous avons eu tant de fois l'occasion de le prouver, est si plein de contes de nourrices, qu'on pourrait l'appeler la Bible de la première enfance.

LVII. ÉPITRE DE S. PAUL AUX ÉPHÉSIENS.

Des lieux communs de morale et de mysticité platement écrits. Cependant c'est dans son Homélie sur cette Epître que saint Chrysostôme, dans un ridicule enthousiasme, s'écrie : « Si quelqu'un « voulait me donner une place dans le « ciel parmi les anges, ou me mettre dans

« un cachot avec saint Paul, je choisi-
« rais le cachot. »

Cette Epître et les deux suivantes furent envoyées, une trentaine d'années après le triste dénouement de la mission du fils de Dieu.

LVIII. ÉPITRE DE S. PAUL AUX PHILIPPIENS.

Encore des lieux communs de missionnaire.

Saint Paul ne jurait pas toujours *in verba magistri*. Jésus, quelque part dans l'Evangile, défend à ses disciples de saluer. L'apôtre des gentils sait mieux vivre; dans l'une de ses Epîtres, il veut *qu'on se prévienne d'honneur*.

LIX. ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX COLOSSIENS.

Saint Paul aurait bien dû profiter un peu lui-même du conseil qu'il donne *ad Colossenses*, chapitre IV : *Sermo vester semper in gratiâ sale sit conditus.* [6. Que votre entretien, accompagné de douceur, soit assaisonné de sel!] Mais l'apôtre était prisonnier. Il y a pourtant quelque peu d'onction dans cette Epître.

On remarquera qu'en parlant aux Colossiens, ainsi qu'aux Corinthiens et aux Ephésiens, l'apôtre Paul fait synonymes *évangile* et *vérité*.

LX. PREMIÈRE ÉPITRE DE S. PAUL AUX THESSALONICIENS.

J'aime à voir saint Paul donner aux habitans de Thessalonique, parmi les préceptes qu'il leur débite dans l'effusion de

son cœur, celui-ci : *Semper gaudete.* [v. 16. Soyez toujours dans la joie.] Ce conseil était plus à leur portée, que de leur dire : « Un jour, nous serons em-« portés dans les nues, pour aller au-devant « du Seigneur, au milieu de l'air. »

LXI. SECONDE ÉPITRE DU MÊME AUX MÊMES.

Il prémunit ses néophites contre ceux qui seraient tentés, à l'avenir, d'aller sur ses brisées : en conséquence, il leur fait remarquer son désintéressement. Il faut avouer que, sans toutes ces précautions, sans toutes les peines de l'apôtre Paul, la grace et le Saint-Esprit auraient eu de la peine à s'ouvrir le cœur des hommes. L'épistolaire apostolique va même jusqu'à l'impudence ; il ose assurer les Thessaloniciens que sa parole est véritablement la parole de Dieu lui-même : *A nobis verbum, verè est verbum Dei.* Ch. II. 13.

Saint Paul a écrit aux citoyens de Thessalonique, dix-neuf ans après le supplice de son maître.

LXII. PREMIÈRE ÉPITRE DE S. PAUL A TIMOTHÉE.

Je n'aime pas que saint Paul, l'apôtre de la charité, termine le premier chapitre de cette lettre par ce verset : *Quidam repellentes circà fidem naufragaverunt, ex quibus est Himeneus et Alexander* QUOS TRADIDI SATANÆ, *ut discant non blasphemare.* [19. Du nombre de ceux qui ont fait naufrage en la foi, 20. Sont Himénée et Alexandre, que j'ai livrés à Satan, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer.]

Si saint Paul est l'apôtre de la foi, il ne l'est pas des femmes; le chapitre 11 en est une nouvelle preuve. Mais pour-

quoi, dans ce même chapitre, cette parenthèse : *Ego prædicator et apostolus, (VERITATEM DICO, NON MENTIOR.) Doctor gentium in fide et veritate.* [7. J'ai été établi prédicateur et apôtre ; *je dis la vérité, et je ne mens point.* J'ai été établi le docteur des nations dans la foi et dans la vérité.] Il paraît que, de son temps, on lui disputait ces titres.

Il serait bon que les grands vicaires lussent tous les matins, au lever de leurs évêques, le chapitre III ; c'est une très-belle leçon dont ils ont besoin. Le clergé devrait aussi faire attention à ce passage : *Unius uxoris virum.* [12. Qu'on prenne pour diacres ceux qui n'auront épousé qu'une femme.] En dépit de l'apôtre, le clergé a persisté long-temps dans le scandale du célibat.

Le chapitre suivant est encore plus précis sur cet article. Saint Paul y dit que ce sont des esprits diaboliques : *Spiritibus erroris et doctrinis daemoniorum in hypocrisi loquentium mendacium,* PROHIBENTIUM NUBERE *et abstinere à cibis*

quos Deus creavit ad percipiendum.... Quia omnis creatura Dei bona est, et nihil rejiciendum. [3. qui interdiront le mariage et l'usage des viandes, que Dieu a créés pour être reçus ; 4. Car tout ce que Dieu a créé est bon, et on ne doit rien rejeter.] Ce texte est formel. Il est bien singulier que le clergé catholique, qui a adopté toutes les rêveries de saint Paul, s'en soit écarté précisément aux seuls endroits où il parle raison. On observera combien la rédaction du verset 3 est grossière. Un écrivain, de mœurs moins équivoques que celles de saint Paul, eût évité ce rapprochement du mariage et de l'usage de la chair.

Le chapitre v est admirable d'un bout à l'autre, à l'exception pourtant de ce passage, qui est un peu fort, en parlant d'une veuve : *Si sanctorum pedes lavit.* [10. Si elle a lavé les pieds des saints.] Ce chapitre est un tableau attendrissant de mœurs parfaites.

Nos prélats, successeurs de saint Paul, devraient aussi un peu se rapprocher de

leur modèle, qui ne rougissait pas d'avouer, chapitre VI : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus.* [8. Ayant donc de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contens.]

LXIII. SECONDE ÉPITRE DE S. PAUL A TIMOTHÉE.

Cette seconde Epître est celle d'un missionnaire plein d'onction, ardent, infatigable, doué d'une bonne tête, d'un caractère ferme et propre à faire secte.

N. B. Ce Timothée était un élève de l'apôtre des gentils. Constitué premier évêque d'Ephèse par la grace de son maître, il fut lapidé dans cette ville pour avoir refusé à la chaste Diane l'encens qu'il brûlait en l'honneur de l'adultère Marie.

LXIV. ÉPITRE DE S. PAUL A TITE.

Cette missive, trop courte, est remplie d'excellens conseils qu'il serait bon de renouveler de nos jours. Ce n'est que dans ces sortes de lettres que saint Paul me paraît mériter sa réputation.

Nous ne répondons pas des plagiats : Paul était Romain; mais il hantait les Juifs.

Le secrétaire de saint Paul, Tite, devint évêque de Crète. Depuis long-temps les insulaires ingrats avaient oublié les belles lois de Minos, quand ils se soumirent à celles de Jésus.

LXV. ÉPITRE DE S. PAUL A PHILÉMON.

Cette lettre, qui n'a qu'un chapitre, est fort extraordinaire : Philémon, homme riche et bienfaiteur de l'église naissante,

est volé par son esclave. Le fripon de valet fuit à Rome, dans les bras de saint Paul. L'apôtre baptise aussitôt le voleur, et le renvoie à son maître ; celui-ci, docile, reprend son esclave sur la recommandation de saint Paul.

LXVI. ÉPITRE DE S. PAUL AUX HÉBREUX.

L'ÉPITRE aux Hébreux est toute théologique ; l'apôtre dispute avec eux pied à pied : c'est une thèse qu'il soutient contre eux pour les faire entrer au giron de l'église naissante.

Je ne remarquerai que ce verset, qui termine le chapitre XII : *Serviamus.... Deo cum metu.... Etenim Deus noster ignis consumens est....* [28. Servons notre Dieu avec frayeur.... 29. Car notre Dieu est un feu dévorant.] On n'est point porté à aimer ce qu'il faut craindre.

Le chapitre XIII roule davantage sur

les mœurs, et vaut mieux, à lui seul, que tous les précédens.

N. B. C'est en désignant les ministres du culte, que Dieu, qui n'approuve pas tout, bien qu'il permette tout, nous a fait dire, par l'organe de l'apôtre Paul : *Tradidit mundum disputationibus eorum.*

Il a livré le monde aux querelles des prêtres.

S.

LXVII. ÉPITRE DE S. PAUL A SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE.

Saint Jérôme et saint Augustin se sont déclarés pour l'authenticité de cette correspondance ; mais, ne leur en déplaise, les lettres de Sénèque à l'apôtre sont trop barbares, celles de Paul au philosophe ne le sont pas assez, pour être véritables. Malgré l'invraisemblance, saint Jérôme

persiste à ranger Sénèque le philosophe parmi les auteurs ecclésiastiques.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que saint Paul est le plagiaire de Platon; celui-ci avait dit : *Toute la vie du sage est une méditation de la mort.* L'apôtre s'écrie, dans l'une de ses Epîtres : *Je meurs tous les jours.*

Un évêque français, Antoine Godeau, a composé un *poème chrétien* en cinq livres, intitulé *Saint Paul.* En voici le premier hémistiche :

Je chante le grand Paul.....

Saint Paul avait écrit trois Apocalypses, qui se sont perdues; nous ne devons pas les regretter, si ces trois ouvrages ressemblaient à la plupart de ses Epîtres.

Dans l'une de ces Apocalypses, saint Paul nous révélait toutes les belles choses qu'il avait pu voir dans le ciel, quand il y fut enlevé ! C'était un nouveau monde qu'il nous découvrait....

Est-il permis de se jouer ainsi de la

crédulité humaine ? Il faut prendre saint Paul au mot, quand il nous vante la folie de la croix et de ceux qui embrassent cette croyance inouie avant l'apôtre et son maître.

Saint Paul avait encore rédigé la relation de ses voyages, sous le titre d'*Actes*. Le récit des allées et venues d'un chef de secte aussi remuant, aussi infatigable, devait offrir une lecture amusante.

LXVIII. L'ÉPITRE CATHOLIQUE DE S. JACQUES LE MINEUR ET LE JUSTE.

Dès les premiers versets, cet apôtre se montre plus fleuri, plus abondant en images et en sentimens que saint Paul, qu'il combat avec avantage. Paul s'était déclaré pour la foi vive. Jacques soutient qu'on est vertueux par les seules bonnes œuvres, et non par les opinions que l'on professe.

Le chapitre II respire l'humanité.

Les IIIe et IVe sont pleins de sagesse.

Le Ve et dernier chapitre est poétique, et digne des beaux jours des prophètes : *Ecce merces operariorum qui messuerunt regiones vestras, quae fraudata est à vobis, clamat, et clamor eorum in aures Domini sabaoth introivit.... Ecce judex ante januam assistit...* etc. [4. Sachez que le salaire que vous faites perdre aux ouvriers qui ont fait la récolte de vos champs crie contre vous, et que leurs cris sont montés jusqu'aux oreilles du Dieu des armées. 9. Voilà le juge qui est à la porte. *Assistit, qui siége....*] Quel dommage qu'il n'y ait que cinq chapitres de saint Jacques ! C'est ce qui fait dire à saint Jérôme : *Breves pariter et longas; breves in verbis, longas in sententiis.* Epît. 103. [Les Epîtres de saint Jacques sont courtes et longues ; courtes quant aux paroles, longues quant aux pensées.]

Jacques était proche parent de Jésus; *(consobrinus)* [cousin germain] et on

lui attribue un *proto-évangile*, qui est à regretter. L'apôtre y donnait de curieux détails sur la grossesse illégitime et sur les couches de la vierge Marie, sa tante. Il mourut évêque et martyr à Jérusalem.

N. B. Il faut le distinguer de Jacques le Majeur, frère de Jean l'Apocalyptique, et tous deux ci-devant pêcheurs de poissons. On attribue à ce Jacques, premier martyr à Jérusalem comme l'autre, un livre intitulé : *Histoire évangélique.*

On pourrait remarquer, comme un fait assez miraculeux, que Jésus, qui eut le bon esprit de ne pas écrire une seule ligne, métamorphosa en faiseurs de livres tous ses apôtres, choisis dans une classe d'hommes qui savaient à peine lire ; ce qui multiplia à l'infini les Evangiles, les Apocalypses, les Épitres, les Lyturgies, les Actes. De toutes les sectes religieuses, le christianisme est celle qui a produit le plus d'écrivains, et les écrivains les plus misérables.

LXIX. LES DEUX ÉPITRES CATHOLIQUES DE SAINT PIERRE.

Le prince des apôtres les a écrites, une vingtaine d'années après le supplice de son maître; elles ne renferment que des lieux communs de missionnaire.

Voici pourtant un passage remarquable; c'est le jugement de Pierre sur Paul :

« Entre les Epitres de notre frère Paul, « il y a des choses que les peu fermes « tordent, comme aussi les autres (saintes) « écritures, à leur propre perdition. »

A toutes ces Épitres du frère Paul, préférons ce simple verset, le 5e du chapitre 1er de la seconde lettre de l'apôtre Pierre : *Ministrate in virtute scientiam*, qu'Isaac Saci a mal rendu à son ordinaire : [Joignez à la vertu la science.] Le bon saint Pierre n'entend dire autre chose, sinon : « Mettez votre science dans « la vertu. » Ce mot est précieux.

Nous regrettons la perte d'une Apo-

calypse de saint Pierre : ce bon apôtre, moins poète que Jean son camarade, avait un peu plus de bon sens. Il lui serait échappé quelques aveux naïfs, du genre de ceux qu'on rapporte déjà de lui dans le nouveau Testament. On cite aussi un Evangile de sa façon.

Un certain Papias [1], élève des premiers apôtres, prétend quelque part, dans les cinq livres de Mémoires composés par lui, que Marc n'a écrit que ce qu'il avait ouï dire à Pierre. Ce témoignage de Papias confirme l'idée qu'on se fait nécessairement des livres saints; ce ne sont que des *ouï-dire*.

L'un des cinquante et tant d'Evangiles a pour titre : *Le Livre des quatre coins du Monde*. On pourrait les intituler tous : *La Bibliothèque des Carrefours*, ou *le Livre du coin des Rues*.

---

[1] Voyez l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe.

LXX. LES TROIS ÉPITRES CATHOLIQUES DE SAINT JEAN.

Écrites plus de soixante ans après l'exécution du jugement prononcé contre Jésus, elles n'offrent guère que des lieux communs de théologien. Je n'en excepte pas ce mot, que Jean-François Laharpe traite de sublime : *Major est Deus corde nostro.* [Dieu est plus grand que notre cœur.] Ce sublime-là a besoin de la paraphrase ; et, avec des paraphrases, on donne aux mots la valeur qu'il plaît leur donner.

On a beaucoup vanté encore cette autre expression du chapitre IV, épître première : *Deus charitas est.* [16. Dieu est amour.] Cicéron avait dit, avant l'apôtre Jean et les fondateurs du christianisme : *Charitas generis humani.*

Un évangéliste a raison de faire dire à saint Jean, qu'il n'est pas digne de porter les chaussures de son maître.

LXXI. ÉPITRE CATHOLIQUE DE S. JUDE, DIT LE ZÉLÉ.

En vérité, c'est peu de chose, quoique *pleine de la grace du ciel;* ce sont les expressions d'Origène.

Un jour, il échappa à l'apôtre Jude, en dînant avec le fils de Dieu, son parent, une naïveté qui aurait pu déconcerter tout autre que le Christ. Maître (lui dit-il au dessert), pourquoi vous manifesterez-vous à nous, et non pas au monde?.... — En effet, Jésus voulant faire une révolution, au lieu de s'adresser à quelques pauvres diables sans études et sans crédit, il était plus simple de commencer par frapper l'esprit des grands de la terre et des savans du siècle; mais le fils de Dieu n'avait garde de s'exposer à des yeux clair-voyans : ce n'est qu'à la faveur de l'obscurité que les lumières de l'Evangile devaient pénétrer et s'étendre dans le cerveau des hommes.

On attribue à Jude, frère de Jacques, une Relation véritable et remarquable de la vie et de la doctrine, de la passion et de la mort de son divin maître.

LXXII. L'APOCALYPSE DE S. JEAN.

Cette révélation fut composée, une soixantaine d'années après la sentence portée contre le Christ. L'auteur avisa d'écrire son Evangile plus tard encore.

Le premier chapitre des rêves de l'apôtre Jean, sommeillant dans l'île de Patmos, a quelque chose d'imposant : *Beatus qui legit et audit verba prophetiae.... Tempus enim propè est..... Ecce venit cum nubibus et videbit eum omnis oculus.... Etiam : amen. Ego sum alpha et omega, principium et finis, qui est, qui erat et qui venturus est.... Ego sum primus et novissimus et vivus, et fui mortuus et ecce sum vivens in*

secula seculorum, et habeo claves mortis. [3. Heureux celui qui lit et qui écoute les paroles de cette prophétie ! car le temps est proche. 7. Le voici qui vient sur les nuées. Tout œil le verra ; il n'y a rien de plus vrai : *amen.* 8. Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, qui est, qui était et qui doit venir. 17. Je suis le premier et le dernier, 18. Et celui qui vit ; car j'ai été mort : mais maintenant je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clés de la mort.] Il y a dans tout ceci de l'exaltation, une sorte de pompe qui semble annoncer quelque chose de passable.

Les deux chapitres suivans ont aussi quelques traits heureux : *Hæc dicit sanctus et verus, qui aperit et nemo claudit, claudit et nemo aperit.* [III. 7. Voici ce que dit le saint et le véritable : Qui ouvre, et personne ne ferme ; qui ferme, et personne n'ouvre.] Mais il n'y faut pas chercher de sens ; l'entente est au diseur.

Les sept fioles d'or, pleines de la colère de Dieu, du chapitre XV : *Dedit*

angelis septem phialas aureas, plenas iracundiae Dei viventis, sont un peu bizarres ; mais on n'épluche pas les songes. Ces sept flacons produisent quelque effet au chapitre XVI.

Le XVIII est plein de poésie, et digne de faire suite aux belles Lamentations de Jérémie. Le plus étrange de cette composition orientale n'est peut-être pas de l'avoir écrite, mais de l'avoir terminée ainsi : *Contestor omni audienti verba prophetiae libri hujus : si quis apposuerit ad haec, apponet Deus super illum plagas scriptas in libro isto.* [18. Je déclare à tous ceux qui entendront les paroles de cette prophétie, que, si quelqu'un y ajoute quelque chose, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre.] *Et si quis diminuerit de verbis libri prophetiae hujus, auferet Deus partem ejus de libro vitae et de civitate sanctâ et de his quae scripta sunt in libro isto.* [19. Et que, si quelqu'un retranche quelque chose des paroles du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera

du livre de vie, l'exclura de la ville sainte, et ne lui donnera part à rien de ce qui est écrit dans ce livre.... Malheur à celui qui osera ajouter quelque chose à l'Apocalypse, ou en retrancher quelque chose!]

..... *Risum teneatis, amici.*

Au reste, gardons-nous de prononcer sur saint Jean d'après son Apocalyse; c'est comme si l'on voulait juger du génie de Newton d'après le Commentaire que ce grand homme daigna faire de ce mauvais rêve. Bossuet aussi composa tout exprès un gros in-octavo; mais l'évêque de Meaux faisait son métier.

On compte plus de huit cents commentateurs de l'Apocalyse.

Il existe un livre arabe, intitulé : *Des sept Manières de lire l'Alcoran.* On pourrait en composer un français, qui aurait pour titre : *Des cent mille Manières de lire la Bible.*

On trouve dans l'*Origine des Cultes*, par le savant Dupuis, une explication tout-à-fait neuve du logogryphe de l'évangéliste Jean.

Saint Jérôme dit que l'Apocalypse a autant de mystères que de paroles : *Tot habet sacramenta quot verba.*

Jean l'apocalyptique mourut presque centenaire.

Il est dit, dans l'Apocalypse, que Dieu commanda à l'auteur de manger un volume : il fallait plutôt lui donner son propre ouvrage à effacer avec sa langue.

Une secte chrétienne (les *Sethiens*, je pense) possédait une Apocalyse, attribuée à Abraham ; mais, au temps heureux de ce patriarche, on ne faisait point de livres. Abraham n'était ni prêtre, ni auteur ascétique ; il savait mieux employer la vie : en bon père de famille, il veillait sur ses troupeaux.

LXXIII. ORAISON

DE MANASSÈS,

ROI DE JUDA.

Il y a de l'onction et quelques grandes images dans cette prière, qui tient beaucoup du génie de la Bible et des livres orientaux : *Ligasti mare verbo præcepti tui. Conclusisti abyssum et signasti eum terribili nomine tuo... Nunc flecto genu cordis mei, precam à te bonitatem....* etc. etc. etc. [Tu as enclos la mer par la parole de ton commandement; tu as fermé l'abyme avec le sceau redoutable de ton nom : car tu es le Seigneur benin, qui te repens d'avoir affligé les hommes. Je ploie les genoux de mon cœur... etc.]

Traduction Protestante.

LXXIV. ÉPITRES

DE

LA VIERGE MARIE.

On parle de plusieurs lettres écrites par la vierge Marie à saint Ignace, évêque d'Antioche, et à d'autres particuliers de Messine et de Florence : nous n'en dirons rien. Il est beaucoup plus probable que Marie, épouse de Joseph, charpentier de son état, savait encore moins lire que son mari, et s'en passait fort bien.

Consultez les quarante volumes in-folio qu'Astorga ou Pierre d'Arva, franciscain au Pérou, publia en 1648, à Madrid, sur la sainte Vierge. Il ne nous a point été accordé la grace de pouvoir les lire.

LXXV. TESTAMENT

DE

LA SAINTE VIERGE.

Il est en quarante-un articles :

« Mes chers frères, en quittant la terre, « je vous laisse ma pureté....

« Je vous laisse ma charité pour le pro- « chain....

« Je vous laisse ma joie intérieure....

« Je vous laisse mon obéissance au « Saint-Esprit....

« Je vous laisse ma sainte familiarité « avec Dieu.... etc. »

De l'édition de 1709, à Bar-le-Duc.

N. B. EXTRAIT

DU CATÉCHISME DU CURÉ MESLIER.

DEMANDE.

Qu'est-ce que l'Evangile, ou le nouveau Testament?

RÉPONSE.

C'est un livre divin, bien au-dessous

des *Offices* de Cicéron, du *Manuel* d'Epictète.... etc.

Ce livre a fait bien du mal....

Il échappe un aveu à Saint-Réal, dans la préface de sa Vie de Jésus-Christ : l'académicien donne pour raison de la négligence des gens du monde à lire l'Evangile, qu'on y voudrait plus d'ordre et de liaison.

Les livres de morale, même les plus faibles, ont tous de la méthode; les livres religieux, au contraire, même les mieux écrits, sont dans le plus grand désordre quant à la rédaction. L'*Evangile* et le *Coran* n'approchent pas du traité de *la Sagesse*, de Charron, pour l'enchaînement de l'ensemble, la clarté des idées, la propriété des expressions : l'imagination seule préside aux deux premiers; le jugement au second.

LXXVI. COLLECTION

D'ANCIENS ÉVANGILES,

OU

MONUMENS *du* 1er *Siècle du Christianisme, extraits de Fabricius, Grabius, et autres Savans ; par l'abbé B**** Londres*, 1769, *in*-8°, 284 *pages.*

CET ouvrage, resté long-temps latin, et comme soustrait au plus grand nombre des chrétiens, est à parcourir pour ceux qui veulent connaître les sources où les prêtres ont trié leurs quatre Evangiles ; celui de l'*enfance de Jésus*, par exemple, renferme des détails en effet très-singuliers. C'est un bien mauvais tour joué à la secte, que d'avoir mis en lumière ces parties honteuses.

RÉSULTAT

DE

LA LECTURE DE LA BIBLE.

Nous terminerons notre analyse impartiale des saintes écritures, par quelques méditations sur l'ensemble des livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament. Ces réflexions se sont présentées tout naturellement, en fermant le volume sacré, et en nous rendant compte de l'impression que la lecture en laisse sur les esprits non prévenus pour ou contre.

Une grande chose était à faire, lors de la naissance du Christ.... Les sages, même encore aujourd'hui, honoreraient sa mémoire, si, comme Moyse, mieux que Moyse, le Christ eût soufflé dans l'ame de ses compatriotes dégénérés une étincelle de vertu libérale ; s'il leur eût dit : « Qu'attendez-vous ? La main impure de Tibère pèse sur votre tête. Attendez-vous que l'aigle romaine vienne

déchirer votre couvée dans le nid [1] ? En vérité, en vérité, je vous le dis : encore un peu de temps, et les usurpateurs despotes de l'Europe entière porteront la désolation dans les murs de Jérusalem. Courez à vos armes, chassez le gouverneur, et prenez l'attitude de gens qui veulent désormais vivre libres chez eux, sans le bon vouloir de leur vainqueur superbe. Le joug de Rome n'est pas plus difficile à briser que celui de l'Egypte.... Le lion des montagnes, enchaîné pendant son sommeil, secoue sa crinière, brise ses liens, et fait trembler ses maîtres perfides. Que le lion de Juda fasse de même!.... A la sainte colère qui me transporte, reconnaissez le plus pur sang d'Israël qui coule dans mes veines.... Hors d'ici vos prophètes menteurs, vos pontifes avides ! Rappelez-vous vos ancêtres, ces pasteurs ambulans qui, comme Abraham, se faisaient respecter des rois voisins ; mettez, s'il le

[1] *Isaïe*, chap. x.

faut, mettez vous-mêmes le feu à votre ville de Jérusalem; détruisez de vos mains ce temple de l'ancienne loi, qui n'a pu vous préserver de la captivité de Babylone et de la protection de Rome; soyez indépendans des choses et des personnes; redevenez tous des chefs de famille, monarques au milieu de leurs enfans, ainsi que l'étaient vos bons aïeux; commencez une nouvelle ère... etc. »

Voilà ce que le Christ, né d'une vierge, aurait pu dire avec l'autorité que donne l'accent du courage et de la vertu; et il ne fallait pas être Dieu, ou fils d'un Dieu, pour mettre ce discours à exécution. Guillaume Tell et quelques autres chasseurs des montagnes helvétiques n'ont-ils pas bien su, tout naturellement, délivrer leur patrie?

Les évangélistes nous disent ce que Jésus fit pour la sienne. Sa nation a continué d'être le jouet, et est encore le rebut des peuples....

Mais une religion nouvelle est résultée de son apparition sur la terre.

N'en accusons pas le Christ. Il est innocent peut-être de tout le mal qu'on s'est permis en son nom ; mais, en même temps, ce personnage est loin aussi d'avoir motivé les honneurs divins qu'on lui rend encore aujourd'hui, et les superbes témoignages que nos plus fameux écrivains ont hasardés sur son compte.

Ce n'étoit point un nouveau culte qu'il fallait greffer sur l'ancien. Il entrait bien mieux dans le caractère du fils d'un Dieu de dire aux hommes : « Enfans, laissez-là tous ces hochets de la superstition, qui ne vous rendent ni plus heureux ni plus sages ; je viens vous apprendre à vous en passer. Je suis descendu tout exprès sur la terre, non pour lui faire changer d'idoles sacrées ou politiques, mais pour les renverser toutes devant la raison. Ainsi donc, peuple de Judée, que j'ai voulu honorer de ma présence, donnez l'exemple aux autres nations ; que chacun de vous s'en tienne aux foyers paternels ! Désormais, n'ayez d'autre religion que la piété filiale ; c'était le seul culte

au temps des patriarches, vos ancêtres. J'ai voulu naître dans une étable, à côté du bœuf laboureur et au milieu des bergers, pour donner une leçon ; profitez-en ; reprenez la vie pastorale et agricole. J'ai passé mes premières années dans l'atelier des artisans, pour rendre aux professions utiles la considération qu'avaient usurpée sur elles les arts parasites. Quand je serai remonté vers la source éternelle, n'ajoutez aucune foi à ceux qui s'empareront de ma mémoire pour vous tromper. On me fera beaucoup parler après ma mort ; on vous donnera à lire mon Testament [1], auquel je n'aurai jamais pensé ; on vantera mes miracles, mes dogmes ; on voudra faire de moi le fondateur d'une école, ou un chef de secte : je vous le dis d'avance. En vérité, en vérité, toutes ces choses seront autant de mensonges. N'en faites ni plus ni moins que moi ; demeurez, comme moi, dans une obscurité paisible, et vous serez heureux dès cette vie... etc... »

[1] Le nouveau Testament, ou les Evangiles.

Un homme sensé et paisible aurait pu répondre ainsi aux insinuations qui lui auraient été faites de se mettre à la tête d'un parti de fanatiques...,

Certes ! J. J. Rousseau avait le délire, quand il consacra à la mémoire de Jésus les trois ou quatre belles pages que l'on connaît ; quand il ne craignit pas de comparer au sage Socrate un saltimbanque, ou plutôt un misérable fou qui, interrogé par ses juges, leur répond : [Je vous assure que vous me verrez un jour porté sur les nuées, et assis à la droite de la majesté de Dieu.] *Verumtamen dico vobis, amodo videbitis filium hominis sedentem à dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli.* Matth. Nous citons fidellement le texte.

Si ce seul propos ne suffisait pas pour apprécier l'homme : *Ecce homo !* qu'on relise le récit de la *Passion !*

Jésus s'était échappé[1] déjà plusieurs fois d'entre les mains des satellites. Il

[1] Saint-Réal, Vie de Jésus-Christ, in-4°, p. 211.

apprend que l'un de ses disciples l'a *vendu*, et va le livrer ; il perd la tête ; il adresse de longues lamentations à ses autres apôtres, aussi tremblans que lui : [Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus.... O mon père ! c'est pour mes disciples que je vous prie, et non pas pour le monde.....] *Ego prò eis rogo, non pro mundo rogo.* Il y a peu de charité dans ces paroles. Puis, il se recueille sur le mont des Oliviers pour y supplier Dieu son père de détourner de lui la potion amère qu'on lui apprête. La terreur s'empare de toute sa personne ; il est couvert de sueur, et tombe en agonie : *Cœpit expavescere et gravissimè angi.* [Jésus s'abandonna à la frayeur, et parut dans de cruelles angoisses. Marc. XIV. 33.] *Tristis usque ad mortem.* Luc. XXII. 41. [Mon ame, dit Jésus à trois de ses apôtres, mon ame est accablée d'une tristesse mortelle.] *Abba pater, si velles transferre calicem.* [Mon père, si vous vouliez me dispenser de prendre le calice, vous le pouvez. Marc.] *Factus in agoniâ....* Luc.

Il veut pourtant sauver l'honneur de sa secte ; mais, en s'efforçant de montrer quelque fermeté, il donne dans l'impertinence. Son juge lui demande : *Qu'as-tu fait ?* Il répond : *Mon règne n'est pas de ce monde.* Pilate lui dit : *Tu es donc roi.* Jésus réplique avec astuce : *C'est vous qui le dites.* Comme pour intimider le tribunal devant lequel il devait comparaître, il avait déjà parlé d'une [douzaine de légions d'anges qui, à sa voix, peuvent descendre et le sauver.] *An putas quia non possum rogare patrem meum, et exhibebit mihi modo plusquam duodecim legiones angelorum.* Matth. Sont-ce là les moyens d'un sage accusé injustement?.... *Quelle misérable farce !*.... qu'on nous passe l'expression !

S'appercevant qu'il n'en impose pas à ses juges avec autant de facilité qu'à la multitude, Jésus, qui a trop parlé, prend un peu tard le parti de garder le silence, et se résigne aux mauvais traitemens, au persifflage cruel qu'on lui inflige, à cause

de l'insolence de ses premières réparties. Il est fouetté, puis conduit au supplice. En route, il essaie d'apitoyer les femmes sur son passage [1] : *Ne pleurez point pour moi, filles de Jérusalem ; pleurez plutôt pour vous et pour vos enfans.* Mais le peuple, loin de s'attendrir, le regarde aller au Calvaire, sans se permettre le moindre mouvement. Enfin, attaché sur la croix, et perdant tout espoir, ses dernières paroles, produites par le découragement, sont un reproche qu'il adresse à son père céleste, sur le secours duquel il avait eu l'air de compter : [Mon Dieu! pourquoi m'abandonnez-vous?] *Eloi, eloi, lamma sabacthani.*

Il est vraisemblable que Jésus espéra, jusqu'au dernier moment, que son monde viendrait l'arracher des mains de la justice : il s'attendait à une petite insurrection en sa faveur. Si Saül, dit Paul, eût été converti plus tôt, les choses auraient bien pu se passer autrement. Paul serait

---

[1] Saint-Réal, *eod. loco*, p. 228.

venu à bout de soulever la populace, et eût délivré son maître. Mais, trahi par l'un des siens, abandonné lâchement par les autres, malgré ses instructions, indifférent au peuple en faveur duquel il n'avait pas fait assez pour mériter sa reconnaissance, Jésus subit platement son arrêt de mort : on ne songe à lui que quand il n'est plus temps ; ou plutôt on se ravise un peu tard, mais assez tôt pour opérer, au moyen de son trépas, ce que sa vie entière n'avait pu produire.

Et voilà l'homme, *ecce homo*, que Jean-Jacques oppose avec confiance à Socrate, et même qu'il veut placer au-dessus.

Mais (répètera-t-on avec l'orateur genevois) Jésu spardonne à ses ennemis, et prie pour ses bourreaux.

Jean-Jacques avait-il donc oublié que, long-temps avant Jésus, Pythagore, Socrate et d'autres sages, avaient donné le précepte et l'exemple de ce beau dévouement, le dernier effort de la vertu?

Le héros de l'Evangile est venu à bout,

il est vrai, de fonder une secte religigieuse qui dure encore; mais il n'a pas rempli la sublime mission qu'il avait annoncée avec tant d'impudence et d'emphase. L'espèce humaine compte un culte de plus; mais elle ne s'est pas plus régénérée depuis Jésus que depuis Moyse. Quelle nouvelle vertu le Christ a-t-il révélée au monde? Toutes étaient connues, écrites et pratiquées avant lui; mais il leur a peut-être mis le sceau de la perfection! Tout au contraire, Jésus ou ses fauteurs ont gâté la morale, en la rendant religieuse, de naturelle qu'elle était avant eux.

La Bible n'a obtenu que le succès qu'elle méritait. L'apparition des livres saints sur la terre n'en a point fait disparaître les vices, les crimes, et les malheurs qui en sont la suite nécessaire. Jésus a opéré beaucoup de miracles. Par lui les aveugles ont vu clair; les morts ont vécu une seconde fois : lui-même il s'est ressuscité le troisième jour après son supplice: mais l'Evangile n'a point fait de prodiges; il

n'a point eu d'empire sur l'esprit humain, pour le rectifier. Or, ce que n'ont pu faire les autres livres, on devait l'attendre, on avait droit de l'exiger d'un livre divin.

Il faut appliquer à la Bible ce que la secte mahométane d'Al-Jahedh disait du Coran : « C'est un corps qui peut prendre la forme tantôt d'un homme, tantôt d'une bête. »

Mais que faudrait-il penser et du christianisme, et de ses livres, et de leurs auteurs, si l'on s'en rapportait au savant Dupuis ? Il soutient [1] que Jésus n'a jamais existé : Christ n'est que le soleil, et le culte des chrétiens celui des adorateurs de cet astre.

Ceci n'est qu'une conjecture de l'érudition ; mais la Bible offre un monument qui n'est que trop réel. De la lecture réfléchie de ce livre, il faut conclure que c'est l'un des plus dangereux de tous les

---

[1] Dans la *Religion universelle*, ou *l'Origine de tous les Cultes*.

livres ; que, sous un gouvernement véritablement ami des mœurs, il serait d'une bonne police de retirer ce livre du commerce, comme on en agit à l'égard des ouvrages obscènes. Les poètes et les hommes de lettres, tout au plus, pourront consulter la Bible pour compléter leurs études.

C'est ce que des pères de l'église et des docteurs de Sorbonne ont pensé eux-mêmes. Les prêtres inconséquens rougissent de leurs propres livres.

On nous opposera une nuée de témoignages. Saint Chrysostôme s'écrie :

« C'est assurément une grande chose « que la lecture des livres saints. » — *Commentaires sur les Act.*

Dans la Bible, tout, jusqu'aux syllabes, paraissait à saint Jérôme émané du ciel.

Saint Augustin, dans son livre *de l'Utilité de croire*, dit avec beaucoup de confiance apostolique :

« Croyez-moi, tout ce qui est dans les « livres sacrés est grand et divin ; ils ne

« contiennent rien qui ne soit vrai. » — *Chap.* VI.

Le même évêque se permet cet autre mot, si curieux sous la plume d'un père de l'église : *Incomparabiliter pulchrior est veritas christianorum quàm Helena Græcorum.* [La beauté de la Bible est fort au-dessus de la beauté d'Hélène.]

Saint Ambroise regarde l'ancien et le nouveau Testament comme les deux mamelles de l'église. — *De bened. patriarch.*

Citons, à notre tour, des autorités aussi graves. D'abord, l'église range les *biblistes* parmi les hérétiques, parce qu'il ne peut arriver rien de plus fâcheux aux auteurs des deux Testamens que de les prendre au mot et de s'en tenir à leur texte.

« La lecture de l'écriture est un couteau à deux tranchans.... Il y a eu des pères de l'église qui ont trouvé mauvais que tout le monde lût l'écriture sainte; et, parmi ces pères de l'église, on nomme saint Jérôme. » — Le cardinal du Perron.

« La traduction de la Bible, en langue

vulgaire, aura des suites fatales à la religion. » — Le cardinal Ximenès.

« Sans l'autorité de l'église, je n'aurais pas une plus grande vénération pour la Bible que pour les fables d'Esope. » — *Pensées libres* d'un écrivain catholique, approuvées par le cardinal Osius.

Une tradition, depuis saint Irénée jusqu'aux docteurs des derniers temps, démontre que la lecture de la Bible est très-dangereuse. — Les cardinaux de Rohan, de Byssi et de Noailles.

Saint Basile, ayant entendu le premier officier des cuisines de l'empereur Valens citer l'écriture sainte, en fut tellement indigné, que, nonobstant sa douceur ordinaire, il ne put s'empêcher de lui dire : « Mêlez-vous de vos sausses. »

Nous devons à Théodoret cette anecdote curieuse peu connue, et qui tend à prouver que les prêtres veulent bien permettre que le soleil luise pour tout le monde, mais non pas que la Bible soit lue de tout le monde.

Invoquons un autre témoignage qui a

son poids. Mallet, docteur de Sorbonne et archidiacre, a fait un livre tout exprès pour prouver que l'intention de Dieu a été que les écritures saintes ne fussent pas lues par le peuple, mais seulement par les prêtres, qui en donneraient au peuple telle connaissance qu'ils jugeraient à propos. — *De la Lecture de l'Ecriture sainte en langue vulg.* 1620.

Il est de droit divin que le peuple ne lise point les livres sacrés.

Ce n'a jamais été l'intention de Dieu d'abandonner sa parole à la discrétion des peuples. — *Idem.*

Les saints pères ont regardé comme une introduction dangereuse, que l'église ne devait point souffrir, la liberté de lire l'écriture sainte, permise à tout le monde. — *Idem.*

Les saints pères ont désapprouvé, comme un abus, la permission générale de lire la Bible, en quelque langue que ce fût. — *Idem.*

Ce n'a pas été l'intention des apôtres que le commun du peuple prît connais-

sance des vérités de la religion par la lecture qu'il ferait de l'écriture sainte. — *Idem.*

La prudence des chrétiens des quatre premiers siècles, et de beaucoup d'autres suivans, n'a point jugé utile pour le salut des peuples qu'ils lisent l'écriture sainte. — *Idem.*

La lecture de l'écriture sainte est encore maintenant moins utile qu'elle n'était aux Juifs ; elle peut, plus que jamais, apporter beaucoup de dommage. — *Idem.*

Les docteurs de la loi ne permettaient pas généralement la lecture des livres sacrés, même aux disciples qu'ils enseignaient. — Origène.

Ce que fit notre Seigneur dans la synagogue de Nazareth, en fermant le livre d'Isaïe, et le rendant au ministre après l'avoir lu, a été pour nous apprendre que le livre de l'écriture sainte doit être fermé au peuple, parce qu'il ne faut pas tout dire à tout le monde. — Le vénérable Bède.

Par une inconséquence inouie, ce livre, qui, de l'aveu des pères et des docteurs de l'église, ne doit pas être mis dans toutes les mains; ce livre, dont les premières lignes, en effet, proposent un adultère pour exemple aux femmes chrétiennes; ce livre qui prêche et préconise le mépris des enfans pour leur mère, l'abandon des pères par leurs enfans; ce livre qui déconseille les derniers devoirs à rendre aux morts; ce livre infernal qui, sous le titre de bonne nouvelle, déclare aux hommes la guerre, et non la paix; ce livre dangereux qui renferme autant d'absurdités que d'immoralités; ce livre dont les bonnes pages sont pillées, et qui n'a d'original que les mauvaises; ce livre, monstrueux pour la forme et pour le fond, a reçu pourtant et reçoit encore les honneurs divins; il a des autels et des prêtres. Chaque fois qu'on veut le lire,[1] on s'agenouille devant lui; on le baise, on le parfume, on le place sur sa tête;

[1] *Vide Ordo Rom.* in-folio.

on le couvre de perles et de pierreries. Exposé ouvert dans tous les tribunaux, la main posée dessus, il sert de garantie à la vérité et à la loi. Des zélés, de l'un et de l'autre sexe, le suspendent sur leur sein, et ordonnent de l'enfermer avec eux dans le tombeau. [1] On a été jusqu'à transcrire la Bible et l'Evangile en lettres d'argent, en caractères d'or. Enfin ce livre (dit le jésuite Isaac Berruyer) « est « en possession, depuis bien des siècles, de « l'admiration de tous les connaisseurs. »

Honorables lecteurs, nous vous le demandons : dans quelques siècles d'ici, voudra-t-on croire que, pendant plus de deux mille années, plus des trois parties de la population humaine rendirent un culte, brûlèrent de l'encens à la Bible et à l'Evangile, au Zend-a-Vesta et au Koran? Ne traitera-t-on pas de fabulistes les historiens de notre temps? Voudra-t-on croire qu'il fut des hommes qui n'étaient pas tout-à-fait sans lumières,

[1] *Vide Vetera Monumenta, Jo. Ciampini*, in-folio.

qu'il fut des hommes qui, chaque jour, fléchissaient le genou devant le livre des Evangiles, et qui collaient pieusement leurs lèvres sur toutes les pages de ce volume? Pourra-t-on soupçonner et concevoir la décadence de la raison humaine à un tel degré d'abrutissement? Pourra-t-on croire qu'on recommandait aux mères de famille, aux épouses chastes, aux vierges pures, la lecture d'un livre plein d'obscénités et de mauvais exemples?

Cependant, au premier abord, que la Bible est chose consolante et précieuse! Dieu non seulement a daigné parler lui-même aux hommes pour les faire rentrer dans le chemin de la vertu, mais encore il a mis le comble à ses bontés paternelles; il a pris la peine de composer lui-même un gros volume, d'en écrire de son propre doigt, sur la pierre, les douze premiers *alinea*, et de dicter complaisamment le reste à Moyse, à David le juste, au sage Salomon, à des prophètes, à des apôtres, même à de saintes femmes. Certes! tant de soins ne

peuvent manquer d'avoir les suites les plus merveilleuses. L'âge d'or, tout au moins, doit être le résultat nécessaire de l'ancien et du nouveau Testament. Désormais les hommes doivent tous être bons, tous être heureux. La Bible et l'Evangile doivent en faire des anges sur la terre.

Hélas! point du tout; il en va tout autrement. Les hommes continuent, depuis la Bible et l'Evangile, à vivre comme des démons, ainsi qu'avant la Bible et l'Evangile. Les copistes, apparemment, n'ont pas compris la voix céleste qui leur dictait les livres saints. Ce volume inspiré n'est qu'un chaos littéraire, où le bien et le mal, le beau et le médiocre, les tableaux chastes, les peintures libidineuses, la sévérité de la morale, le relâchement, et même la violation des mœurs, se trouvent pêle-mêle.

..... *Indigesta moles*.....

Ovid. *metam.*

Des milliers d'autres volumes ont été

compilés pour éclaircir celui-ci, et ont donné un produit tout contraire. Si la multiplicité des livres est un fléau, quel livre a occasionné plus de livres que la Bible?

Aussi les peuples, ce code de lois divines à la main, ne se sont pas crus dispensés de se composer eux-mêmes une infinité d'autres lois. Les commandemens d'un Dieu sont devenus insuffisans pour les hommes. Le monde, depuis que Dieu même lui a parlé, ne s'est point amendé. Il y a plus; toutes ces écritures dictées par la bouche divine, loin de mettre fin aux maux et aux crimes de la pauvre espèce humaine, y ont porté le comble, en jetant au milieu d'elle la pomme de discorde d'Adam et d'Eve.

Le Saint-Esprit (assure-t-on) fit taire tous les oracles : si la Bible est véritablement son ouvrage, que tardons-nous? Soyons conséquens; jetons au feu tous les autres livres; nous n'en avons plus que faire : il ne nous faut que celui-ci....

L'institution des prêtres et la divinité

de leurs livres sont deux idées spécieuses qui ont dû frapper les hommes peu instruits. Celui-là avait du génie qui, le premier, osa dire à ses semblables :

« Mes amis, je vous vois tous les jours en discord sur les sujets qui vous importent le plus; qui sera votre arbitre, votre juge, votre guide, votre législateur? Ce ne peut être l'un de vous, puisque vous êtes tous égaux... Depuis quarante jours et quarante nuits, je médite ce grand objet. Ce matin, sur le sommet de la montagne voisine, la face haute et tournée vers le soleil levant, mes oreilles ont été soudainement frappées du son d'une voix me disant : « Regarde à tes pieds, prends et lis. » Je baissai les yeux, et je trouvai à mes pieds le volume que voici, écrit du doigt même de celui dont le soleil n'est que la faible image. Mes amis, ouvrons ce livre; tout s'y trouve, et rendons-en grace à l'auteur suprême... »

Mais, pour soutenir d'aussi hautes prétentions, il fallait avoir dans les mains un livre parfait. La perfection pouvait

seule en justifier la céleste origine; il fallait produire un livre autant au-dessus des meilleurs livres connus, que ceux-ci sont au-dessus de la foule des autres. Depuis la première ligne jusqu'à la dernière de ce divin volume, on ne devait pas rencontrer une seule expression équivoque. Le style d'un pareil ouvrage devait être aussi pur que le cœur d'une vierge : la moindre inégalité le déparait; un seul mot impropre suffisait pour faire reconnaître la fraude. Un livre conçu et dicté par Dieu même devait être tout au moins la *Raison écrite*. La lecture de ce livre devait rallier tous les esprits, fondre toutes les opinions en une; en un mot, tenir lieu de toutes les institutions humaines, civiles et religieuses.

Si Dieu avait daigné communiquer avec les hommes par le canal d'un livre, il l'eût écrit non en hébreu, ou en grec, ou en arabe, mais dans un idiome familier à tous les peuples; car, sans doute, le père commun de toutes les nations ne se serait point donné la peine d'écrire

pour l'une d'entre elles seulement. Ainsi donc la langue universelle serait trouvée. Il résulte que la Bible et l'Evangile ne sont pas plus que le Koran, le Shastah, le Zend-à-Vesta, le livre divin ou la sainte écriture.

Il résulte encore que ce n'est pas avec ces sortes de livres qu'on rendra désormais les hommes heureux et bons.

Il ne serait donc pas inconvenant de mettre enfin de côté tous ces volumes qui ont fait couler tant de sang, qui ont détraqué tant de cerveaux, et d'en revenir à la nature par le chemin de la raison.

C'est un grand fléau pour la raison et pour la vérité, qu'un livre dont le fond est mauvais, mais dont la forme porte l'empreinte du talent. C'est bien pis, quand ce livre, sorti, à la faveur des ténèbres, du rang des autres productions humaines, passe pour l'œuvre d'une main divine. Le prestige dure long-temps, même au milieu des lumières, sur-tout quand une classe assez nombreuse d'in-

dividus doit son existence, dans la société civile, à la magie de ce livre.

Livre de sang et de boue ! depuis deux à trois mille ans que tu es tombé du ciel, que de maux tu as versés sur la terre ! Source inépuisable d'erreurs et de mensonges, de vices et de crimes ! ô combien, par toi, la pauvre espèce humaine s'est abâtardie ! Emanation impure du plus antique et du plus fatal de tous les préjugés ! monstrueuse production d'un esprit de ténèbres sillonnées de quelques éclairs ! quand donc cesseras-tu d'outrager le goût, la raison et les mœurs ?

Générations futures ! pourrez-vous concevoir le terrible ascendant d'un livre sur presque tout le globe ? Si jamais l'invention de l'écriture et de la typographie a été un bienfait, ô que ce bienfait a coûté cher, puisque nous lui sommes redevables de la Bible et de l'Evangile !

Si ces deux livres ne peuvent être anéantis que dans une entière proscription de tous les autres, ah ! n'hésitons pas ; périssent tous les livres, pourvu

que la Bible et l'Evangile disparaissent avec eux!

Testamens vieil et nouveau, et aussi coupables l'un que l'autre! ô vous, les deux plus fameux de tous les livres! à qui votre lecture a-t-elle été profitable? ou plutôt, pour qui n'avez-vous pas été un sujet de scandale? A quel ordre de lecteurs pouvez-vous convenir? Aux jeunes vierges? La Bible et l'Evangile les font rougir dès les premiers chapitres, souillés par l'inceste [1] et l'adultère. [2] Aux épouses honnêtes? La chasteté du premier Joseph est un outrage pour elles. Aux maris débonnaires? Le second des Joseph vient troubler la paix des ménages. Aux enfans soumis à leur père? Le couteau d'Abraham, levé sur la gorge de son fils, les révolte. Aux bonnes mères de famille? Le mot atroce du Christ à la sienne : *Femme, qu'y a-t-il de commun*

---

[1] Loth et ses filles de l'ancien Testament.

[2] La vierge Marie et l'ange Gabriel du nouveau Testament.

entre vous et moi[1] ? leur perce l'ame. Aux infortunés ? Le livre de Job les met au désespoir. Aux monarques ? David et Salomon leur offrent les plus perfides leçons. Aux peuples ? La nation juive les calomnie tous dans son histoire.[2] Aux amis de la paix ? Le *contrains-les d'entrer*[3] de l'Evangile a rempli les deux mondes de persécuteurs et de proscrits.

Heureusement, l'homme a son cœur et sa raison : qu'a-t-il besoin de *la reli-*

---

[1] *Quid mihi et tibi est mulier ?*
Selon saint Jean. II. 4.

[2] On le lui a bien rendu. Qu'on en juge par le trait suivant, qui est peu connu, et que Plutarque nous a conservé :

Typhon, ayant perdu une bataille contre Osiris, se sauva sur une ânesse rousse, qui le porta pendant sept jours et sept nuits. Dans la dernière de ces nuits, après s'être reposés ensemble d'une aussi longue course, l'ânesse se trouva fécondée par son cavalier. Le fruit d'un hymen aussi étrange fut deux jumeaux mâle et femelle, qui servirent de souche à une petite peuplade voisine, envieuse, mal vue et méprisée, c'est-à-dire la nation juive.... Les Hébreux furent, pendant un temps, les ilotes de l'Egypte. *Traité d'Is. et d'Os.*

[3] Luc, XIV. 23.

gion [1] *des deux livres* ? Le fils de famille attend-il qu'il ait su lire dans le double volume, pour caresser sa mère, pour honorer son père ?

Quand donc cessera-t-elle, cette puissance des mots qui bouleverse les choses ?

Livre affreux, dont chaque ligne a fait couler des flots de sang et de fiel ! un jour, sans doute, ton charme sera détruit : un jour, nos neveux feront amende honorable de la crédulité de leurs ancêtres ! Devançant cette époque, peut-être, hélas ! encore bien éloignée, et rougissant pour l'espèce humaine à laquelle j'appartiens, je veux du moins marquer la première année du XIXe siècle, de l'ère commune, par une solennelle protestation contre le culte prostitué depuis si long-temps au plus absurde [1] et au plus inutile, au plus immoral et au plus mal-faisant de tous les livres.

---

[1] Nom donné au christianisme, à cause de ses deux bases, l'ancien et le nouveau Testament.

[2] L'abbé Millot a dit :

« Toute religion atroce est nécessairement absurde. »

Et toi, dont la vie fut si conforme au scandale de ta naissance et à l'infamie de ta mort! enfant ingrat, parent dur, citoyen dangereux! égoïste vil, qui ne fut ni époux, ni père! bateleur mal-adroit, mauvais génie, qui te vantais grossièrement d'avoir des légions d'anges [1] à ton service! toi qui, pendant ta mission infernale, reniait ta mère, troublait les familles, débauchait les enfans de la maison paternelle, refusait la sépulture aux morts, prêchait l'intolérance et la persécution! hypocrite ambitieux, qui voulus effacer Moyse, si supérieur à toi! aventurier ignorant comme tes complices, que tu allais chercher sur le port et dans les tavernes! misérable chef de secte, lâche et fanatique, qui ne sus pas même mourir, et qui, aux approches de ton châtiment, sua du sang [2], tant la peur agissait sur tes organes! je ne souillerai

---

[1] L'Evangile selon saint Matthieu, xxvi. 53.

[2] *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Evang. secund. Lucam, xxii. 44.

pas la mémoire de Socrate, en t'opposant les derniers et sublimes momens de ce véritable philosophe! Christ, périsse ton nom! ou plutôt qu'il soit voué au mépris du sage et à l'exécration des peuples enfin détrompés!...

Rassurez-vous, ames honnêtes et indignées; cet homme-Dieu, ou ce Dieu-homme, ou plutôt ce monstre, n'a peut-être jamais existé. D'obscurs charlatans, tourmentés du besoin de tourmenter les autres pour être quelque chose, auront sans doute imaginé ce fantôme de toutes pièces, qui se prêtait à tout, afin d'attirer autour de leurs tréteaux la lie des nations.

Ainsi, sous le nom de Mercure, ou d'Hermès Trismégiste, les prêtres du Nil firent adopter aux habitans de l'Egypte leur doctrine servile et superstitieuse.

Et vous, bonnes gens, qui croyez sur parole et sans voir, troupeau de bipèdes dociles et routiniers, précipitez-vous sous la verge de vos prêtres! tombez à deux genoux au pied du gibet où le perturba-

teur des familles et de l'ordre public, où l'imposteur éhonté, qui se disait le fils de Dieu, et qui n'était pas même un homme, termina sa courte, et encore trop longue carrière !

Femmelettes du jour, le déshonneur de vos maris et les corruptrices de vos propres filles, suspendez une croix d'ébène et d'or sur votre sein, que le cynisme des mœurs ne permet plus de tenir demi-voilé !

Et vous, littérateurs de mauvaise foi ou de mauvaise tête ; vous, écrivains élégans aux gages d'un parti : soutenez de vos plumes fragiles l'arche sainte, dépositaire des impostures sacerdotales !

Siècle XIXe ! déshonore-toi, comme tes prédécesseurs, par les mêmes turpitudes religieuses ! tandis qu'enveloppés dans leurs manteaux, les amis de la raison, peu nombreux, gémiront à l'écart sur l'espèce humaine à laquelle ils appartiennent à regret, et pour laquelle ils ne cesseront de faire des vœux et de consacrer leurs veilles, dussent-ils en être toujours payés par l'ingratitude, et peut-être par la persécution !

POST-SCRIPTUM.

Nous convenons avoir été sévères dans nos jugemens sur les *écritures* dites *sacrées*, et sur ceux qui les exploitent; mais, en même temps, nous nous flattons de n'être que les échos d'une foule de personnes sensées qui pensent tout ce qui est écrit dans ce Traité *pour et contre la Bible;* mais ces personnes sont plus soigneuses encore de leur repos, que jalouses de rendre un témoignage éclatant à la raison outragée depuis tant de siècles, et avec tant d'impudeur. Il nous semble entendre la plupart de nos lecteurs se dire à mi-voix : « Les prêtres et leurs livres ont fait et font encore beaucoup de mal; cela est certain. Il est certain qu'on ne peut plus voir passer un prêtre, ni lire une page de la Bible, sans hausser les épaules et froncer le sourcil. Le culte de l'Evangile offre un contre-sens, et est en parfaite dissonance avec la culture de l'eprit humain au XIXe siècle. »

Terminons par un rapprochement tout simple, et qui doit porter coup :

Il y a vingt-cinq ans, un véritable grand homme publia, dans les deux

mondes, un livret d'une vingtaine de pages, qui peut-être a déjà fait plus de bien à l'espèce humaine que tous les livres composés avant et depuis. Les vingt pages de la *Science du bon homme Richard*, écrites par *Francklin*, renferment plus de vérités utiles et de saine morale que les cinq Livres de Moyse, les cent cinquante Pseaumes de David, les cinq Livres sapientiaux de Salomon, les dix-sept Livres des prophètes grands et petits, les quatre Evangiles du Christ, et toutes les Epîtres de ses apôtres ; le Shastah de Brahma, le Zend-à-Vesta de Zoroastre, l'Edda d'Odin, le Koran de Mahomet, etc.

Oui, il faut avoir le courage de le dire, (devrait-ce en être un, et qui aura celui d'en convenir ?) oui ! Francklin, avec son petit livre en dix feuillets, a rendu un bien plus grand service à ses semblables, que Moyse, David, Salomon, les prophètes, Jésus, Zoroastre, Brahma, Odin, Mahomet, avec leurs sublimes et saintes écritures. Oui ! l'espèce humaine ne sera sage, tranquille et heureuse, que quand elle aura le bon esprit de fermer tous ces beaux livres, pour s'en tenir aux

vingt pages de la Science du bon homme Richard, par Francklin.

Au point où la civilisation est portée, les hommes ont à-peu-près parcouru la carrière des connaissances qui leur sont départies. Pour éviter un cercle vicieux, qu'ils retournent vîte au bon sens d'où ils sont partis, et qu'ils en restent là! C'est assez divaguer; il ne leur faut plus tant de livres. Il serait donc d'une sage mesure de retirer des mains du peuple tous ces volumes éloquens et poétiques qui n'ont fait, jusqu'ici, qu'exalter son cerveau; il ne lui faut que deux ou trois livrets élémentaires, rédigés dans le genre de la *Science du bon homme Richard*, par Francklin.

Oui! je le répète: sans prêtres et sans leurs livres, sans échafaudage et sans frais, encore un peu de temps, et la plupart des hommes, bien pénétrés des vérités utiles et de la saine morale que renferme *la Science du bon homme Richard*, deviendraient semblables à l'auteur; et, sans doute, le meilleur des mondes serait celui qui n'aurait pour habitans que des *Benjamin Francklin*.

2e *P. S.* Il existe une tradition universelle, antérieure aux saintes écritures de tous les peuples, et qui leur survivra ; ce sont les *Proverbes*, si justement appelés *la Sagesse des Nations*. Tout ce qu'il importe aux hommes d'apprendre, de croire et de pratiquer, s'y trouve. Ce serait le meilleur des livres qu'un choix sage de tous ces proverbes, anciens et modernes. Ce livre une fois rédigé comme il doit l'être, il serait digne d'un gouvernement qui aurait à cœur la réhabilitation de l'espèce humaine, si dégradée, de lui donner toute la sanction, toute la solennité qu'il mérite, et de le mettre entre les mains du peuple, à la place de la *Bible* et de *l'Evangile*.

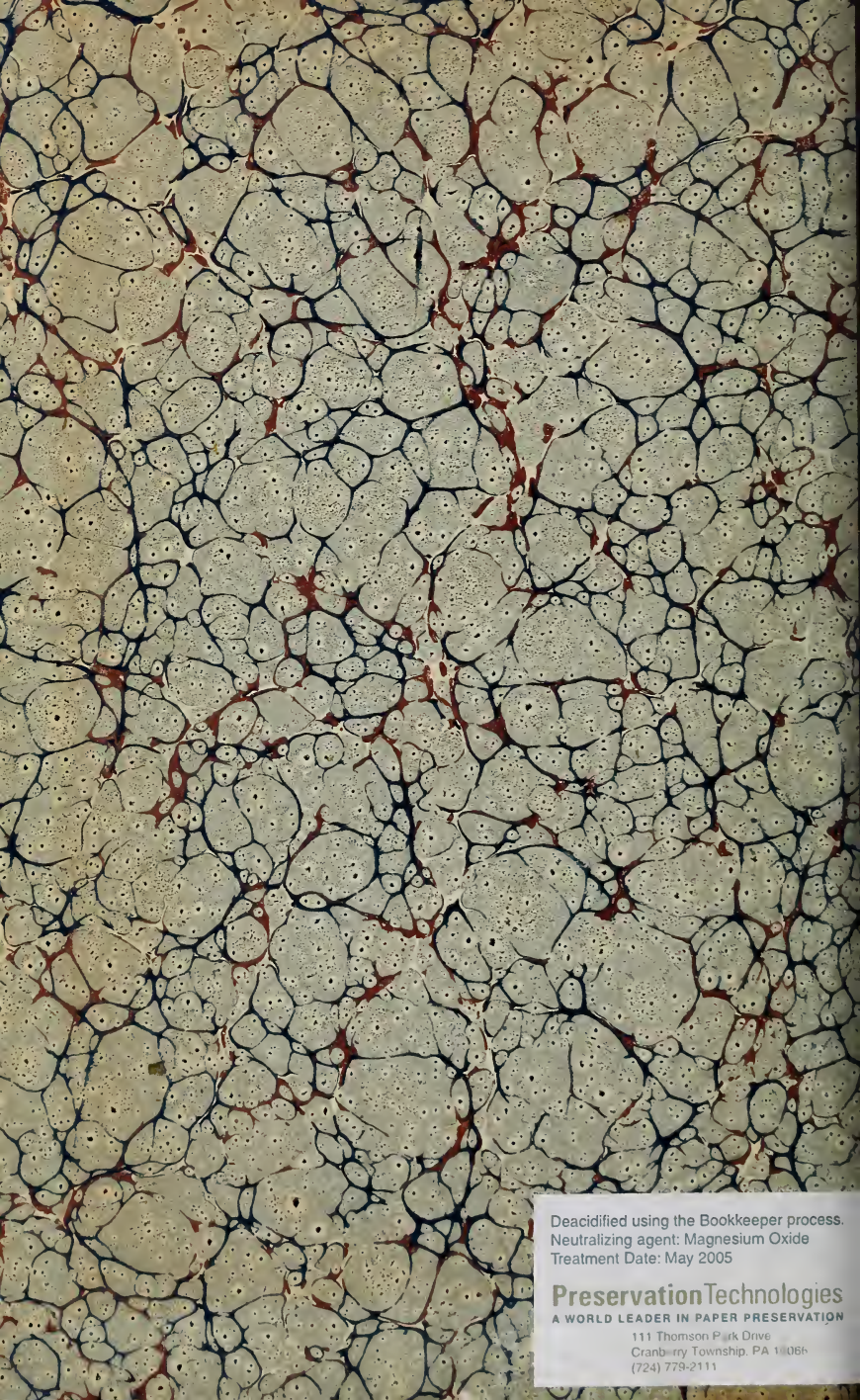
A Londres, il est une Société de la Bible, *(bible-society)* présidée par l'archevêque de Cantorbéry : les membres, tous riches, se cotisent dans l'unique intention de fournir de Bibles les chrétiens qui n'ont pas de moyens pour en acheter; cette société en a rempli les deux mondes.

Cet exemple sera-t-il perdu? En France, ou ailleurs, ne se trouvera-t-il point assez d'honnêtes gens en état et en humeur de

faire à la raison les sacrifices qu'obtient le fanatisme religieux? Quand verrons-nous se former une association, imprimant à ses frais, et distribuant un grand nombre de bons livres élémentaires dans le goût de ceux que nous venons de citer plus haut? La vérité n'aura-t-elle donc jamais sa propagande? Le mal s'est répandu sur la terre par le canal des mauvais livres; le bien ne peut plus s'y faire qu'à l'aide des bons livres. Cette guerre de plumes est préférable, sans doute, aux sabres des dragonades et de la Vendée.. etc.

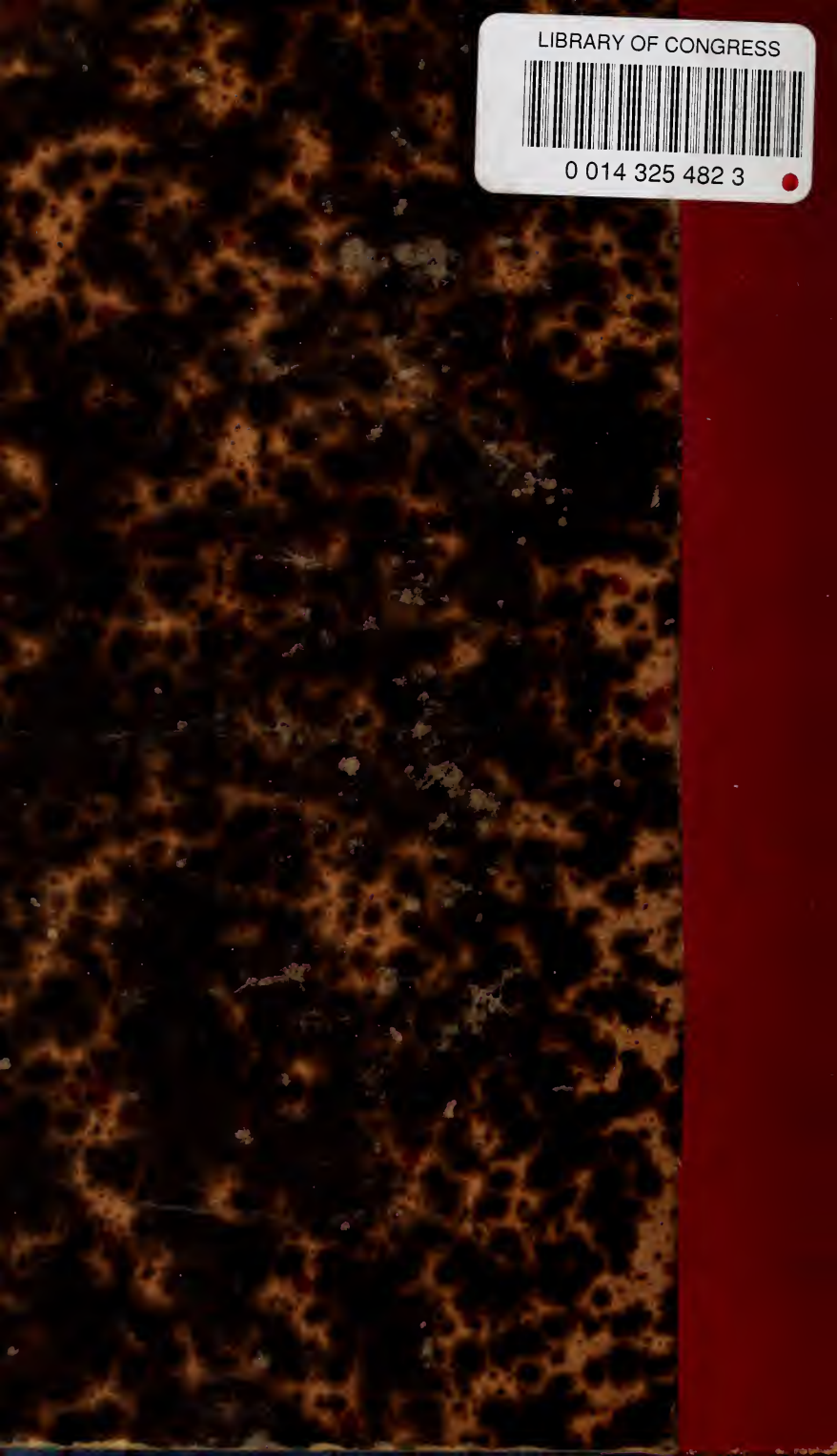
Eclairer les hommes vaut mieux que de les tuer pour les rendre meilleurs.

FIN.



Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: May 2005

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


LIBRARY OF CONGRESS
0 014 325 482 3